

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE PHARMACIE

Année 1920-1921

N° 47

LA THÉRAPEUTIQUE ET L'HYGIÈNE EN CHINE

DE L'INFLUENCE DES SUPERSTITIONS
SUR LE
DÉVELOPPEMENT DES SCIENCES MÉDICO-PHARMACEUTIQUES

—•••—

THÈSE

pour l'obtention du Diplôme de Docteur de l'Université de Paris
(PHARMACIE)

Présentée et soutenue le Mardi 16 novembre 1920.

PAR

François J. DORÉ

Pharmacien de première classe.

JURY { MM. PERROT *Président.*
 DELÉPINE *Professeur.*
 GORIS *Agrégé.*

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

—
1920

LA THÉRAPEUTIQUE ET L'HYGIÈNE EN CHINE

DE L'INFLUENCE DES SUPERSTITIONS

SUR LE

DÉVELOPPEMENT DES SCIENCES MÉDICO-PHARMACEUTIQUES

THÈSE

pour l'obtention du Diplôme de Docteur de l'Université de Paris
(PHARMACIE)



Présentée et soutenue le Mardi 16 novembre 1920.

PAR

François J. DORÉ

Pharmacien de première classe.

JURY { MM. PERROT *Président.*
 DELÉPINE *Professeur.*
 GORIS *Agrégé.*

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1920

Personnel de la Faculté de Pharmacie

ADMINISTRATION

MM. H. GAUTIER, *Doyen*, *, § I.
BOURQUELOT, *Assesseur*, *, § I.
G. DURSENT, *Secrétaire*, *, § I.

PROFESSEURS

MM. GUIGNARD, Membre de l'Institut, C. *, § I.	Botanique générale.
VILLIERS, *, § I.	Chimie analytique.
BOURQUELOT, Membre de l'Institut, *, § I.	Pharmacie galénique.
H. GAUTIER, *, § I.	Chimie minérale.
RADAIS, *, § I.	Cryptogamie.
BÉHAL, C. *, § I.	Chimie organique.
PERROT, O. *, § I.	Matière médicale.
COUTIERE, *, § I.	Zoologie.
BERTHELOT, Membre de l'Institut, § I.	Physique.
GRIMBERT, *, § I.	Chimie biologique.
LEBEAU, *, § I.	Pharmacie chimique.
DELÉPINE, *, § I.	Hydrologie et Hygiène.
GUERBET, § I.	Toxicologie.

Directeur honoraire : M. GUIGNARD, C. *, § I.

Professeur honoraire : M. MOUREU, O. *, § I.

CHARGÉS DE COURS

MM. TASSILLY, *, § I.	Minéralogie.
MARC HONNORAT, *, § I.	Législation et Déontologie pharmaceutiques.
LUTZ, § I.	Cryptogamie.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM. BOUGAULT, § I.	MM. TASSILLY, *, § I.	MM. GORIS, *, § I.
SOMMELET, § I.	GUÉRIN, § I.	LAUNOY, § A.
DAMIENS, § A.	LUTZ, § I.	HÉRISSEY, *, § I.

CHEFS DES TRAVAUX PRATIQUES

MM. DEFACQZ, *, § I.	Chimie générale.
COUSIN, § I.	Chimie analytique.
SOUÈGES, § I.	Micrographie.
LEROUX, § I.	Physique.
DEVAL, § I.	Microbiologie.
JAVILLIER, *, § I.	Travaux généraux de 4 ^e année.

Chef du Laboratoire des Examens pratiques : M. JAVILLIER, *, § I.

Bibliothécaire en Chef : M. DORVEAUX, § I.

A MA MÈRE

A MA FEMME

A MA FILLE

A MON FRÈRE

*En reconnaissance de sa collaboration
pour les documents et les traductions
qu'il m'a procurés.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR EM. PERROT

Officier de la Légion d'Honneur,
Professeur de Matière médicale à la Faculté de Pharmacie de Paris.

Témoignage de la plus sincère gratitude.

LA THÉRAPEUTIQUE ET L'HYGIÈNE EN CHINE

*De l'influence des superstitions
sur le développement des sciences médico-pharmaceutiques.*

INTRODUCTION

L'empire chinois comprend une superficie de 11.600.000 kilomètres carrés, dont la Chine proprement dite occupe à elle seule 4.000.000 de kilomètres carrés, c'est-à-dire 7 à 8 fois l'étendue de la France. Cet immense territoire est en contact sur toutes ses frontières avec des nations européennes : la Russie au Nord et à l'Ouest (Sibérie et Turkestan); l'Angleterre (Inde et Birmanie) et la France (Tonkin) au Sud. Sa population s'élève à 400 millions d'habitants, répartis d'une façon très inégale sur tout l'empire, et variant depuis un habitant par 2 kilomètres carrés (Turkestan oriental) jusqu'à 1.000 par kilomètre (province du **Pou-tong**, Chine). Deux grands fleuves, le **Hoang-Ho** (fleuve jaune) et le **Yang-tsé-Kiang** (fleuve bleu) y ouvrent vers l'intérieur, une pénétration facile de la mer qui le baigne sur une longueur de 800 lieues.

Jusque vers le milieu du ^{xix}^e siècle, la Chine réussit à s'isoler du reste du monde. Menée par ses lettrés, grands directeurs de l'opinion et dépositaires du pouvoir, elle se défiait des nouveautés étrangères. Le Chinois, surtout le lettré, est convaincu de sa supériorité et ne peut admettre ni conseil, ni innovation. Il fallut rien moins que la voix de la poudre pour contraindre le Chinois à s'incliner devant les convoitises européennes. Trois séries d'actes ont ouvert graduellement aux étrangers l'accès de la Chine.

1^o Une guerre faite par les Anglais de 1842 à 1844 pour forcer les Chinois à recevoir l'opium de l'Inde, proscrit par le gouvernement chinois, guerre qui se termina par le traité de **Nanking** et ouvrit au commerce européen les ports de **Canton**, **Amoy**, **Fou-Tchéou**, **Ning-Po** et **Chang-Haï**.

2^o Une nouvelle guerre faite par l'Angleterre, secondée cette fois par la France et qui se termina en 1860, par un nouveau traité ouvrant douze nouveaux ports au commerce étranger.

3^o La guerre sino-japonaise en 1895, à laquelle mit fin le traité de **Shimonosaki**, qui accorda de nouvelles facilités aux étrangers.

Actuellement ceux-ci peuvent, à l'exception des missionnaires qui ont libre accès sur tout le territoire, résider dans 26 villes déterminées et dans six marchés situés sur les frontières de l'Indo-Chine. Ils ont droit de navigation sur les fleuves et canaux donnant accès dans ces ports où ils peuvent établir manufactures et entrepôts. En outre, certains territoires ont été loués à bail à différents peuples européens. La première voie ferrée date de 1888.

Dans toutes les régions occupées, la civilisation européenne a fait de grands progrès : plusieurs villes ont leurs quartiers européens qui contrastent étrangement avec la ville chinoise. Mais une grande fraction du peuple chinois hait les étrangers et n'accepte leur civilisation que pour les mieux combattre. Aussi le progrès marche lentement. Le Chinois croit voir dans le voyageur ou le missionnaire, un agent à la solde de l'étranger, envoyé en éclaireur pour dresser l'inventaire des richesses de l'empire. La méfiance ne le quitte pas. Aussi reste-t-il cantonné dans ses coutumes séculaires, dédaignant tous les avantages apportés aux peuples, par le développement des sciences modernes. On s'en fera d'ailleurs une idée, lorsqu'on saura que dans la région de **You-Kao** (*Kiang-Sian*), comme l'attestent des documents irréfutables que nous possédons, ville distante à peine de 35 lieues de l'embouchure du **Yang-tse**, dans ce pays riche en salines, où la population est extrêmement dense, il n'existe pas une seule route, pas un chemin de fer, mais des

sentiers informes où le seul moyen de locomotion est la marche ou la brouette millénaire. Dans tout le pays du bas **Yang**, même voirie, mêmes transports. Et cependant nous côtoyons là, les grands ports ouverts aux Européens. En revanche le pays est extrêmement superstitieux : tous les dieux de l'Olympe chinois y sont adorés dans de nombreuses et immenses pagodes : **You-Kao** à elle seule, possède 120 pagodes.

Ces considérations qui s'éloignent de notre sujet, nous semblaient cependant nécessaires, pour bien faire comprendre la transformation lente du peuple chinois, qu'il ne faut pas confondre avec la génération nouvelle des Jeunes Chinois. Ceux-ci lèvent le drapeau de l'indépendance et du progrès. La plupart de la jeunesse studieuse sort des Universités japonaises : elle rêve, après le renversement de la dynastie tartare des **Ta-Tsing** qui gouvernait la Chine depuis 1644, l'abolition des vieilles coutumes et des vieilles institutions qu'elle désire moderniser. Sera-t-il possible de remuer de sitôt cette immense foule qui suivant son degré d'instruction, obéit exclusivement à la rapacité, à la superstition ? Le lettré n'admet aucune intervention ; l'industriel vit aux dépens du bon peuple : en Chine on est pratique, tout se fait pour la sapèque. On fait bon marché des idées, des raisonnements, tout cela c'est bon pour noircir du papier, mais l'essentiel, c'est le productif.

Aussi malgré l'invasion étrangère, très limitée si l'on tient compte de la superficie de l'empire, malgré les transformations des ports et villes ouvertes aux Européens, malgré l'évolution prêchée par la jeunesse intellectuelle chinoise, le peuple se confine dans ses vieilles habitudes, dans ses doctrines. Des millions et des millions d'individus persistent dans la routine opiniâtre de leurs ancêtres, fidèlement transmise par les générations successives, et l'étude qui va suivre démontrera éloquemment, comment, dans le siècle du progrès que nous vivons, toute cette masse est restée étrangère à l'étude des sciences médico-pharmaceutiques, qui, chose étonnante, n'ont pas fait un pas de progrès en Chine, depuis les nombreux siècles qu'elles y font l'objet de l'attention et de la pratique très répandue.

Qu'il nous soit permis ici, de transmettre à notre Frère, qui, depuis près de trente-cinq ans, parcourt le vaste territoire chinois, l'hommage de notre bien affectueuse reconnaissance, pour les nombreux documents, puisés à bonne source, qu'il a bien voulu nous transmettre. Suivant une de ses réflexions, tout cela : « c'est du vécu » et non du roman. En effet, la difficulté de la langue chinoise, ses multiples idiomes, l'impossibilité presque absolue pour l'étranger de résider assez de temps dans les provinces éloignées pour en saisir les mœurs et les coutumes, expliquent la difficulté d'une telle tâche. Ce sont toutes ces notes, tous ces écrits, que nous avons essayé de réunir et de collationner, dans l'espoir de mettre au point certaines données sur lesquelles il est presque impossible de se faire une idée exacte, chez nous, faute de faits précis. Inutile d'ajouter qu'elles sont empreintes souvent de la plus pure couleur locale, car elles sont cueillies au hasard des rencontres et en plein centre de peuplades, sinon sauvages, tout au moins encore ignorantes des idées de progrès et de civilisation moderne.

Au point de vue médical, il faut diviser la Chine en deux zones absolument différentes : la première qui comprend en dehors de la capitale, tout le territoire du littoral, ainsi que les villes et factoreries, situées sur ses grands fleuves, est un centre de commerce important, où souffle l'atmosphère de la civilisation européenne. De cette zone nous ne parlerons pas : écoles de toutes sortes, hôpitaux modernes sous la direction de chirurgiens et de médecins de valeur ; pharmacies, tout s'y rencontre pour le bienfait du touriste et de l'habitant. Cette atmosphère de civilisation, fait tâche d'huile sur les préfectures et sous-préfectures voisines, mais seulement dans les districts environnants, car si l'on pénètre à l'intérieur des terres, on retrouve aussitôt la vieille Chine, avec sa routine, ses vieilles coutumes séculaires et son entêtement. Ces territoires constituent la seconde zone, celle qui va exclusivement nous occuper. Elle s'étend depuis les vastes terres de la Mandchourie, à travers toute la Mongolie, les abords du grand désert de Gobi et les chaînes montagneuses du Thibet, sur une superficie de près

de dix millions de kilomètres carrés, et ne compte pas moins de 250.000.000 d'habitants. Sur toute cette étendue, on est terrifié quand on songe, que la médecine est le régime du bon plaisir et que la science moderne est impuissante à s'y développer et à y prendre droit de cité.

Pendant de longues années nous avons patiemment collectionné toutes les notes, tous les renseignements que le R. P. Doré nous a procurés, et dont il a lui-même reproduit les principaux dans son important ouvrage, non encore achevé : « *Recherches sur les superstitions en Chine.* » (Chang-Haï. Imprimerie de T'ou-sé-wé, 12 vol.). Nous en avons extrait, celles qui seulement se rapportent à l'art de guérir. Nous lui avons demandé en outre, de bien vouloir nous traduire des livres de médecine purement chinois, choisis parmi les ouvrages journellement employés. Nous avons pu ainsi nous procurer la composition exacte de certains remèdes chinois, notamment des emplâtres, composition défiant toute analyse. Quant au caractère, aux mœurs, aux habitudes de ce peuple si étrange; quelqu'un pouvait-il être mieux placé pour nous documenter avec certitude et ampleur. C'est ainsi que nous avons été conduit à envisager l'art de guérir en Chine, sous deux faces distinctes, dont l'une, la *médecine appliquée* a déjà été maintes fois décrite avec plus ou moins de précision suivant les documentations récoltées, et l'autre la *pratique superstitieuse*, relevant exclusivement du mystérieux, presque inconnue jusqu'à ce jour. Elle constitue une véritable thérapeutique, ayant ses règles, ses propriétés nettement déterminées. Les bonzes et les « *taoche* », représentants du bouddhisme et du taoïsme, les deux plus importantes religions chinoises, se chargent de répandre ces usages dans le peuple qui s'adonne aveuglément aux prescriptions de ces médecins « apothicaires » nouveau genre, achète leurs drogues, en l'espèce les talismans et les amulettes, les consulte pour tous les actes de l'existence, et tout spécialement en cas de maladie et ce qui est plus grave, d'épidémies. Les talismans, connus des Européens qui ont séjourné en Chine, avaient toujours été considérés jusqu'à ce jour, comme des hiéroglyphes

incompréhensibles. Le R. P. Doré avec une patience et une volonté tenaces, a pu, grâce à sa grande connaissance de la langue chinoise et à ses relations avec tous ces agents et tenanciers des pagodes, avec le concours aussi, nous dit-il, des principaux sorciers et diseurs de bonne aventure si répandus dans ces régions, traduire tous ces grimoires. Il en existe des milliers : nous sommes heureux de pouvoir reproduire la traduction de ceux qui sont employés en médecine pour le traitement des maladies rebelles aux panacées des médecins chinois.

Depuis de longues années, nous avons aussi, étudié, une grande partie des ouvrages traitant de la Chine et de ses mœurs. Nous avons cherché à nous procurer certains de ces ouvrages, qui ont fait autorité et dont quelques-uns à l'exemple de ceux du R. P. Huc (*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet 1844-46*, 2 vol.; *L'Empire chinois*, 2 vol.) sont devenus une rareté. Si nous rapprochons les données du P. Huc, avec des documents plus récents, par exemple ceux du Docteur MATIGNON (*Superstition, crime et misère en Chine*, 1905), nous verrons que les mœurs chinoises n'ont pas fait le moindre progrès dans cette partie de notre siècle où les sciences ont marché à pas de géant. Le Docteur MATIGNON, qui s'est beaucoup documenté auprès de notre Frère, d'autres missionnaires et des consuls européens vivant en Chine, a lui-même habité ce pays pendant plusieurs années, comme attaché à la légation de France à Pékin de 1894 à 1901, où il faillit être victime de la révolte des Boxeurs du 13 Juin au 14 Août 1900. C'est un de ceux qui ont le plus écrit sur la médecine chinoise, et nous sommes heureux de lui adresser ici l'hommage de nos plus vifs remerciements pour les renseignements et les matériaux qu'il nous a procurés. Nous avons également trouvé de très intéressants documents dans les ouvrages d'un autre médecin, le Docteur A. LEGENDRE, médecin colonial chargé d'une mission au **Set-chouen**. Ses ouvrages : *Deux années au Set-chouen*; *Kientchang et Lolotie*; *au Yunnan : marches thibétaines*; *Plon et Nourrit, éditeurs, Paris*, sont du plus haut intérêt pour tous ceux qui veulent approfondir les mœurs des Célestes. Le Professeur VINCENT de Lyon, a de son

côté dans son livre « *La Médecine en Chine au xx^e siècle* ». Steinheil, Editeur, Paris, fouillé tout ce qui a été publié sur la médecine en Chine jusqu'à ce jour et dressé une véritable encyclopédie médicale. Nous nous garderons bien d'oublier de mentionner les études faites au Laboratoire de matière médicale de la Faculté de Pharmacie de Paris avec des matériaux rassemblés par M. le PROFESSEUR PERROT et condensés dans le remarquable ouvrage de notre confrère M. HURRIER : *Matière médicale et pharmacopée sino-annamites, avec préface de M. le Professeur Em. Perrot*. Vigot frères, Editeurs, Paris, véritable *vade mecum* de matière médicale chinoise. Enfin nous avons trouvé au laboratoire de M. le Professeur LECOMTE au Muséum, un accueil charmant qui nous a permis d'examiner quelques plantes chinoises, dormant dans les cartons d'un herbier depuis bientôt deux siècles. Ces plantes sont à n'en pas douter les premiers vestiges de matière médicale chinoise, introduite en France.

Il nous reste un devoir bien agréable à remplir. Celui d'exprimer à M. le PROFESSEUR PERROT, de la Faculté de Pharmacie de Paris, le témoignage cordial et respectueux de notre plus sincère gratitude, pour les encouragements qu'il nous a témoignés et les facilités qu'il nous a procurées pour nos recherches, dans son laboratoire. Nous ne saurons jamais trop lui en être reconnaissant.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

COMMENT ON DEVIENT MÉDECIN OU PHARMACIEN EN CHINE. — PRINCIPAUX GUÉRISSEURS

Depuis le xiii^e siècle où les premières notions sur la Chine, furent apportées en Europe par le célèbre Vénitien MARCO-POLO, jusqu'à nos jours, tout le monde s'est accordé à regarder les Chinois comme un peuple très curieux et fort singulier, un peuple à part dans le monde. VOLTAIRE a tracé un tableau ravissant de la Chine, avec ses mœurs patriarcales, son gouvernement paternel, ses institutions basées sur la piété filiale et sa sage administration, toujours confiée aux hommes les plus savants. MONTESQUIEU au contraire, nous peint de sombres couleurs cette race misérable, toujours courbée sous un despotisme abrutissant, et se mouvant comme un troupeau, au gré de son empereur. Il y a de part et d'autre, pensons-nous, exagération.

L'idée de famille, voilà le grand principe qui sert de base à la Société chinoise. L'empereur est la personnification de ce principe qui domine et pénètre plus ou moins profondément les diverses couches de cette immense agglomération. Dans la langue chinoise, on le nomme : **Hoang-ti**, Auguste Souverain, **Hoang-chan**, auguste Elévation, mais son nom par excellence

est **Tien-dze**, Fils du Ciel. Selon les idées de Confucius et de ses disciples, c'est le Ciel qui dirige et règle l'empire, c'est le seul et véritable maître, celui qui choisit et dispose de la souveraineté. L'empereur, fils du Ciel, est par conséquent, « père et mère » de l'empire; l'autorité absolue qui lui appartient, il ne l'absorbe pas, mais la délègue à ses ministres, qui transmettent leurs pouvoirs aux officiers de leur gouvernement administratif. Les subdivisions s'étendent ensuite graduellement aux groupes de familles et d'individus, dont les pères sont les chefs naturels.

Le plus grand contre-poids à la puissance impériale, existe dans la corporation des lettrés, institution antique qui remonte au moins au ^x^e siècle avant notre ère. Ils constituent une véritable oligarchie littéraire : ils ont le monopole de toutes les charges, et sont choisis d'après les classifications établies par les concours. La corporation des lettrés, recrutée chaque année par la voie des examens, constitue une classe privilégiée, la seule noblesse reconnue en Chine, et qu'on peut considérer comme la force et le nerf de l'empire. Ils sont divisés en neuf ordres, distingués les uns des autres par des globules particuliers de la grosseur d'un œuf de pigeon et qui se vissent au-dessus du chapeau officiel. Ils constituent là-bas, ce qu'on est convenu d'appeler les *états honorables*, au nombre de quatre :

1^o La *noblesse mandarinale*, celle devant qui tout s'incline.

2^o Les *devins* ou les *lettrés voyants*, qui sont consultés pour tous les actes importants de l'empire.

3^o Les *maîtres d'écoles*.

4^o Les *médecins*.

Il existe trois grades littéraires : tout chinois peut se présenter au troisième. Ceux qui l'obtiennent concourent pour le deuxième qui ouvre l'entrée de la carrière administrative, dont les emplois supérieurs sont réservés au concours du premier degré. L'obtention des grades supérieurs, étant très difficile, il s'en suit qu'un grand nombre d'étudiants découragés ou sans fortune suffisante, abandonnent leurs études et embrassent une

des carrières moins honorifiques que la noblesse mandarinale et au nombre desquelles se trouve la médecine.

En Chine, la Médecine et la Pharmacie sont entièrement libres : point n'est besoin pour s'installer de patentes légales, ni de diplômes; le *Gouvernement se désintéresse de la santé publique*; preuve indiscutable : *alors qu'il faut trois ans pour être maçon ou barbier, le premier lettré venu peut exercer la médecine avec un livre renfermant quelques formules vagues et des indications de remèdes.*

A Pékin, il existe un Collège médical: désigné pompeusement par certains sinologues sous le nom d' « Académie impériale de Médecine ». Les professeurs de ce Collège ont un grade dans le mandarinat : ils sont médecins de l'empereur, mais en fait de cours, se contentent de lire les classiques.

Les jeunes médecins qui ont subi les examens avec succès, ont droit au globule en cuivre, c'est-à-dire l'insigne du 9^e et dernier ordre des lettrés. Quoi de plus naturel, si l'on s'en rapporte à Perny qui signalait qu'en 1872, le Directeur de l'Académie de Médecine, était un mandarin du 5^e degré (globule cristal). D'ailleurs, il est très rare de rencontrer à l'intérieur un médecin à globule, tous cherchant à entrer dans le mandarinat administratif.

Donc, du jour au lendemain, chacun peut être sacré grand médecin en Chine. Il suffit pour cela d'acheter des livres, de les étudier, d'apprendre la chose indispensable sur laquelle nous aurons à revenir longuement, l'art de tâter le pouls, et d'être calligraphe. L'ordonnance doit être en effet impeccable, car il est d'usage de la faire contrôler par les lettrés de l'endroit et toute rature serait considérée comme une faute grave. Le médecin jouit d'ailleurs de bien peu de considération, auprès des lettrés qui ne l'appellent qu'à la dernière extrémité, et après avoir essayé une foule de préparations dont ils trouvent la formule dans les livres. Est donc médecin qui veut, pharmacien qui veut : aucune loi, aucune sanction officielle. Un lettré en quête de fortune, ne sachant où trouver son riz quotidien s'en va dans une librairie, achète un des nombreux

ouvrages de médecine qui y sont empilés, puis se met à exercer. Il apprend par cœur des formules, s'ingénie à s'exprimer savamment pour étonner son entourage, écrit une des formules de son livre, la donne aux parents du malade qui s'en vont acheter les médicaments dans une pharmacie et le tour est joué.

Les livres de médecine chinois ne se comptent pas : ils se chiffrent par centaines dans toutes les spécialités. On n'a pas idée de la surabondance de pareils travaux. Dans aucun pays du monde on a tant écrit sur l'art de guérir. Chaque médecin a son traité qu'il dit classique. Chaque province a son auteur favori ou ses auteurs de prédilection. Les phrases jouent un très grand rôle dans la médecine chinoise. Les causes des maladies, les genres de maladie sont exprimés en Chine, d'une manière qui déroute toutes nos conceptions européennes.

Des ouvrages entiers de plusieurs volumes ont été écrits pour cataloguer tous les noms de remèdes et de plantes. Il y aurait là pour des années de travail à un spécialiste pour identifier toutes ces expressions littéraires avec le nom vulgaire et scientifique des minéraux et végétaux indiqués. D'autre part, ces livres sont d'une traduction presque impossible, même par les sinologues les plus érudits, s'ils ne sont pas au courant des complications chinoises et ignorent les mœurs locales et le milieu où sont employés ces procédés. Les *traités médicaux* et d'*Histoire naturelle*, qui comprennent la description des espèces animales, végétales et minérales, sont rangés dans la 3^e section du catalogue de la bibliothèque impériale de Pékin qui contient 12.000 titres d'ouvrages avec les notions détaillées.

LE R. P. TWRDY, ancien médecin européen, qui a parcouru ensuite comme missionnaire une partie de ces immenses régions, donne les noms les plus usuels et les plus connus, mais ce n'est qu'une partie très infime de ces multiples produits. Dans son « *petit formulaire médical contenant des recettes européennes composées uniquement d'ingrédients chinois* » (*Chang-Haï, Imprimerie Zi-Ka-Wei*), il a eu le grand talent d'avoir su adapter des formules utiles, sérieuses et raisonnées avec les remèdes qu'on peut trouver à peu près partout, même

dans les localités qui n'ont aucune relation avec les pharmacies européennes des villes ouvertes aux étrangers.

Un autre missionnaire, le R. P. POL KORRIGAN a spécialement étudié cette question. Très documenté, il est l'auteur d'un travail « *Robinson médecin* » (*Chang-Hai, Imprimerie T'ou-Sé-Wé*), fait pour l'usage de ses confrères et contenant des formules composées avec une bonne moitié de produits chimiques européens se vendant seulement dans les grandes pharmacies ou drogueries en relations avec les peuples d'Occident.

En Chine, tout est compliqué : la chose la plus simple a été hérissée de mille difficultés invraisemblables. En outre chaque village a son patois distinct, tout différent de la langue mandarinale, tout en conservant la même écriture, dont les plus forts lettrés passent toute leur vie à apprendre les caractères sans jamais arriver à les connaître tous. Quant à la langue parlée, autant de dialectes que de provinces, plusieurs souvent par province. Si on parvient à parler un de ces dialectes, il faut tout recommencer lorsqu'on change de région.

Si l'on ajoute à ces considérations qu'en Chine, l'enseignement est libre sans restriction, l'instruction primaire très répandue, que chacun peut tenir école sans que le Gouvernement intervienne, on aura une faible idée des multiples complications de traitements, de conseils, d'interventions que chacun a la prétention de pouvoir faire prévaloir. Cette instruction toute rudimentaire d'ailleurs varie suivant les régions : dans les provinces du Nord, les écoles sont moins nombreuses, les intelligences lourdes et engourdies, effet sans doute de la rigueur du climat. Dans le Midi au contraire, les esprits sont pleins de vivacité et de pénétration, s'adonnent volontiers aux études littéraires ; c'est peut-être là l'explication de l'invasion des médecins chinois en Indo-Chine. Là, ils se trouvent en concurrence avec les médecins annamites, auxquels ils sont préférés.

La Pharmacie est étroitement liée à la Médecine. Le pharmacien est la plupart du temps comme le médecin, un pharmacien de fortune et d'aventure. L'apothicaire simple est extrême-

ment rare. Comme la Pharmacie est également libre, le médecin n'est-il pas aux premières places pour l'exercer? Aussi, n'existe-t-il pas ou presque pas de médecins, mais partout le médecin-apothicaire. Souvent la médecine est héréditaire : le fils succède à son père, et si celui-ci n'a pas d'enfants, il en achète un, l'adopte et assure ainsi dans sa famille, le culte si vénéré des ancêtres. Il s'assure aussi de jeunes aides, de 15 à 18 ans, ignorant toute ombre de chimie, et qui sont chargés de la partie pharmaceutique, pendant que lui-même court les campagnes. Le grand travail de ces jeunes gens consiste à pulvériser les plantes, à les garantir de la moisissure, à fabriquer les emplâtres qui jouissent là-bas comme nous le verrons d'une renommée universelle. Plus tard, quand leurs connaissances seront plus étendues, eux aussi partiront en tournées, rendront visite aux malades, et rapporteront au maître, qui corrigera, le résultat de leurs observations. Ce sont les futurs successeurs ou des concurrents nouveaux. Comme il est facile de s'en rendre compte, les études pharmaceutiques sont indissolubles des études médicales et reposent sur les mêmes garanties de traditionnelles ignorances. Cependant pour être vrai, il est juste d'ajouter que plusieurs médecins et pharmaciens de profession ont un vrai mérite. Les médecins de mérite sont ordinairement nés d'une famille de médecins, qui de génération en génération se passent des traditions de leur art. Ils ont des recettes que l'expérience a reconnues pour efficaces. En outre à l'expérience de leurs aïeux vient s'ajouter la pratique personnelle. Les pharmaciens les moins ignorants sont ceux qui tout jeunes ont été placés dans une pharmacie et ont été stylés aux méthodes suivies. Comme les Chinois sont ordinairement doués d'une merveilleuse mémoire, ils arrivent à retenir assez promptement les noms et les propriétés d'une foule de plantes et de minéraux.

Les Chinois sont également doués d'un prodigieux talent d'observation. Si l'on s'accorde à dire avec des médecins éminents que l'art de guérir est moins une affaire de science que d'expérience et d'observation, on ne sera pas surpris que chez

ce peuple, de vieille civilisation, habitué à consigner par l'écriture toutes ses observations, un véritable trésor de connaissances inexplicables scientifiquement mais connues seulement par leurs effets, fasse que la mortalité ne soit guère plus grande qu'ailleurs, comme proportion. Les octogénaires ne sont pas rares. Il est certain par exemple, qu'il existe en Chine des médecins qui savent guérir la rage la mieux caractérisée. Il est vrai que même dans ce cas les superstitions ne perdent jamais leur droit : pendant le traitement, aucun objet contenant du chanvre ne doit être exposé devant le malade.

Les Chinois sont pleins de vénération pour les livres sacrés et classiques. Ils sont très positifs, trop utilitaires pour aimer les sciences à notre façon. Chez eux, le génie pratique est le seul qui à leurs yeux, ait quelque valeur. Quiconque sait réaliser de gros profits est un homme d'esprit. Leur insatiable cupidité les porte forcément vers la tricherie et la fraude. Tout gain illicite a pour eux un attrait spécial et irrésistible. Le lucre est le seul but vers lequel leur regard est incessamment tourné.

Tout le reste pour eux est indifférence. Quoi de plus naturel alors qu'ils cherchent dans d'autres professions le gain et le bien-être qu'ils ne peuvent se procurer par l'exercice de la médecine. La clientèle est par excellence infidèle, capricieuse et flottante et il n'est pas rare de voir un malade riche éparpiller sa confiance avec ses sapèques sur tous les disciples d'Hippocrate établis dans les villages et les villes de la région. Le nouveau venu, le premier débarqué, jouit de la même autorité que le plus ancien des praticiens.

Enfin la concurrence est formidable. En dehors du médecin apothicaire, il existe toute une gamme de guérisseurs : ce sont les empiriques de toutes natures dont nous allons parler et surtout les **bonzes** et les « **taoche** » ou représentants des multiples divinités ayant le pouvoir de chasser les mauvais génies et d'écarter les épidémies. Le Chinois est convaincu que toute maladie est due à l'influence d'esprits néfastes. Comme ces esprits sont sous la domination des innombrables idoles vénérées dans les non moins innombrables pagodes, sa mentalité le porte

naturellement à écouter les alléchantes propositions que ne manquent pas de lui faire tous ces gardiens de divinités, véritables escrocs, vivant exclusivement des croyances enfantines de ce peuple superstitieux. D'autre part, tous les devins, tous les sorciers, tous les discurs de bonne aventure, ne peuvent baser leurs oracles que sur le mystérieux : tous ces gens là facilitent encore ces absurdes croyances au pouvoir guérisseur des Dieux et grossissent la clientèle des bonzes qui savent admirablement exploiter la situation.

Rien n'est plus curieux que ces lignes apportant les différents procédés employés par les médecins pour *toucher leurs honoraires* : 1^o Une coutume à l'usage des fortunés : On loue un médecin qui s'installe au foyer domestique et traite du matin au soir. Il est copieusement nourri, bien rétribué, sa clientèle est obligée de lui rester fidèle puisqu'il ne la quitte pas. D'autre part il peut varier le traitement à l'infini, vendre des médicaments, c'est l'aubaine rêvée; 2^o Un autre genre de traitement peu connu en Occident, c'est celui des *maladies à forfait*, surtout utilisé pour les plaies ou maux visibles. Le médecin spécifie une somme, une durée de temps, moyennant quoi il se charge de tous les frais; mais le malade doit toujours verser les arrhes au préalable. Si le malade ne guérit pas, ce qui est fréquent, le médecin n'y est pas pour ses frais de drogues. Enfin un troisième procédé, tout à fait local celui-là, consiste à *soigner gratuitement toute l'année* : c'est le plus répandu : *On ne paye que les remèdes*. A la fin de l'année, le médecin invite tous ses clients à dîner. Ces dîners d'une nature étrange personifient au possible le caractère orgueilleux des Célestes et leur politesse intéressée. La main offre pour recevoir et la dignité est sauvée. Tous les invités qui acceptent arrivent avec des liasses de sapèques et déposent leur cadeau entre les mains de l'amphytrion qui se confond en étonnement et exprime sa confusion. Il a dépensé 20 piastres en thé et vivres pour ce dîner, mais en retire 80. Il a été le bienfaiteur de l'humanité pendant l'année, certes ce n'est pas un mendiant banal!

Enfin en dehors des lettrés de troisième ordre qui constituent

surtout la classe où se recrutent les médecins chinois, des bonzeries, renfermant toutes un plus ou moins grand nombre de médecins apothicaires, a surgi dans ces derniers temps, une classe éminemment dangereuse. Les Chinois qui deviennent de bons infirmiers dans les nombreux hôpitaux, créés dans les villes du littoral, abandonnent vivement les salles des maîtres européens, pour s'installer dans les villes éloignées. Là, présumptueux au possible, mais pratiques surtout, ils se lancent à manier le bistouri, à appliquer les traitements délicats et gagnent des sommes énormes. Il en est qui prennent de 10 à 20 piastres (1) pour une consultation, et ne se déplacent qu'en chaises à porteurs aux frais du client. Ils sont considérés comme des maîtres par les mandarins qui les protègent et les couvrent à l'occasion.

Sur tout le territoire chinois, c'est peut-être au **Sou-Song** à proximité de **Ngan-King**, que s'épanouit la plus grande floraison de médecins. *Dans ce pays, tout le monde est né médecin.* Si l'on n'exerce pas cette profession, c'est qu'on a trouvé un état plus lucratif. Pas n'est besoin, ni de teinture dans les lettres, ni de connaissances spéciales, ni d'apprentissage ou si peu, une seule chose est nécessaire : le bagout. C'est par caravanes que les disciples d'Hippocrate partent au **Siu-tcheou-fou**, province voisine, pour y exercer leur art. Là, ils se répandent dans les hôtelleries, les auberges, les salles de jeux, à la recherche de la clientèle : ils vaccinent, purgent, appliquent les

(1) Le piastre vaut environ 2 fr. 50 au pair.

La principale monnaie populaire chinoise, historiquement la plus vieille monnaie du monde, encore en usage, datant de 3.000 ans sans modifications, est le « **tsien** » que les Européens appellent la « sapèque » C'est une petite pièce ronde, deux ou trois fois plus grosse et plus lourde que la pièce d'un centime, percée au milieu d'un trou carré, afin de pouvoir être enfilée avec une corde — 20 sapèques = un sou.

Les grosses sommes se comptent en « **tiao** » ou ligatures, variant de 500 à 1.000 sapèques.

Le « **taël** » est un poids, non une monnaie. Le lingot d'argent est connu des Européens sous le nom de « **Sycée**, **wen in** » variable de province à province, de ville à ville, de lingots à lingots. Ils sont poinçonnés au sortir de la fonderie.

Mais, c'est le dollar qui, de nos jours, joue le rôle principal dans les grands centres commerciaux.

La division de dollars « **yuan** » consiste en pièces d'argent de 20, 10 et 5 cents et en pièce de cuivre de 1 cent.

Dans les provinces avoisinant les frontières circulent fréquemment des rupees indiennes, des piastres d'Indo-Chine, des yens d'argent japonais, des roubles russes.

onguents, moyennant quelques piastres ou l'échange des habits des malades. Le gouvernement, les municipalités, personne ne s'occupe d'hygiène : les découvertes de Pasteur, sont bonnes pour les Européens : le Chinois n'y croit point. Plutôt que de perdre une sapèque, le médecin utilisera le remède, dans n'importe quelles conditions. Si les gens meurent, c'est parce que telle ou telle condition indispensable pour le bonheur de la famille, n'a pas été remplie : le dragon se venge. Personne ne songe à incriminer le remède ou le médecin.

A côté de ces médecins ambulants, il existe dans cette province une variété très spéciale de guérisseurs, moins répandue dans les autres régions : ce sont les *rebouteurs*, qui s'occupent spécialement du traitement des entorses, luxations, furoncles et anthrax. Ceux-ci se servent du scalpel et dans quelles conditions, grands Dieux ! Le Chinois a horreur de tout ce qui tranche une parcllee, si petite soit-elle, de la substance venue de ses ancêtres. Il pense ainsi rendre intact aux ancêtres, ce qui vient des ancêtres. C'est pour cette raison que toute autopsie en Chine serait considérée comme un abus plus monstrueux et plus horrible qu'un assassinat. C'est pour cette raison aussi, comme nous le verrons au chapitre suivant, que le médecin chinois est si ignorant des notions les plus élémentaires d'anatomie.

Le rebouteur du **Sou-Song** est repoussant de saleté : il ignore toute antisepsie : ses instruments servent à la fois aux hommes et aux bêtes. Il sème la mort sur son passage. Cependant l'impunité lui est moins garantie qu'au médecin. Pour celui-ci, le Code chinois, spécialement étudié par GEORGES STAUNSON est toujours en vigueur et extrêmement sévère envers les médecins qui ont commis une faute grave ; mais on peut dire qu'il n'est jamais appliqué. Le médecin chinois, ennemi de toute innovation, se retranche aveuglément derrière les indications de ses vieux livres. Les peines sont l'abandon obligatoire de sa profession, la prison ou le décollement. Le rebouteur mérite à chaque intervention l'application de ces peines ; mais elles sont toujours atténuées. La justice en Chine est fonction mandarinale et la justice reste un vain mot. Si le patient meurt les jours

qui suivent l'opération, l'opérateur est regardé comme coupable et doit, pour se libérer de toute accusation, verser à l'autorité une somme en rapport avec l'importance du personnage mal opéré. S'il est trop pauvre, la parenté se cotise pour venir à son secours et verser les piastres exigées par la famille du défunt.

Dans cette région, la pharmacie est séparée de la médecine. Les ordonnances sont généralement copiées, toutes rédigées, dans certains livres, où il est écrit que les maladies surgissent suivant les pays. La nature de cette maladie est telle qu'elle peut céder avec facilité à la vertu des médicaments et s'évanouir bientôt, comme aussi il est possible qu'elle y résiste et que les dangers augmentent. Avec une semblable théorie, le guérisseur est toujours couvert. Enfin la prodigieuse quantité de drogues qui entrent dans la médecine chinoise, ne vient-elle pas de ce que c'est le même individu qui vend et qui prescrit?

L'exercice de la médecine est formellement interdit en Chine à la femme, excepté pour les accouchements, qui sont défendus aux hommes. Dans une seule région, celle du **Kiang-Pé**, au Nord du fleuve Bleu, les femmes parcourent les campagnes, deux par deux généralement, chantant leur petit refrain, à l'exemple des marchandes de quatre-saisons : « *T'iao-yat'chong* ». « Voici la tireuse de vers des dents ». Elles n'arrachent, ni ne plombent les dents, mais en retirent les vers à l'aide d'aiguilles spéciales. Elles se font payer 10 à 20 sapèques (0,05 à 0,15) ou deux bols de riz sec.

Le Chinois possède en général des dents magnifiques. Aussi le dentiste en Chine est-il surtout un arracheur de dents. Mais, chose curieuse, dans ce pays où tout est contraste, où l'on attache les chats et laisse les chiens circuler librement, où il serait considéré comme la plus grosse offense de se découvrir en saluant, où l'on manifeste sa joie de déguster un bon plat en faisant claquer la langue, et produisant le plus de bruit possible en ingurgitant les aliments, alors que là-bas est médecin, pharmacien qui veut, pour être dentiste, il faut connaître le métier d'arracheur de dents. Le dentiste est mille fois supérieur au médocastre ou à l'apothicaire, car il fait un très long apprentis-

sage avant de se livrer à son commerce. Ses études ne sont point banales : peu importe son bagage scientifique ou littéraire, l'essentiel est qu'il possède une poigne solide. Ses instruments sont réduits à la plus grande simplicité : point de daviers, de pinces, de ciseaux : l'acier est inconnu. Toutes les dents sont arrachées avec le pouce et l'index de la main droite ou gauche, suivant le côté de la mâchoire. Or, pour arriver à pouvoir extraire une dent, à plus forte raison une racine ou un chicot avec le pouce et l'index comme seuls instruments de travail, il faut une dextérité, une force, une agilité et une légèreté insoupçonnées chez nous. Voici en quoi consiste son apprentissage.

Le jeune Céleste qui se destine à la carrière de dentiste, entre en apprentissage chez un menuisier. Là, pendant plusieurs années, cinq ou six heures par jour, il se livre au travail suivant : dans une planche de bois léger, on enfonce des chevilles de bois, d'égale grandeur, qu'il arrache avec le pouce et l'index. Peu à peu et insensiblement, on remplace la planche de bois léger par une autre de bois plus dur : les chevilles sont de plus en plus enfoncées, rapprochées les unes des autres, et au bout de longs mois, même d'années, l'élève est obligé d'arracher de la même façon plusieurs centaines de chevilles, enfoncées à coups de maillet dans du bois d'une épaisseur et d'une dureté plus grande. Ces chevilles, longues de 3 ou 4 centimètres n'offrent aux doigts qu'une surface très restreinte : un demi-centimètre de large sur un quart de centimètre de longueur. Après cinq ou six ans de ce labeur quotidien et ininterrompu, le futur dentiste arrache ces chevilles sans difficulté, on remplace alors les tiges de bois par des chevilles en fer dont l'extrémité libre ne fait qu'effleurer la planche. C'est alors que le dentiste connaît son métier et peut l'exercer sans crainte, sur la mâchoire de ses concitoyens.

En Chine, quand on souffre des dents, il n'y a qu'un remède : l'extraction. Les mille et un moyens employés en Europe ne sont jamais essayés là-bas : la carie et la névralgie ne sont jamais soignées. Le patient va chez le dentiste : celui-ci le fait asseoir sur un billot, emprisonne ses jambes entre les siennes,

examine les dents, puis saisit avec sa pince humaine et puissante la dent qui, en moins d'une ou deux secondes est arrachée. Il est extrêmement rare que la dent soit cassée. Les dents extraites sont la propriété du dentiste, qui les transforme en beaux colliers ou en fines amulettes, servant de talisman aux Célestes. Il est généralement bien payé pour ses soins : c'est une des professions lucratives d'autant plus qu'il cumule généralement sa profession avec celle de perruquier. A noter un très curieux procédé pour arrêter les hémorragies. Le dentiste, quand le sang résiste à un mélange d'amadou, de poivre rouge et de riz, place dans l'alvéole sanglant quelques grains de poudre de chasse pulvérisés et y met le feu.

Si le médecin, le pharmacien et le dentiste chinois obéissent à certaines règles dans l'application de leurs connaissances spéciales à la clientèle, il n'en est plus de même des *sorciers*, *diseurs de bonne aventure*, *devins* et autres fumistes qui exploitent l'ignorance et la crédulité populaires, et qui constituent la seconde et la plus nombreuse catégorie des guérisseurs du Céleste Empire. Ceux-ci sont légion et se recrutent surtout parmi les bonzes.

Tous ces exploiters de la bêtise humaine, tirent leurs pratiques exclusivement du merveilleux ; nous en reparlerons dans notre seconde partie, en étudiant les superstitions curatives, avec le caractère des bonzes et des **taoche**.

En Chine, il existe encore un grand nombre de *pédicures*. Tous les Chinois ont des cors, des durillons, à cause de leurs chaussures étroites du bout, qui compriment les orteils. La mode des petits pieds est générale en Chine. Nous en reparlerons d'ailleurs et nous verrons en étudiant le caractère des Célestes, pourquoi la femme dont les pieds sont parfois réduits à l'état de moignon, ne se laissera jamais soigner par un de ces spécialistes. La profession de pédicure, ainsi que la cure des yeux, des oreilles est généralement réservée aux barbiers qui autrefois dans le midi de l'Empire, avaient aussi le singulier monopole de la pêche aux grenouilles. Mais ces pauvres hères ont beau cumuler les fonctions, on en voit très peu de fortunés

et la plupart rivalisent de privations et de misères avec les maîtres d'écoles et les médecins.

Dans plusieurs provinces, on trouve aussi des *masseurs*. A l'exemple du Japon où presque tous sont recrutés parmi les aveugles, il n'est pas rare en Chine, lorsque ceux-ci n'embrasent point la profession de mendiant, de rencontrer des masseurs atteints d'une cécité complète. Cependant les aveugles préfèrent s'adonner à la divination, surtout dans les pays du Nord. Cette coutume semble venir de Corée où tous les devins sont des aveugles exorciseurs.

Enfin l'*art vétérinaire* n'est pas abandonné, principalement en Tartarie où l'on rencontre beaucoup de troupeaux. Certains de ces praticiens, l'expérience aidant, arrivent même à des résultats surprenants. Contrairement à la médecine humaine, il n'est pas rare dans ces régions de voir pratiquer des opérations sur les animaux domestiques. Dans les provinces du Sud, où l'élevage des porcs est particulièrement développé, d'étranges praticiens se promènent à travers les campagnes : ce sont les châteurs de porcs. Ils enfilent les testicules dans de grandes fourches recourbées, sont armés d'une longue et forte lancette et pratiquent cette opération avec une habileté et une rapidité qui étonneraient nos meilleurs vétérinaires.

Tels sont les principaux personnages chargés de veiller sur la santé de centaines de millions de sujets. Maintenant que nous avons étudié leur recrutement, nous allons examiner et contrôler par des documents précis les connaissances et les théories classiques sur lesquelles ils s'appuyent pour pratiquer l'art de guérir. Nous étudierons brièvement la Médecine dans toutes ses branches, la Pharmacie, avant d'exposer la mentalité du peuple qui se prête aveuglement aux conceptions de tous ces guérisseurs et persiste à rester embourbé dans une routine séculaire. Nous examinerons ensuite les principales superstitions en usage dans l'Empire du Milieu, notamment les célèbres talismans, base des pratiques médicales mystérieuses et nous terminerons par un exposé de l'Hygiène publique chinoise, avant d'établir nos conclusions.

CHAPITRE II

LA MÉDECINE CHINOISE

On reste consterné lorsqu'on jette les yeux sur des tableaux d'anatomie chinoise. Nous n'entrerons pas ici dans des détails maintes fois reproduits par des auteurs français ayant étudié ces questions (1). Le Docteur REGNAULT, médecin de marine, paraît avoir résumé tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur ces descriptions anatomiques fantaisistes (*Médecine et Pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites. Challamel, éditeur, Paris*). Nous nous bornerons à relater très brièvement les grandes règles de la Médecine en Chine, pour l'intelligence des données que nous avons pu faire traduire dans les manuels classiques employés tous les jours. La méthode varie, les pratiques encore plus, mais ces règles sont immuables et considérées par les Orientaux comme intangibles. Nous diviserons l'exercice de la Médecine en deux grandes branches : la Chirurgie, « **Wai-Ko** », et la Médecine, « **Nei-Ko** ».

En Chine, est chirurgical tout ce qui est maladie externe. C'est heureux d'ailleurs pour cet art dont les progrès en Europe ont été si considérables et se développent encore chaque jour, car sans cette appréciation toute particulière la chirurgie chinoise en serait réduite à l'état d'embryon des plus précaires. Les maladies internes de toutes natures, quelles que soient leur siège, relèvent exclusivement de la médecine. L'une et l'autre science sont basées sur la théorie chère aux Chinois et connue

(1) Voir les tableaux authentiques accompagnant la pharmacie chinoise qui se trouve au musée de la Faculté de Pharmacie de Paris..

de toute antiquité : la *théorie de l'équilibre*. Deux grands principes sont indispensables à l'existence et constamment en lutte l'un contre l'autre : le **yang**, principe mâle ou *chaleur vitale* et le **yn**, principe femelle ou *humide radical*. De l'équilibre plus ou moins complet de ces deux principes, résulte toute la gamme des maladies dont peut être affligé le corps humain. Ils fonctionnent grâce aux organes essentiels, reliés entre eux par des canaux, auxquels les Célestes attribuent des trajets fantaisistes, dépassant toute imagination. Les uns transportent le **yang** qui tend toujours à s'élever, réside dans l'abdomen et les six viscères : vésicule biliaire, estomac, petit intestin, gros intestin, vessie, rein gauche. Les autres sont les voies parcourues par le **yn** qui cherche sans cesse à descendre, réside dans le cerveau et les cinq viscères : cœur, foie, poumon, rate, rein droit. Le sang sert de véhicule à ces principes, ainsi que les vapeurs, dans ce trajet compliqué qui s'effectue à raison de cinquante tours complets par 24 heures. On sait que l'heure chinoise équivaut à deux des nôtres. Les vapeurs transportent le **yang** et le sang dirige le **yn**. C'est la rencontre de ces deux véhicules circulant dans les vaisseaux et se heurtant contre leurs parois qui déterminent le pouls, dont l'étude est la base de toute la médecine chinoise.

Telles sont brièvement résumées les règles immuables des conditions nécessaires à l'existence. Toute rupture d'équilibre entraîne des complications graves et si cet équilibre ne peut être rétabli, c'est la mort. Une autre croyance joue un très grand rôle dans la médecine chinoise. Le corps humain se divise en trois sphères, car l'homme étant entre le ciel et la terre, est divisé par nature en trois tronçons que les tableaux anatomiques figurent par des barres horizontales. La sphère supérieure : **chang-tsiao** composée surtout de matière céleste ou matière supérieure, car l'homme est composé de plusieurs genres de matière. La matière supérieure est plus subtile et s'appelle **Tien**, céleste. La partie inférieure composée de matière terrestre, **tou**, s'appelle **Hia-tsiao**. Enfin la partie médiane **tchong-tsiao** est composée de matière humaine : **jen**. D'après

cette théorie, l'homme est intermédiaire entre le ciel et la terre, il participe de l'un et de l'autre élément.

Ces règles resteraient compréhensibles et simples si les Chinois ne les avaient pas compliquées à plaisir. On a d'ailleurs prétendu qu'en Chine, il est impossible de rencontrer quelque chose de simple : c'est le pays par excellence des complications à l'infini. Il est admis que les organes entre eux ne vivent pas en parfaite intelligence et sont soumis à une sorte de hiérarchie qui place l'un sous la domination de l'autre. D'autre part, les cinq principaux organes : cœur, poumon, reins, foie, rate, correspondent aux cinq éléments de la nature : feu, métaux, eau, bois, terre, et dépendent comme ces éléments des saisons, des jours et des heures. Chaque organe, à l'exemple de chaque élément, veut dominer l'organe voisin et fait appel au concours de toutes les influences qui lui sont favorables. Le cœur par exemple est dominé par le foie, sous la dépendance de la rate, protégé par le poumon et combattu par les reins. Il correspond au feu, est influencé par l'été, à midi, redoute la chaleur et dépend de la planète Mars. Si l'on ajoute que les humeurs, saveurs, couleurs, l'aspect du facies, ont aussi une autorité spéciale sur l'organe, on aura une idée incomplète encore, des multiples complications des règles nécessaires à connaître en Chine, pour poser un diagnostic. Il est même permis de se demander par quels moyens mnémotechniques le médecin peut retenir des combinaisons aussi hétéroclites. Heureusement que les Chinois sont doués d'une excellente mémoire.

§ 1. — CHIRURGIE. **WAI-KO**

Alors que le médecin porte son diagnostic par l'inspection du poulx, le chirurgien tire le sien de la couleur de la langue. Nous avons pu nous procurer le *Guide du chirurgien et recettes de médecine* **Wai-Ko-tche-tcheng-Fou-tsao-fang** dont on nous a traduit les principaux passages. Voici le résumé du diagnostic de la langue.

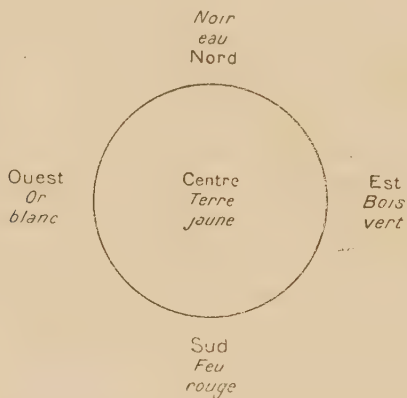
La langue est la tige du cœur, comme la tige sort du tubercule. Or, le *cœur est au Sud* : il participe à l'élément *feu* et doit être *rouge*, car le rouge est la couleur du Sud. C'est pourquoi la langue est rouge.

S'il y a excès d'*eau* dans le composé, elle devient *noire*, car l'eau est au *Nord* et la couleur du Nord est le noir.

S'il y a excès de l'élément *bois*, la langue tire sur *le vert*, car le vert est à l'*Est* qui a la couleur verte.

S'il y a excédent d'*or*, la langue devient *blanche*, car le blanc est la couleur de l'*Ouest*.

Enfin s'il y a excédent de *terre*, elle devient *jaune*, car le jaune est la couleur du *centre*.



On sait qu'aux quatre points cardinaux les Chinois en ont ajouté un cinquième : *le Centre*.

Suivent dix-neuf tableaux, représentant une langue grossièrement dessinée avec son pourtour. Sur chaque figure, dans la partie centrale est inscrit un caractère chinois, représentant la traduction d'une couleur. Quelquefois la langue est divisée en trois parties, séparées par un trait horizontal et sur chaque partie est inscrit un caractère qui parfois peut se trouver dans l'angle de la figure. Le chirurgien qui a longuement examiné la langue, n'a plus qu'à se reporter à l'un de ces tableaux et au-dessous de la figure, il trouve inscrit le diagnostic et le traitement de la maladie. Plusieurs de ces tableaux sont composés de trois

et quatre figures. Ex : milieu de la langue, légèrement blanc. Pourtour de la langue : un peu rouge. Chaud-froid. Voici les couleurs relevées : blanc, jaune, noir, noir-jaune, blanc marques jaunes, couleur cendre, rouge, brillante, rouge-feu, légèrement violet. Les présages de mort certaine à brève échéance sont : 1° pourtour noir, racine de la langue rouge avec au centre un cordon noir ; 2° le centre de la langue desséché, noir et crasseux ; 3° centre de la langue noir, desséché et chaud ; 4° langue contractée noire et desséchée ; 5° raies noires.

Des tableaux d'anatomie représentent la constitution du corps humain : l'homme vu en avant, viscères à découvert, et l'homme vu en arrière dans les mêmes conditions. Nous ne pouvons mieux comparer ces dessins qu'à ceux exécutés par les petits enfants sur les bancs de l'école primaire, lorsqu'ils veulent peindre leur maître ou un petit camarade. D'autres gravures indiquent l'emplacement des veines et des artères que les Chinois appellent d'un seul nom **Mei**, et pour lesquelles ils ne font aucune distinction. Le système des muscles et des nerfs est aussi reproduit, mais nous ne trouvons aucune mention du squelette, dans ce livre véritable vade-mecum du chirurgien. Cela s'explique, puisque toute autopsie, toute médecine opératoire, toute dissection est formellement interdite dans tout l'empire. Le respect excessif et superstitieux dont on entoure les corps est très certainement le principal obstacle au développement de la Médecine et surtout de la Chirurgie. C'est qu'il existe dans ce pays, une très grande responsabilité à l'égard des cadavres : chacun est responsable d'un cadavre trouvé sur sa propriété. C'est une cause de procès, de misère et surtout de calamités effrayantes. Personne n'oserait toucher à un cadavre, et ce n'est pas une des moindres causes qui ont, pendant si longtemps, valu à nos médecins européens dans les villes du littoral ou les factoreries, le régime du soupçon et même du mépris. On n'admettait pas qu'on puisse enlever la plus petite parcelle du corps humain. Encore de nos jours, beaucoup préfèrent la mort, plutôt que l'amputation d'un membre gangrené. Ce n'est que sur les conseils des infirmiers indigènes, des religieuses ou des mis-

sionnaires, qu'un Chinois voyant ses compatriotes soulagés, consent à se livrer au chirurgien européen, mais dans les pays éloignés, cette science restera encore longtemps inconnue. Même la mensuration, nous dit le Docteur LEGENDRE, n'est pas acceptée.

Quel est donc la fonction du chirurgien chinois, muni d'un si piètre bagage de connaissances anatomiques : elle peut se résumer en quatre emplois : soigner les plaies et réduire les fractures, ouvrir les abcès, faire du massage et pratiquer l'acupuncture. Le Docteur MATIGNON a publié la liste des instruments chirurgicaux (*Archives de la Clinique de Bordeaux*, 1907). L'arsenal en est des plus réduits, et avec une pareille instrumentation, il est impossible de tenter une opération, aurait-elle le caractère le plus simple : quelques bistouris à lames très courtes en forme de lance, de palette ou de faucille; des cautères de forme variée, en pointe, en lame, en baïonnette; des ciseaux, une sonde cannelée, quelques ouvre-bouches, quelques abaisse-langues, de très petits écarteurs et un tube pour insuffler des médicaments dans la gorge, voilà tout le matériel chirurgical.

Les plaies sont presque toujours soignées au moyen des emplâtres : nous verrons au chapitre suivant la composition de ces préparations. Les ulcères sont très fréquents en Chine, et le manque absolu d'antisepsie contribue à leur donner une gravité exceptionnelle. La gangrène est très répandue. Quand une plaie guérit, on peut presque toujours affirmer que cette guérison est due au repos, la douleur ayant interdit la marche au patient. Dans quelques contrées, au **Yun-Nan** par exemple, on est très surpris de voir de nombreuses bandes toutes maculées de sang et de pus, pendues aux figuiers, le long des sentiers. Ces arbres seraient la demeure des divinités sur terre. On se débarrasse ainsi par transfert de la plaie en plaçant les pansements auprès des génies. Si la plaie persiste, on transporte les bandes sur un autre figuier, jusqu'à ce que le temps et le repos aidant, l'ulcère soit cicatrisé. Ces étalages sont très fréquents. Il est très rare qu'on lave une plaie : on pratique surtout les pansements com-

pressifs au moyen d'emplâtres qui entretiennent la suppuration. Quant aux luxations, fractures, entorses, le repos du membre étant obligatoire, et pour cause, on se sert d'appareils grossiers pour immobiliser, quand on n'a pas recours encore aux spécialistes ayant le secret, toujours par des moyens mystérieux, de recoller les membres. Aussi les ankyloses ne se comptent plus au Céleste empire.

Le Chinois connaît aussi la sangsue et la ventouse. Nous reviendrons sur ces questions. L'emploi des ventouses est peut-être une des rares choses sensées en usage en Chine. Elles s'appliquent avec des gobelets de bambou : on y allume une feuille de papier et on les renverse prestement sur la peau du patient qui presque toujours est plus ou moins brûlé, et cette intervention est d'autant plus douloureuse que la scarification précède toujours l'apposition de la ventouse.

Les ulcères se divisent en deux classes : les abcès ulcérés cachés, qui ne paraissent pas extérieurement, **yong**, et les abcès extérieurs, **Kiu**. Ces derniers se redivisent en deux classes : 1^o ceux qui sont à ras de peau, ce sont les plus méchants, surtout s'ils ont la couleur noire ou violette ; 2^o ceux qui sont gonflés, abcès, furoncles, etc..

Les abcès internes **yong**, sont au nombre de neuf ; ils sont placés : au poumon, au cœur, à l'estomac, au gros intestin, au petit intestin, au foie, au fiel, aux reins et à la rate. Des tableaux indiquent la position de ces abcès sur les organes dont l'emplacement dépasse toute conception.

D'autres tableaux indiquent les endroits différents du visage et de la tête où l'homme est affligé des abcès, ou furoncles les plus difficiles à guérir. Le point précis est toujours indiqué, et les mêmes signes de gravité seront constatés, si la tumeur se trouve à l'arrière de la tête ou sur le cou. Ces derniers toutefois auront une gravité spéciale, deux d'entre eux surtout sont particulièrement redoutables. Celui de droite se nomme « *venin pénétrant* », celui de gauche », « *abcès du Ciel* », parce qu'il est envoyé par le ciel. Nous avons compté sur ces tableaux 50 emplacements sur la tête, où peuvent se manifester les

abcès, qui tous portent un nom différent suivant leur localisation. C'est en cela que les médecins triomphent; ils connaissent par cœur tous ces divers noms qu'ils débitent aux yeux ébahis des clients.

Divers emplacements du corps humain sont aussi susceptibles d'être affligés d'abcès ou de maux extérieurs de tous noms. Nous en avons compté 37. Deux d'entre eux toutefois font exception et sont intérieurs : le premier au nombril, le deuxième à trois pouces au-dessus du nombril. Les autres sont placés sous les aisselles, entre les côtes, au ventre, sur le dos. De plus, à la ceinture il peut paraître une sorte de cercle rouge, appelé « cercle venimeux » ou « ceinture de feu » et sur le milieu du dos, entre les épaules et à peu près au niveau du diaphragme, une « tumeur rouge ».

Des emplacements spéciaux sont aussi réservés aux abcès sur les membres. Nous en comptons 6 sur le bras gauche, 5 sur le bras droit, tous placés sur la face antérieure. Les jambes sont beaucoup plus favorisées : d'abord on peut avoir des abcès sur toutes les faces, et deux d'entre eux, placés à la face interne des cuisses, sont particulièrement graves. Nous en comptons 26, répartis depuis le sommet des cuisses jusqu'à la plante des pieds, sans oublier les orteils.

Au point de vue pathologique, les chirurgiens chinois expliquent la formation des abcès par l'engorgement des canaux qui relient les différents organes et empêchent le sang et les humeurs de circuler. D'où nécessité de dégager ces canaux par l'opération très spéciale aux Chinois, connue sous le nom d'**acupuncture**. Tous les auteurs ont décrit cette intervention qui consiste à enfoncer dans les chairs, des aiguilles, de longueur variable (un centimètre et demi à 28 centimètres) et de diamètre d'une extrême ténuité, pour atteindre et dégorger les canaux. M. HURRIER a donné une nomenclature de ces aiguilles, dont le Docteur MATIGNON a rapporté une collection. Le Docteur REGNAULT indique le mode opératoire qui est loin d'être abandonné au hasard. Les points d'acupuncture sont minutieusement déterminés. Les auteurs ne sont pas d'accord sur leur

nombre : le Professeur VINCENT en indique 308, M. REGNAULT, 388 et le P. HUC., 367. Les praticiens doivent tous en connaître le rigoureux emplacement, et tous les Traités parlant des examens médicaux en Chine, indiquent cette figurine en métal, recouverte d'une toile légère ou de papier, dissimulant aux yeux du candidat les petits trous où il doit enfoncer sans hésitation l'aiguille, et rencontrer du premier coup l'ouverture. D'autre part, cette aiguille n'est pas enfoncée sans méthode. Les médecins chinois qui ne différencient pas les artères des veines au point de vue fonctionnel, ont cependant reconnu une différence dans la puissance de circulation du sang. Pour eux, les artères vont toujours de haut en bas, et les veines de bas en haut. C'est pourquoi il est prescrit de pratiquer l'acuponcture en piquant l'aiguille, par mouvement rotatoire, la pointe tournée vers le haut quand on se propose d'aller contre le cours du sang, et la pointe en bas, quand on veut marcher avec le cours du sang. Une piqûre maladroite est corrigée par une autre piqûre neutralisant la première. Dans les maux de reins, on pique le jarret : dans les toux sèches, une partie déterminée du bras, au milieu de l'avant-bras gauche ou droit suivant le sexe. Nous ne multiplierons pas ces exemples, ce court aperçu suffisant à démontrer l'ineptie de tels procédés.

L'acuponcture est pratiquée en Chine, depuis la plus haute antiquité : elle est pratiquée sur toute l'étendue du territoire et aurait même fait tache d'huile au Japon, M. ABEL REMUSAT nous apprend qu'elle a même été préconisée en France où des médecins et physiciens célèbres, MM. MORAND, CLOQUET et POUILLET, auraient fait de nombreuses expériences (*Mélanges asiatiques*, T. I. page 358, 1825). Tous ceux dont la profession consiste à guérir ses semblables, pratiquent l'acuponcture, et dans quelques régions, elle est la fonction des barbiers. Les suites de cette pratique déplorable sont faciles à deviner : phlegmons, abcès et toute la série des foyers purulents. Ces praticiens, pour démontrer leurs sciences étendent par terre des tableaux d'anatomie. Un client se présente-t-il, ils promènent leurs doigts sur les parties malades, arrêtent leur diagnostic et enfoncent leurs

aiguilles dans les chairs, pendant quelques secondes. Cette introduction, au dire des témoins, est peu douloureuse, si l'on a la précaution de bien tenir la peau et de faire tourner l'aiguille. L'extraction est plus douloureuse; il sort à peine quelques gouttelettes de sang. La peau se soulève autour de l'instrument et l'on voit ordinairement se former une auréole rougeâtre, quand il est retiré. Le malade ressent alors des élancements, de l'engourdissement et il n'est pas rare de voir survenir des sueurs. Ces phénomènes sont plus ou moins durables, suivant la nature des tissus qui ont été traversés; car qui dira jamais, s'il y a des guérisons obtenues par cette méthode, quel est le nombre d'hémorragies, de péritonites, de pleurésies, d'abcès de toutes natures engendrés par ces aiguilles sales, enfoncées au hasard dans des organes essentiels de la vie, dont le véritable emplacement est absolument inconnu des praticiens chinois.

Une autre pratique moins connue des Européens, parce que peu étudiée, mais aussi répandue que l'acuponcture, est aussi couramment utilisée en Chine : nous avons nommé le **massage**. Nous avons pu nous procurer et faire traduire un livre chinois intitulé « **Toei-na-koang-i** : *Notions sur le massage* ». La théorie du massage est basée sur la physiognomie, science chinoise dont nous parlerons à propos des devins. Les muscles, les nerfs, sont en rapport avec les principaux organes : d'autre part, il existe sur le corps humain, divers orifices ou petits trous entre les os, par où s'échappent des influences malignes qui se trouvent accumulées dans l'intérieur de l'organisme. Il suffit donc de connaître les différents points qu'il faut froter énergiquement, afin de rétablir l'équilibre. C'est le massage scientifique. Tous ces points sont établis par des signes, entourés de caractères chinois dans le traité dont nous venons de parler. 8 tableaux représentent la tête, 51 la main gauche de préférence, 2 le tronc et 16 autres indiquent les positions des mains de l'opérateur sur celles du patient.

Tous les orifices par où sont chassées les mauvaises humeurs, sont sous la domination du trou du cerveau qui est en communication avec chacun d'eux. Il se nomme le *trou chef* parce

qu'il commande à tous les autres. Il est placé juste au sommet du crâne, à l'intersection du frontal et du pariétal. Passons à la pratique expliquée théoriquement, pour les principaux massages.

On masse le visage, la tête, mais surtout les tempes. La tempe gauche d'un garçon, frottée vigoureusement avec le pouce, détermine la transpiration. Cette tempe s'appelle « *tempe du principe actif* », **yang**, or l'enfant mâle est **yang**, c'est-à-dire actif par nature. En frottant la tempe gauche d'une fille, on arrête la sueur, parce qu'elle est l'opposé de sa nature, **yn**, femelle par nature. Au contraire, il suffit de frictionner la tempe droite d'une petite fille, pour faire apparaître la sueur, puisque sa nature est **yn**, et que cette tempe se nomme, « *tempe du principe passif* » **yn**. Si on frotte la tempe droite d'un garçon, on arrête instantanément la transpiration, parce que c'est l'opposé de la chaleur **yang**, et contre sa nature masculine.

Le massage le plus important est celui de la main. De l'examen des doigts, les physiognomistes arrivent à prévoir l'avenir d'un homme et toutes les maladies internes. On opère toujours sur la main gauche, la gauche en Chine est comme on sait la place la plus noble, contrairement à nos habitudes. Tous les doigts ont une fonction très déterminée, ainsi que la paume de la main.

1° Les muscles du pouce et les nerfs du pouce, sont en communication avec la rate.

2° Les nerfs et muscles de l'index sont en relation directe avec le gros intestin et l'intestin grêle.

3° Les nerfs et muscles du médus sont en communication directe avec le cœur et les trois tronçons du corps humain, céleste et terrestre.

4° Les nerfs et muscles de l'annulaire sont en relation avec le poumon gauche et le foie.

5° Les nerfs et muscles de l'auriculaire sont en corrélation avec les reins et les parties génitales. Ces muscles sont les muscles féminins de la main et ceux du pouce les muscles masculins.

6° La paume de la main est divisée en huit sphères distinctes

dont chacune d'elles est sous l'influence des *trigrammes de Fou-hi*, appelés **Pakoa**, dont nous parlerons. C'est grâce à cette influence qu'on peut déterminer l'avenir et présager d'une maladie. Chaque sphère correspond à un élément de la nature : 1° **Kien** : air; 2° **Toei** : eau pure; 3° **Li** : feu; 4° **Tcheng** : tonnerre; 5° **Suen** : vent; 6° **Kan** : eau; 7° **Keng** : montagnes; 8° **Koen** : terre.

Aussi le massage de la main constitue-t-il une véritable science dont sont très fiers les Esculapes chinois qui ne manquent jamais pendant l'opération de débiter le nom des maladies qu'ils découvrent aux plis des doigts et à leur structure. Par exemple, s'il existe un petit cercle sur la troisième phalange du petit doigt, le foie est atteint, si c'est un enfant, il a attrapé un coup de vent. Si ce cercle est apparent sur la 2^e phalange, l'estomac est en souffrance, l'enfant va mourir et mourra. Des points de même importance sont désignés, mais en plus petit nombre, sur le bas de la jambe et sur le pied. La connaissance de ces points, et l'emplacement des orifices par où sortent les mauvaises humeurs, constituent la science du chirurgien chinois et son bagage de connaissances anatomiques.

Cependant, à le voir opérer, on se croirait en présence d'un maître, car c'est avec le plus grand sérieux et la plus parfaite attention qu'il pratique son art. Par exemple, quand pendant les grandes chaleurs, un homme est atteint de congestion et va mourir, ou encore qu'un petit enfant fait une température élevée, il est d'usage de frotter la paume de la main en forme de demi-cercle, de la naissance du pouce à la naissance du petit doigt, en ayant soin de mouiller préalablement avec de l'eau froide et de souffler sur cette partie de la main en massant. Le massage se fait aussi par le même procédé sur le poignet et l'avant-bras, en ligne droite.

Le massage de la face externe de la main nécessite des règles spéciales. Quand un enfant a eu froid, puis a contracté la fièvre, pour faire sortir de ses viscères le froid qui a engendré cette maladie, on masse vigoureusement en frottant, tout le dessus de la main. Quand l'enfant a eu peur, que ses nerfs sont

crispés, il faut en plus masser la face externe des doigts. Le massage sur la phalangette de l'auriculaire a un double effet. Si on frotte en descendant vers l'ongle, on fortifie les reins, si c'est en remontant vers la première articulation on donne de la vigueur aux parties génitales. En massant le dessus de la main de l'extrémité du pouce jusqu'au poignet, on développe la chaleur vitale et la force. En massant depuis l'extrémité du petit doigt jusqu'à la même distance, on développe la fraîcheur dans les maladies inflammatoires.

Ainsi sont fidèlement analysées, les pratiques du massage, leurs origines et leurs applications, telles qu'elles sont reproduites avec le plus grand sérieux, dans les livres classiques chinois.

Un autre moyen beaucoup plus pratique d'extirper les mauvaises humeurs que le massage, consiste à placer, sur les orifices indiquées, des feuilles de *rue*, roulées en forme de cigarette. Il suffit d'allumer cette cigarette par l'extrémité opposée, le feu pompe les humeurs qui s'en vont avec la fumée.

La méthode sanglante n'est presque jamais usitée en Chine. Il est très rare qu'on ouvre un abcès, nous avons vu comment on les soigne par l'*acuponcture* ou mieux les emplâtres. Dans quelques provinces, quand ils sont très superficiels, on fait une légère incision, mais cet usage est peu répandu encore. Quand il s'agit d'extraire un corps étranger, dans les cas de lésion par armes à feu par exemple, c'est toujours à l'emplâtre qu'on a recours, à moins que ce corps soit très visible. Les plaies sont ensuite saupoudrées avec du tabac, de la poudre de charbon, ou enduites de lard ou d'encre. Une seule opération a été pratiquée jusqu'à ce jour en Chine : la castration des Eunuques du palais impérial. Encore est-il que l'opérateur tient sa fonction par hérédité. Le Docteur MATIGNON a publié dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* (Tome VII, 4^e série, 1896), une très intéressante communication à ce sujet. Nous en extrairons seulement ce passage. Lorsque l'opérateur a coupé *le et les*, suivant l'expression de FROISSARD « une petite cheville de bois » ou d'étain, en forme de clou, est placée dans l'urètre. La plaie

« est lavée trois fois à l'eau poivrée, puis des feuilles de papier
« imbibées d'eau fraîche sont appliquées sur la région et le tout
« est soigneusement bandé. Après l'amputation, il reste une
« large plaie de forme généralement triangulaire, à sommet
« inférieur. La réparation se fait par bourgeonnement et
« demande une centaine de jours en moyenne. Malgré le pro-
« cédé très primitif d'opération, les accidents sont rares et la
« mort ne surviendrait que dans 3 ou 4 p. 100 des cas ». Nous
citons cet exemple, pour démontrer que, même dans les cas les
plus graves, les Chinois font fi de toute antisepsie.

Quant aux affections relevant de la Pathologie externe, elles
ont été étudiées par le Docteur REGNAULT dans son intéressant
ouvrage *Médecine et Pharmacie chez les Chinois* et reproduites
avec explications détaillées des traitements par le Profes-
sur VINCENT dans la *Médecine en Chine au XX^e siècle*. Nous
nous bornerons à citer ces deux volumes où l'on trouvera un
complément fort intéressant à l'étude que nous venons de donner
des théories classiques qui servent de bases et de connaissances
scientifiques aux praticiens chinois.

§ 2. — MÉDECINE : NEI-KO

La nosologie des maladies chinoises est bien difficile. Elles
varient suivant les régions, suivant les conditions de vie des
individus, suivant les climats. Or, la Chine passe par tous les
climats. Les alternatives de froid et de chaleur rapides, sont into-
lérables, surtout dans les provinces du Nord. La température
élevée et les plaines marécageuses du Sud, ne sont pas moins
pernicieuses, surtout si l'on considère que l'hygiène dans cet
immense pays n'existe pas, même à l'état embryonnaire et que
le déboisement de certaines provinces vient encore s'ajouter
aux mauvaises conditions de l'existence dont la plus importante
est une nourriture à peine substantielle. Il est permis de dire que
toutes les maladies connues ont droit de cité en Chine; elles s'y
développent même avec une virulence plus forte qu'en Europe,

pour les raisons énoncées. Il serait donc nécessaire que les praticiens de ces régions possèdent des connaissances techniques très développées et cherchent à lutter, par des armes puissantes et méthodiques, contre le fléau des épidémies si communes au Céleste empire. La médecine au moins, s'appuie-t-elle sur des données plus sérieuses que la chirurgie!

Le Chinois nous l'avons dit, et nous le démontrerons par la suite, n'est pas curieux; il aime à se cantonner dans sa profession, sans chercher à empiéter sur le domaine du voisin. Personne n'éprouve le besoin de faire le moindre effort pour augmenter ses connaissances. Tout ce qui est écrit n'est-il pas le summum de la science. Si un moyen plus pratique, plus avantageux existait, les ancêtres l'auraient certainement découvert. Telle semble être la conception du médecin chinois. Aussi à l'égal du spécialiste, soignant les plaies externes, il s'adonnera aveuglément aux pratiques millénaires écrites dans les livres de génération en génération. Il suivra à la lettre, indications, formules et traitements. Sa science égale l'ignorance de son collègue en chirurgie, et réside toute entière dans l'étude du pouls; connaître le pouls, savoir l'examiner, pouvoir en tirer une conclusion et un diagnostic, voilà la seule préoccupation du médecin. Il lui suffira ensuite de copier dans son livre, la formule séculaire correspondant à la maladie observée. Cette étude du pouls mérite donc une attention toute particulière pour quiconque veut connaître à fond la médecine chinoise. Jusqu'à ce jour, les auteurs ont reproduit les pratiques qui président toujours à l'examen du praticien, mais ils n'ont pas analysé le rapport de ces pratiques avec les théories spéciales dont elles émanent.

L'étude détaillée de la sphygmographie chinoise nécessite une très grande connaissance de la langue, car nulle science n'est plus compliquée, et les nombreux traités où elle est consignée, fournissent des explications très confuses, couvrant des pages et des pages. Il faut donc pouvoir en extraire un tout homogène, compréhensible et répondant à des règles immuables, sur lesquelles pourront venir se greffer une foule d'exceptions, variant avec les régions et surtout avec les individus. Car nous ne ces-

serons de le répéter, en Chine rien n'est simple, tout est compliqué, embrouillé à l'extrême.

Nous avons demandé au R. P. DORÉ de nous procurer les principales données générales, dont se servent les médecins pour tirer leur diagnostic des battements du pouls. Ce sont ces règles tirées d'un ouvrage en trois volumes : « *Guide illustré sur l'art de tâter le pouls*, **Hiao-tcheng-tou-tchou-mei-kiué** », dont il a bien voulu nous donner un résumé de la traduction, que nous allons exposer. C'est le livre classique par excellence.

PRINCIPES : 1° L'examen du pouls repose toujours sur le même principe, celui de l'équilibre. Aussi, la femme étant **yn**, principe féminin, c'est le poignet droit de la femme que le médecin doit prendre pour tâter le pouls, parce que le **yn** est à droite, c'est-à-dire inférieur au **yang** qui est à gauche, côté honorable.

Au contraire c'est le poignet gauche qui doit être examiné si le malade est un homme, parce que l'homme est **yang** et que le **yang** ou principe mâle est à gauche.

2° Le médecin doit tâter le pouls en trois points différents du poignet ; a) au point **Tsuen**, où il constate la vigueur du principe masculin **yang** ; b) au point **Tche**, où se mesure la force de principe féminin **yn** ; c) au point **Koan**, ou point médian situé entre les deux précédents. Entre le **yn** et le **yang** (positif et négatif, masculin et féminin) il y a comme une porte de communication, une « passe » **Koan**. Donc la poussée au point de contact des deux courants doit être aussi examinée.

C'est pour cette raison que le médecin chinois pose trois doigts de la main sur le poignet du malade, un sur chaque point indiqué, pour examiner les *trois pouls*.

LES QUATRE CARACTÉRISTIQUES DU POULS. — Le battement de l'artère produit par la circulation du sang, peut affecter quatre modalités ou formes diverses qui constituent comme les quatre caractéristiques du pouls. On l'appelle dans ce cas :

1° **Fou** : Pouls surnageant.

2° **Tseng** : Pouls immergé.

3° **Tche** : Pouls lent.

4° **Chou** : Pouls précipité.

1° *Le pouls surnageant* est comparé par les médecins chinois à un morceau de bois qui flotte sur l'eau ; dès qu'on appuie quelque peu sur ce bois, il s'enfonce dans l'eau presque sans résistance. Ainsi dès que l'opérateur appuie son doigt sur le pouls surnageant, il paraît s'enfoncer, puis revient doucement, faiblement, à la surface aussitôt que le doigt cesse de presser le bras. De même le morceau de bois revient doucement à fleur d'eau dès qu'on cesse de presser sa surface.

2° *Le pouls immergé*. — Il faut presser le poignet pour le sentir. Si on touche seulement la peau sans presser, le battement ne se fait pas sentir, il est trop faible, immergé et arrive avec peine à fleur de la peau.

3° *Le pouls lent*. — Les pulsations sont lentes, espacées.

4° *Le pouls précipité*. — Comme son nom l'indique, les pulsations sont rapides, pressées, multipliées.

Les livres de médecine chinoise subdivisent ensuite chacune de ces quatre branches principales, en plusieurs rameaux secondaires. Les explications sont complexes et la seule théorie est fort obscure. En pratique, il devient très difficile de discerner ces particularités secondaires, dont beaucoup sont imaginatives suivant les auteurs. Nous nous bornons à donner ici les quatre caractéristiques principales admises par tous les médecins.

APPLICATION PRATIQUE DE CES QUATRE CARACTÉRISTIQUES AUX TROIS POINTS : **Tsuen, Kaoan, Tche.**

Le médecin chinois pour établir son diagnostic, applique ces quatre caractéristiques aux trois points du poignet qu'il doit tâter, ou aux trois pouls, masculin, pouls de la passe, et féminin.

A. — *Application du pouls **Fou** ou surnageant.*

Premier cas. — Si au point **Tsuen**, où la pulsation du principe actif se manifeste, le pouls est surnageant, le malade a mal à la tête, ou bien il a des glaires.

Deuxième cas. — Si au point **Koan**, c'est-à-dire au point

médian entre la pulsation du principe actif et du principe passif, le pouls est surnageant, c'est une preuve que la rate est attaquée.

Troisième cas. — Si au point **Tche**, où se manifeste l'influence du principe féminin, on constate le pouls surnageant, c'est la vessie et les voies urinaires qui sont en souffrance.

B. — Application du pouls Tseng ou immergé.

Premier cas. — Si au point **Tsuen**, le pouls semble immergé, c'est une preuve qu'il y a des glaires, de l'eau dans l'estomac et dans la poitrine et ce sont ces matières froides qui neutralisent la chaleur du **yang** se manifestant au point **Tsuen**.

Deuxième cas. — Si au point **Koan**, le pouls est immergé, le malade a la diarrhée, ses reins sont débilités.

Troisième cas. — Si au point **Tche**, le pouls paraît immergé, le malade a la diarrhée ses reins sont débiles.

C. — Application du pouls Tche, ou lent.

Pour l'application de ce pouls, on doit se rappeler que le corps humain se divise en trois sphères : céleste, humaine et terrestre.

Premier cas. — Au point **Tsuen**, le pouls est lent. La partie supérieure du buste, **Chang tsiao**, matière céleste, plus subtile, aura éprouvé du froid : la tête ou la poitrine sont souffrantes.

Deuxième cas. — Au point **Koan**, le pouls est lent. C'est la partie médiane du buste, **tchong tsiao**, qui est atteinte; alors il y a des maux d'entrailles, des coliques.

Troisième cas. — Au point **Tche**, le pouls est lent. Alors les parties inférieures du malade sont prises; le bas du dos est endolori, les jambes sont enflées, le malade ne peut plus marcher.

D. — Application du pouls Chou, précipité.

Premier cas. — Le pouls est précipité au point **Tsuen**. C'est le principe **yang**, actif, qui exerce un surcroît d'activité, il y a chaleur excessive. Le gosier est en feu, la langue et la bouche enflammées, il se produit des éruptions, le poumon aussi est parfois en souffrance.

Deuxième cas. — Le pouls est précipité au point **Koan**. L'estomac et le foie sont enflammés, il y a excès de chaleur.

Troisième cas. — Le pouls est précipité au point **Tche**. Rien à craindre. Le point **Tche** est celui où se manifeste le **yn** principe féminin et passif. Plus il sera animé, vivifié par le principe actif **yang**, mieux les choses se passeront.

Telles sont les douze branches principales du diagnostic chinois, tiré de l'examen des pulsations du pouls. Pour connaître la partie spéciale de tel organe, affectée de malaises, le médecin chinois a recours aux ramifications secondaires ou aux modifications des quatre grandes caractéristiques du pouls. Chacune de ces modifications accidentelles, lui permet de découvrir le point particulier de l'organe où se trouve le siège du mal. C'est un jeu de patience.

Exemple : par l'application du pouls surnageant au point **Tche** (A, *troisième cas*) le médecin a reconnu que les voies urinaires sont en souffrance. Une légère particularité de cette modalité du pouls, lui permettra de préciser la partie exacte où se trouve le siège du mal, et de le localiser.

APPLICATION SPÉCIALE DU DIAGNOSTIC TIRÉ DU POULS.

Les médecins chinois en tâtant le pouls d'une femme enceinte, prétendent pouvoir pronostiquer d'une manière à peu près certaine si l'enfant qu'elle porte dans son sein est un garçon ou une fille. Beaucoup de femmes chinoises consultent les médecins pendant leur gestation. C'est d'ailleurs une branche d'industrie lucrative qu'ils se gardent bien de négliger. Il sera peut-être intéressant de connaître le procédé employé pour cette investigation

Premier cas. — *Main droite :* Quant au point **Tche** de la main droite, ou plutôt du poignet droit d'une femme enceinte, le pouls bat fort, c'est une preuve que le **yn** ou principe féminin qui se manifeste en ce lieu, est influencé fortement par le principe actif **yang**. Alors elle mettra au monde un garçon.

Deuxième cas. — Main gauche : Quand le pouls bat fort au point **Tsuen** du poignet gauche, c'est aussi la preuve que l'enfant qu'elle porte dans son sein est un garçon, et cette seconde preuve vient corroborer la première. En effet, le côté gauche est le siège du **yang**, principe supérieur, masculin. De plus le point **Tsuen** est précisément le point où se manifeste l'activité du **yang**. Il est donc bien vrai que le principe actif a exercé une vitalité, une activité débordante qui se manifeste aussi au point **Tche** de la main droite. Plus de doute, scientifiquement il est prouvé qu'un garçon va naître. Dans le cas contraire c'est une fille.

MOYEN DE RECONNAITRE LA NAISSANCE DE DEUX JUMEAUX.

Si le pouls a des pulsations d'une force extraordinaire, au point **Tsuen** de la main gauche et au même point de la main droite, c'est un signe qu'il naîtra deux garçons jumeaux, car dans les deux poignets, c'est le principe **yang** actif qui agit d'une façon particulièrement entreprenante.

Si l'activité des pulsations du pouls, se manifeste au point **Tsuen**, de la main gauche et au point **Tche** de la main droite, les deux jumeaux seront du sexe différent, car c'est le **yn**, principe masculin qui agit au point **Tsuen**.

Les médecins connaissent aussi que le moment des couches est plus ou moins éloigné d'après la vivacité des pulsations du pouls. Le **yang** redouble ses efforts en **Tsuen** et le **yn** en **Tche**, pour briser leurs liens et trouver la liberté.

DIAGNOSTIC TIRÉ DE LA NATURE DES VISCÈRES.

Chacun des cinq viscères du corps humain correspond à un des cinq éléments :

Terre : *rate*.

Feu : *cœur*.

Eau : *reins*.

Bois : *foie*.

Or : *poumons*.

Connaissant : 1° la nature d'un viscère ; 2° la modalité des pulsations du poulx, on peut diagnostiquer le genre de maladie et sa cause. Des tableaux en forme de rose des vents, ont été composés pour chacun de ces viscères et servent à poser le diagnostic. Exemple : Prenons un des cinq viscères, le cœur : le cœur correspond au feu, il est chaud et il est source de chaleur. Supposons que le poulx soit précipité : quatre cas peuvent se présenter :

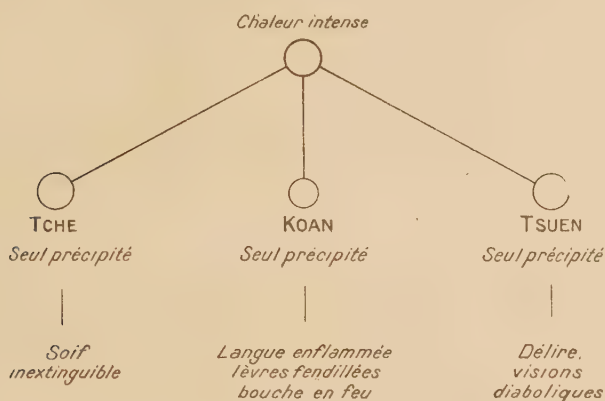
Premier cas : Le poulx est précipité au point **Tsuen**.

Deuxième cas : — — — — — **Koan**.

Troisième cas : — — — — — **Tche**.

Quatrième cas : — — — — — **aux trois points**.

Voici le tableau employé pour montrer les effets :



Cet exercice de mémoire peut se renouveler pour les trois autres variétés de poulx : surnageant, immergé, lent, et pour chaque viscère. On arrive donc à un total de seize cas pour chacun d'eux, soit *80 cas spéciaux pour les cinq viscères*. C'est ce qui a fait donner à certains auteurs, un nombre variable de poulx, suivant qu'ils étaient en possession de l'une ou l'autre de ces données. En réalité il n'existe que *quatre poulx* : **Fou**, **Tseng**, **Tche**, **Chou**, mais se manifestant d'une façon très spéciale, dans les conditions particulières que nous venons d'étudier. On a prétendu aussi qu'on tâtait le poulx dans divers endroits : sur la cubitale, la temporale, la tibiale, etc..., tantôt

avec une main, tantôt avec deux mains; tantôt sur le bras droit, tantôt sur le bras gauche, c'est exact, mais c'est toujours un moyen de contrôle : le pouls est toujours recherché avec trois doigts sur la radiale, comme nous l'avons expliqué, et sur les bras droit ou gauche, suivant le sexe.

Le médecin arrivant chez un malade à l'agonie, commence par s'asseoir, boire le thé, causer avec les gens et se mettre dans un état de repos, de tranquillité parfaite, pour se préparer posément à la grande tâche qui consiste à tâter le pouls. Il reste quelquefois un quart d'heure et plus dans cette opération : sa figure prend des airs solennels. Sa conviction faite, il débite en termes savants son diagnostic, puis prend un pinceau et compose l'ordonnance. Nous étudierons au chapitre suivant ces ordonnances, où toutes les herbes peuvent entrer par série paire ou impaire, suivant les circonstances. Bien entendu, auscultation et percussion sont inconnues et bonnes seulement pour ces ignorants d'Européens. Ce qui importe, c'est la calligraphie de l'ordonnance et aussi le régime à suivre.

C'est en cela que la médecine chinoise se rapproche le plus de nos modernes Esculapes. Mais si les bouillons de légumes et les farines alimentaires sont devenues très à la mode, et ont détrôné les vieux apozèmes de nos pères, nous n'en sommes pas encore arrivés à l'application du grand principe qui régit la thérapeutique chinoise « *Similia similibus curantur* ».

Si étrange que cela puisse paraître, toute cette médecine si compliquée et si enfantine, repose sur des règles immuables. Nous avons vu que le corps humain était divisé en trois sphères, répondant chacune au ciel, à la matière et à la terre. Toute maladie localisée dans une de ces parties nécessite un traitement qui ne contredit pas les organes de la sphère voisine, en un mot, chaque médicament est classé pour agir dans l'une ou l'autre de ces parties exclusivement. Le Chinois est un être superficiel qui n'approfondit rien : l'illusion lui suffit. Convaincu de l'immortalité du corps dans lequel une âme viendra se réincarner, il faut donner des soins spéciaux aux organes pour les conserver. La partie supérieure, la plus rapprochée du ciel,

ne peut supporter que des produits légers, volatils, facilement absorbables. La sphère médiane sera soignée avec des matières de préférence du règne animal, tandis que celle la plus rapprochée de la terre verra ses souffrances soulagées par des produits lourds, de préférence du règne minéral. D'autre part, les affections externes ou internes guérissent d'autant plus rapidement qu'en observe cette règle : soigner l'organe par l'organe. Souffrez-vous du pied, mangez des pieds de porc. Souffrez-vous de la tête, prenez de la cervelle. Cette question d'analogie érigée à l'état de principe, d'où il est interdit de déroger, conduit à des médications insensées, saugrenues, extrêmement dangereuses, surtout quand on a recours au charlatan ou au sorcier. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir absorber de petites grenouilles dans un cas d'hydropisie ou, exemple plus terrifiant, enfoncer la tête d'un poulet vivant dans la bouche d'un moribond pour que la bête échange sa respiration avec celle du malade. Singulière façon de remplacer nos ballons d'oxygène dira-t-on, mais très compréhensible pour qui connaît et a étudié la mentalité des Chinois. Le candidat aux examens ne dort-il pas la tête sur ses livres pour faire pénétrer dans son cerveau le contenu des sciences qu'ils développent? Le pharmacien ne place-t-il pas toujours un couteau sur la bassine où mijotent ses préparations pour empêcher aux esprits néfastes d'y projeter des principes nuisibles? Superstitions toujours, superstitions en toutes choses!

Toutes les maladies relevant de la pathologie interne ont été longuement étudiées par le Docteur REGNAULT et le Professeur VINCENT, dans leurs ouvrages déjà cités. Nous n'en ferons pas mention. Si quelques diagnostics ou traitements paraissent surprenants, l'étude du pouls qui sert à les déterminer, et dont nous venons de donner un aperçu en facilitera la compréhension. Pourquoi, en effet, le monument serait-il solidement établi, quand ses fondations reposent sur un terrain si fragile!

CHAPITRE III

LA PHARMACIE CHINOISE

§ I.

Nous avons exposé dans le chapitre I, comment l'accès à l'exercice de la Médecine et de la Pharmacie en Chine, est entièrement libre. On a écrit que les Chinois sont tenus d'exercer la profession paternelle : on est artisan, médecin, maître d'école, agriculteur, commerçant comme son père. Rien n'est plus inexact. Aucune profession n'est régie par la loi, chacun agit avec la plus grande liberté, n'est assujéti à aucune servitude. Dans toute l'étendue du pays, chacun exerce la profession qui lui convient, ou même n'en exerce aucune, sans que le Gouvernement s'en mêle en aucune manière. *On n'a besoin d'aucune patente, d'aucun permis, d'aucune autorisation.* D'autre part on exerce là où la situation vous semble la plus avantageuse. On peut aller et venir d'une province dans l'autre, se fixer à sa fantaisie, dans telle ou telle ville ou bourgade. Il n'existe peut-être nulle part autant de liberté et d'indépendance.

Le Chinois n'a pas seulement la liberté de circulation, il a aussi celle de l'association. A part les Sociétés secrètes constituées pour renverser la dynastie régnante ou la forme de gouvernement, poursuivies sans relâche, il existe de très nombreuses associations « **houi** ». Chaque entreprise, chaque industrie a la sienne. Nous verrons plus tard qu'il n'est pas jusqu'aux mendiants qui ne soient solidement groupés et organisés. Quant aux brigands, ce n'est un mystère pour aucun Européen lettré,

qu'ils forment de puissantes bandes redoutables et très bien disciplinées.

Comment peut-on concevoir que chez un peuple ainsi épris d'idées d'indépendance et d'union, les sciences soient restées sans progrès depuis des siècles? Il faut toujours en revenir aux deux grands principes qui sont la base de la civilisation chinoise : l'amour des usages antiques et le respect de l'autorité.

L'organisation du Gouvernement est l'apanage exclusif des lettrés. Nous démontrerons comment ceux-ci sont eux-mêmes les plus grands ignorants qu'il soit possible de rencontrer dans une classe dirigeante. — Toute leur science consiste à étudier les livres classiques et les livres sacrés.

La grande majorité des médecins et par suite des pharmaciens puisque les deux professions sont étroitement liées, étant des jeunes gens qui n'ont pu accéder aux fonctions mandarinales, par suite d'échec aux examens, il est donc facile d'apprécier le bagage scientifique de chacun.

Le premier livre qu'on met entre leurs mains est un ouvrage populaire très ancien : **San-dze-King**. Il contient 178 vers composés de trois caractères. C'est une encyclopédie qui résume toutes les connaissances de la science chinoise; son auteur est un disciple de Confucius. Ce livre s'appelle encore « le *livre sacré trimétrique* ».

Après cette encyclopédie, les élèves étudient les « **Sse-chou** » ou livres classiques au nombre de quatre :

1° Le **Ta-hio**, sorte de traité de politique et de morale.

2° Le **Tchouang-young**, traité de la conduite du sage dans la vie.

3° Le **Lun-Yu**, entretiens philosophiques, recueil de maximes et vie de Confucius.

4° Le **Meng-tse**, conseils de Confucius à ses disciples.

Après les quatre livres classiques les Chinois doivent étudier les cinq livres sacrés « **King** » qui contiennent toutes les vieilles croyances et coutumes de l'Empire du Milieu.

1° Le **Y-King**, traité de divinations.

2° Le **Chou-King**, traité de l'histoire.

3° Le **Che-King**, traité sur les anciennes mœurs avant notre ère.

4° Le **Li-Ki**, traité des rites.

5° Le **Tchun-Thsiou**, livre des annales du **Chang-toung**, patrie de Confucius.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur l'éducation primaire ou secondaire des Chinois, puisque le programme des examens au grade de lettré se borne à la connaissance des ouvrages précités. Ils sont la base de la science des Célestes. C'est en vain qu'on y chercherait des notions scientifiques, et à côté de quelques vérités politiques ou morales, on reste stupéfait de voir encore de nos jours dans un pays si considérable, enseigner des erreurs aussi grotesques et ridicules. Quoi d'étonnant que le jeune homme qui se destine à la pratique des sciences médico-pharmaceutiques, et qui n'a pas passé par les écoles européennes du territoire, refuse toute initiative nouvelle et s'adonne aveuglément aux pratiques des ancêtres dont on lui a fait un tableau salulaire depuis son enfance. Les livres de médecine qu'on mettra ensuite entre ses mains, sont, comme nous l'avons démontré, un recueil d'aberrations dépassant toute imagination. L'ignorance est plus grande encore peut-être, du fait qu'aucun maître n'est présent pour corriger les imperfections et développer les théories. Muni du bagage scientifique dont nous avons fait mention, le *jeune médecin*, ravi de connaître un bon nombre de caractères, de savoir surtout manier le pinceau, se procure des livres de médecine dont le nombre est infini, et commence l'étude de son art. L'*apprenti pharmacien*, entrera lui, chez son patron, avec les mêmes connaissances que le précédent. Pour tous deux l'ignorance est phénoménale et dépasse tout ce qu'on peut rêver, et ce qui est encore plus incroyable, c'est que ces gens-là sont persuadés qu'ils savent tout. Ce peuple fait mentir M. de La Palice qui prétendait qu'il y avait des limites à tout, même à l'ignorance.

Nous ne dépeindrons pas l'intérieur d'une pharmacie chinoise. M. HURRIER, dans son remarquable travail « *La matière médicale sinno-annamite* », fait en collaboration avec M. le PROFES-

SEUR PERROT (1), a décrit ces officines. Nous nous permettrons toutefois de leur faire observer que le type original et complet décrit par eux, reste l'apanage des grandes villes chinoises. Combien nous sommes loin du magasin exposé au Musée de la Faculté de Pharmacie de Paris, au plancher duquel « sont suspendus des écailles de tortues, des peaux de serpents, des squelettes d'animaux, des os de tigre, etc... » magasin nous rappelant presque l'ancre chimérique des sorcières du bon vieux temps, si nous pénétrons à l'intérieur des provinces, dans les petites sous-préfectures ou bourgades, et surtout si nous avançons jusqu'aux lamasseries tartares, mandchoues ou thibétaines. Dans ces régions encore très mal connues, la Pharmacie est des plus rudimentaires, parfois même comme en Tartarie où vit un peuple essentiellement mouvant, elle est portative. Exercée exclusivement par les **lamas**, c'est dans leurs monastères qu'il faut s'adresser. Le **lama**, plus intelligent peut-être que le **bonze** chinois, vit en communauté, partageant son temps entre l'étude et la prière, il assure à lui seul le service de santé dans les régions qu'il habite, soigne les malades, distribue les drogues, et malgré qu'il recueille parfois d'excellentes aubaines devient rarement riche. Il en est de même d'ailleurs du pharmacien chinois, malgré l'opinion du Docteur REGNAULT, médecin de marine qui prétend qu'un proverbe chinois dit : « On connaît la richesse d'un homme à sa note chez le pharmacien ». L'auteur a-t-il bien compris lui-même le sens de ce proverbe ? En Chine, ce serait faire injure à un richard de lui donner un médicament commun et peu cher — médecins et apothicaires en tirent profit. — Les médecins appelés auprès des richards leur font comprendre que leur maladie est grave, qu'elle exige un remède cher, l'apothicaire ne manque point lui aussi de majorer le prix en raison directe de la fortune du malade. Voilà le sens chinois. En Chine, il y a différents prix suivant les différentes bourses ; *le prix fixe est un mot sans réalité*, chez les marchands.

(1) P. HURRIER. Matière médicale et pharmacopée sino-annamites, avec préface de M. le Professeur PERROT, 1 vol. 292 pages, avec 2 planches et 21 figures. Paris 1907, Vigot frères, Éditeurs.

En revanche, nous sommes d'accord avec lui pour reconnaître que les pharmacies chinoises ont assez souvent une façade assez cossue, il y a même ordinairement plus de façade que de réalité : il peut même arriver que tout soit façade. Tout est agencé avec soin pour attirer l'œil et en cela les marchands chinois excellent ; avec des riens, ils font une boutique passable. Ils ont un grand talent de mise en scène.

Très fréquemment comme enseigne, on trouve un grand tableau représentant l'immortel **T'ié-Koai-li**, parce que sa gourde contient des pilules magiques. A ses côtés figurent les rois des remèdes **Suen-semiao**, **Wei-chan-tsuen**, **Pien-tsio**. Le 28 de la IV^e lune, les apothicaires vont à la pagode de ce dernier et lui font des sacrifices pour implorer sa protection. Ainsi le côté superstitieux n'est jamais négligé au Céleste empire. A côté de ces images, rappelant celles d'Epinal, on trouve des affiches avec des réclames pour tel ou tel produit. On y trouve même, d'après le Dr MATIGNON, des réclames pour l'avortement. Celui-ci nous en donne la traduction :

Feou-nien-tang.

(nom de la pharmacie)

« Pour la transformation du fœtus en sang, il n'y a pas deux maisons. La meilleure maison de Péking. Avortement garanti. Si la maladie ne s'améliore pas, on n'accepte même pas une sapèque. On tient parole. »

Que contiennent les pharmacies chinoises ? Il semble qu'on pourrait ramener toute la Pharmacopée sous les quatre formes suivantes : *Tisanes, poudres, pilules, emplâtres*. Les simples jouent un rôle prépondérant dans la matière médicale chinoise. Notre principal correspondant, le R. P. DORÉ qui a vécu dans les différentes provinces de Chine, mêlé à la population, qui a parcouru les régions encore inconnues, et pour cause, des Européens, nous affirme ceci : « Je crois qu'à peu
« près toutes les herbes, tous les arbres de la création, leur
« donnent des matières médicinales. Les plus renommées sont
« celles cueillies dans les montagnes ou au **Se-tchouen**. Le
« procédé employé pour dessécher et préparer les plantes est

« ordinairement l'exposition au soleil. A l'année quand le temps est beau, on voit les produits de pharmacie, racines, tiges, feuilles, fleurs, exposés au soleil sur des claies. » Malheureusement tous ne prennent pas les mêmes précautions. Dans la vallée du **Tong-Ho** au **Yun-nan**, les plus misérables s'exilent tout l'été dans les profondeurs des hauts massifs des chaînes environnantes pour y récolter la rhubarbe, dont ils rapportent des ballots, au prix des difficultés les plus grandes. Ils l'exposent au soleil ardent des hautes cimes pour la faire sécher, parfois même ils activent ce séchage par le feu. Il en résulte qu'une partie de ces précieux rhizomes, complètement brûlés, sont inutilisables.

La grande majorité des plantes employées par la Pharmacopée chinoise vient du **Se-tchouen**, d'où elles sont amenées à dos d'homme jusqu'aux bords du **Yang-tse** et chargées sur de multiples jonques qui sillonnent ce fleuve. Les statistiques des douanes chinoises ne laissent aucun doute à ce sujet. Très peu sont exportées.

C'est aussi du **Se-tchouen** que provient la cire qui est une des principales richesses de cette province. L'exploitation de la cire a ceci de très particulier, qu'elle nécessite la coopération de deux climats très divers et très éloignés, du moins pour la variété la plus recherchée, et la plus répandue dans toute la Chine, variété provenant exclusivement de cette région. Le *Coccus sinensis* qui secrète la cire habite les vallées du **Kien-chang**, au **Yun-nan**. Il dépose ses œufs sur un arbrisseau, le **pao-Ké**, mais ne produit dans cette région qu'une cire grossière de peu de valeur. En revanche, c'est là qu'il se multiplie. Au contraire, au **Se-tchouen**, dans la partie comprise entre **Sou-tchi** et le célèbre **mont Omei**, les œufs déposés sur les branches de l'arbre à cire : le *Ligustrum japonicum* (*Oléacées*), produisent rapidement une matière blanchâtre, opaque, qui s'épaissit de jour en jour. La récolte a lieu au bout de 6 à 8 mois. De longues caravanes accomplissent chaque printemps le voyage entre ces deux régions distantes de plus de cent lieues, rapportant les œufs du précieux insecte vendus un *taël* le paquet de dix

onces, soit 4 francs environ. Le voyage doit se faire très rapidement, pour éviter l'éclosion des œufs : les porteurs cheminent jour et nuit. Ils ne doivent pas accomplir ce long trajet en plus de quinze jours. La cire fondue épurée, est coulée dans des moules d'où elle sort sous forme de pains en cône, pesant 20 à 25 *cattys* (12 à 15 kgs). Elle se vend sur place un *taël* le *catty*, et le double à **Han-Kéou** et à **Hanking**, grands centres de commerce de ce produit.

Comme nous l'avons exposé dans le chapitre précédent il n'y a pas de traité de médecine, mais des centaines et des centaines de livres classiques, plus ou moins répandus suivant les régions et variant avec chaque médecin apothicaire. Les Chinois, doués d'une assez bonne mémoire, arrivent à retenir le nom et les propriétés d'une foule de plantes et c'est ce qui explique l'immense diversité de simples utilisées.

L'origine des plantes a une très grande importance. Le pharmacien chinois payera très cher une plante qu'il peut se procurer sur place, mais dont la renommée exige qu'elle soit cueillie dans une région éloignée. C'est ainsi que le P. Huc nous raconte la cueillette des plantes par la *lamasserie* de **Tchogortan**, plantes que les Tartares-Mongols s'arrachent à un prix exorbitant.

Vers le commencement de septembre, les Lamas se rendent à **Tchogortan** pour se livrer aux travaux de l'herborisation. Tous les malins, après avoir récité les prières communes, bu le thé beurré et mangé la farine d'orge, tous les étudiants en médecine retroussent leur robe, se dispersent sur les montagnes, armés d'un bâton ferré et d'une petite pioche; une bourse en cuir remplie de farine suspendue à la ceinture; quelques-uns portent sur le dos de grandes marmites, car on doit passer toute la journée sur la montagne. Avant le coucher du soleil, les Lamas médecins, reviennent chargés d'énormes fagots de branches, de racines, d'herbages de toutes espèces. La récolte des médecins dure pendant huit jours entiers, on en consacre cinq au triage, on distribue sa part à chacun le quatorzième jour, et le quinzième on fait un grand festin.

Ces drogues ainsi recueillies sont desséchées à la chaleur d'un feu modéré, réduites en poudre, divisées en petites doses qu'on enveloppe proprement dans du papier rouge étiqueté en caractères thibétains. Elles ont, aux yeux des Célestes, des propriétés énormes.

La Mandchourie, elle aussi, a ses plantes spéciales dont les principales sont le **Ginseng** (*Jin-seng*) étudié par M. le Professeur PERROT et M. Ph. DE VILMORIN, et l'herbe de **Oula**. Dès 1857, M. HUC dit que la vente du *Jin-seng*, est peut-être la branche de commerce la plus florissante de Mandchourie et qu'il n'est pas de petite pharmacie en Chine, où on n'en trouve au moins quelques racines. Voici comment à cette époque il décrivait la plante :

« La racine de *Jin-seng* est pivotante, fusiforme et très raboteuse; rarement elle atteint la grosseur du petit doigt; et sa longueur varie de deux ou trois pouces. Quand elle a subi la préparation convenable, elle est d'un blanc transparent, quelquefois légèrement coloré de rouge ou de jaune. Rien ne nous a paru mieux ressembler à cette racine, que les petits rameaux de stalactites ».

C'est un tonique stimulant qui agit avec succès sur l'organisme du Chinois. Il jouit d'une renommée universelle et coûte extrêmement cher, ce qui contribue, étant donné le caractère des Célestes, à augmenter sa célébrité. Ce n'est pas le médicament du pauvre, les riches seuls peuvent se l'offrir et ce n'est pas en Chine qu'on ignore le snobisme. La Corée produit aussi du *Jin-seng*, appelé *Kao-li-seng*, mais il n'est pas aussi recherché que celui de Mandchourie; quant aux Américains, ils appellent Ginseng, une autre espèce, le *Panax quinquefolium*, qu'ils importent comme succédané du vrai Ginseng *Panax Ginseng*.

Quant à l'herbe de **Oula**, c'est le trésor du pauvre. Elle se vend à vil prix. Nous n'avons pu connaître sa détermination exacte. Elle pousse seulement dans la plaine, s'appelle **oula tsao**, et sert à garnir l'intérieur des chaussures faites avec du cuir de bœuf. Elle fait éprouver aux pieds une chaleur douce et bien-faisante même pendant les plus grands froids. Le tabac mandchou « **tambakoa** » est aussi le plus estimé avec celui du **Se-tchouen**, « **yen tsao** » en Chine. L'aristocratie chinoise était autrefois la seule à priser.

C'est surtout la Chine proprement dite qui contribue à alimenter les pharmacies de son territoire en plantes diverses. Les énumérer toutes semble impossible. D'ailleurs ces essais ne datent pas d'hier et sont loin d'être achevés.

Dans son travail si documenté notre confrère, M. HURRIER, fait l'historique des différents naturalistes qui les premiers étudièrent la flore d'Extrême-Orient. Il nous relate notamment que BUC'HOZ fit paraître en 1781, la « *collection des plantes médicinales de la Chine* », où il ne parle avec détails que du thé, du café, du cacao et de quelques autres drogues usuelles. En 1790, le botaniste portugais J. LOUREIRO publia sa « *Flora Cochinchinensis* » dans laquelle il ne traitait que des plantes de la Chine méridionale. Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard, en 1852, qu'une étude semblable fut tentée par HOFFMANN et SCHULTES, qui décrivirent environ six cents espèces de plantes chinoises et japonaises, étude suivie quelques années plus tard de l'ouvrage du Docteur TATARINOV, publié avec la collaboration de son confrère le Docteur HORANINOW, professeur de matière médicale à Saint-Petersbourg « *Catalogus medicamentorum sinensium* ». Il faut attendre jusqu'en 1865, pour voir un Français O. DEBEAUX écrire sur cette matière : il fit paraître sa « *Pharmacie et matière médicale chez les Chinois* ». Enfin, en 1874, SOUBEIRAN et DABRY donnèrent « *La matière médicale chez les Chinois* ».

Les hasards de nos recherches nous permettent heureusement de démontrer qu'il serait profondément injuste de reléguer ainsi la France au dernier rang des nations dont les savants cherchèrent à pénétrer les mystères de la flore asiatique. Non seulement BUC'HOZ, qui d'après HURRIER serait le premier botaniste européen, ayant décrit quelques plantes chinoises, aurait été devancé par un Français, mais nous possédions bien avant cette date, dans notre pays, une collection de plantes exclusivement chinoises dont chaque espèce était accompagnée d'une étiquette autographe du donateur. Toutes ces plantes avaient été recueillies par lui-même, à Pékin, dans les provinces environnantes ou à Macao. Elles avaient été soigneusement numérotées, placées dans des feuilles doubles, et réunies dans un herbier spécial par le collecteur, un savant jésuite, le R. P. d'INCARVILLE(1).

(1) D'après le P. PFISTER, le P. PIERRE d'INCARVILLE né à Rouen en 1706 entra à 20 ans dans la Compagnie de Jésus, fut envoyé au Canada où il demeura 9 ans (1730-1739), occupé à l'enseignement des humanités et de la rhétorique et à ses études au

Dans un ouvrage publié à Chang-Haï en 1881, par le Docteur BRETSCHNEIDER : *Early European Researches intho the Flora of China*, l'auteur, après avoir énuméré les plantes étudiées par les botanistes européens jusqu'à Linné, ajoute :

« D'INCARVILLE a transmis à BERNARD DE JUSSIEU, démonstrateur de botanique à Paris, une collection de plantes sèches provenant de Pékin. Je ne puis savoir à quel chiffre s'élève le nombre des espèces. Elles ont été intercalées dans l'herbier du Museum de Paris, mais sans avoir été l'objet d'un travail régulier ».

Nous nous sommes rendus au Muséum, et nous avons trouvé en effet, au laboratoire du Prof. LECOMTE, les plantes du R. P. d'INCARVILLE, disposées dans un herbier, contenant 61 feuilles doubles, toutes numérotées. Chaque plante est accompagnée de son nom en français ou en latin, parfois en Chinois, aussi de son nom vulgaire pour quelques-unes. L'origine est indiquée, soit que la plante ait été récoltée à la montagne ou sur le bord de la mer. Quelques-unes sont accompagnées de leurs graines, ramassées dans un petit sachet épinglé à côté de la plante. Ne pourrait-on pas voir là l'origine de quelques espèces chinoises, telles que le *Polygonum tinctorium* ou le *Gleditschia sinensis*, cultivées dans nos jardins depuis plus d'un siècle? En tête des 39 premiers feuillets, on trouve cette mention écrite de la main même du R. P. d'INCARVILLE : « Voilà les plantes de Pékin selon l'ordre que je les ay trouvées. » En tête du 40^e on lit, « plantes trouvées dans les montagnes aux environs de Pékin. » Ces espèces sont contenues dans 12 feuillets contenant 55 plantes diverses : Les premiers en renferment 78. Enfin 9 folios sans numéros, en tête desquels le donateur a écrit « plantes de Macao » contiennent 15 espèces différentes dont certains échantillons notamment les 2^e, 3^e et 4^e sont admirablement conservés. En revanche quelques variétés telles que le

collège de Québec. Rentré en France, il demande aussitôt la mission de Chine où il arrive en 1740.

Il envoya en France à ANTOINE ET A BERNARD DE JUSSIEU, des peintures de plantes et d'animaux exécutées en Chine, au nombre de 72. C'est lui qui introduisit en Europe en 1748 les premières graines de la plante si connue aujourd'hui, sous le nom de *Reine-Marguerite*. D'après l'ouvrage de KOCH, ADRIEN DE JUSSIEU aurait possédé le récit de voyage en Chine du P. d'INCARVILLE et une collection de 4.010 plantes. Cette collection qui appartenait au Museum d'histoire naturelle paraît perdue.

Rhus Cotinus ou le *Lactuca versicolor*, contenues dans le 44^e feuillet sont réduites à une simple tige ou à une tige accompagnée de deux feuilles. Dans quelles conditions ces plantes avaient-elles été remises à B. DE JUSSIEU, il est difficile de le savoir, celui-ci n'ayant rien publié sur sa méthode de classification des plantes réalisées sur le terrain, dans son jardin botanique de Trianon. Ce qu'on sait, c'est qu'elles ont été remises en 1857 au Muséum par les héritiers de M. ADRIEN DE JUSSIEU.

D'autre part, 144 échantillons de plantes diverses de la région de Macao, sont conservées dans une seconde collection, dont M. ANTOINE LAURENT DE JUSSIEU aurait sans doute sous-trait 35 variétés, qu'on retrouve dans son propre herbier, également déposé au Muséum.

Plusieurs de ces échantillons portent une mention manuscrite, très brève, une simple annotation, transcrite par B. DE JUSSIEU lui-même, ce qui tendrait à démontrer que l'étude qu'il en a faite, a été succincte. Cependant, si l'on en juge d'après les types que nous avons examinés, admirablement conservés après plus d'un siècle et demi, ces plantes sont parvenues en France avec tous les caractères permettant les plus rigoureuses déterminations : tige, feuilles et fleurs. Quel usage a-t-on fait de cette remarquable collection? Il appert qu'elle n'a point éveillé la curiosité scientifique de ses possesseurs, pendant de très longues années, et que la plupart des genres reconnus et décrits, notamment par M. DE BUNGE en 1832, existaient chez nous dans un herbier, dès 1750.

Il faut attendre jusqu'en 1882, pour voir un botaniste M. FRANCHET, tirer cette collection de l'oubli et la présenter à la Société botanique de France, dans sa séance du 13 Janvier 1882, ainsi qu'en témoigne le *Bulletin* de la dite société. Toutes les plantes du P. d'INCARVILLE sont collectionnées au hasard et nullement classées. Les familles voisinent sans méthode : une renonculacée, le *Ranunculus Cymbalariae* à côté d'une graminée, le *Melica scabrosa*, comme il est possible de voir dans le feuillet n^o 4. Certains de ces feuillets, d'autre part, ne renferment qu'un seul échantillon d'une seule variété comme

les n^{os} 8, 9 et 11. D'autres, au contraire, en contiennent un assez grand nombre comme les n^{os} 45 et 47, dans lesquels nous en trouvons sept et même huit. Nous avons cru bien faire d'adopter la classification par familles, établie par M. FRANCHET.

La nomenclature si détaillée et si complète des produits du règne végétal que nous donne M. HURRIER, ne comporte qu'une minime partie des plantes du P. d'INCARVILLE. Dans quelques familles, telles que les Malvacées, les Légumineuses, les Synanthérées, le savant botaniste complète les espèces étudiées par notre confrère. Nous allons nous borner à relater ici les différentes variétés contenues dans l'herbier précité, non relatées par HURRIER. Nous ne pouvons affirmer qu'on les rencontre toutes dans le formidable arsenal des simples utilisés par les médecins chinois, mais il n'est pas douteux, que plusieurs de ces plantes y figurent, les Chinois ne poussant pas la subtilité au point de différencier les espèces du même genre. En tout cas, il est extrêmement curieux de connaître les plantes chinoises qui, les premières, très probablement, furent introduites sur le sol français, par un des nôtres et cet intérêt fût-il le seul, que nous ne pouvons résister au désir de les énumérer.

Renonculacées.

Atragene macropetala Ledeb. « coquelourde » (1).

Thalictrum petaloideum L. *T. flavum*, *T. foliosum*, *T. rubellum* (HURRIER).

Anemone chinensis, Bunge « coquelourde ». *A. altaica*, *A. baikalensis*, *A. cernua*, *A. coronaria*, *A. dichotoma*, *A. Hepatica*, *A. japonica*, *A. obtusiloba* (HURRIER).

Ranunculus hydrophilus Bunge, « Voici la petite herbe dont vous souhaitiez avoir et dont les eaux sont couvertes; vous voyez que ce n'est pas là le *Morsus rana*, mais un *Ranunculus* ».

Ranunculus cymbulariæ Pursh. *R. sceleratus* (HURRIER).

Aquilegia, « aquilegia ».

(1) Les mots entre guillemets sont du P. d'INCARVILLE.

Menispermacées.

Menispermum dahuricum DC.

Cocculus ovalifolius DC. *C. villosus*, *C. palmatus* (HURRIER).

Fumariacées.

Hypecoum erectum L.

Dicentra spectabilis DC.

Corydalis solida Smith « aquilegia ». *C. ambigua* (HURRIER).

Corydalis Bungeana Turcz « fumeterre ».

Crucifères.

Thlaspi Bursa pastoris L. « thlaspidium ».

Dontostemon dentatus Bunge « eruca ».

Erysimum cheiranthoides L. « Macao ».

Lepidium latifolium L. « Macao » *L. sativum* (HURRIER).

Orychophragmus sonchifolius Bunge, « Sisymbrium ».

Violacées.

Viola pinnata L. « violettes à feuilles découpées ». *V. canina*, *V. odorata*, *V. Patrinii* (HURRIER).

Ionidium heterophyllum Vent.

Polygalées.

Polygala sibirica L. « polygala ». *P. glomerata*, *P. tenuifolia* (HURRIER).

Caryophyllacées

Stellaria nemorum L.

Malvacées.

Malva silvestris L. « petite mauve ». *M. Mauritania* (HURRIER).

Hibiscus Rosa sinensis L. « mauves sapathes, nommées ainsi par les Portugais parce qu'ils noircissent les souliers avec la fleur. »

Hibiscus ternatus Cav. « Ketmia ». *H. Abelmoschus*, *H. albus*, *H. cannabinus*, *H. Hamabo*, *H. mutabilis*, *H. syriacus* (HURRIER).

Urena lobata L. « mauve à graines de cynoglosse. »

Sida Abutilon L. « abutilon ». Les Chinois en font des cordes.

Sida acuta. Burm. « Ketmia ».

Sida humilis Willd. « mauve Ketmia » *S. carpinifolia*, *S. tiliæ-folia* (HURRIER).

Helicteres angustifolia L. *H. hirsuta* (HURRIER).

Tiliacées.

Grewia nitida Juss. « espèce de Troëne » *G. elastica*, *G. paniculata* (HURRIER).

Triumfetta Lappula L. *T. pilosa* (HURRIER).

Corchorus acutangulus L. *C. capsularis*, *C. japonicus* (HURRIER).

Dilléniacées

Actinidia chinensis Planchon. « *Jang tao*, on mêle l'eau dans laquelle on a fait bouillir ces branches dans la composition du papier pour lui donner du corps. Pour M. Bernard de Jussieu ».

Sapindacées.

Cardiospermum halicacabum L. « Les Portugais l'appellent « Bonnet de prêtre » à cause de la figure de la capsule de son fruit, sa fleur m'a paru singulière ».

Xanthoceras sorbifolia Bunge. « Je ne connais point celle-cy; elle a un fruit comme une amande. Les Chinois mangent ce fruit. Je n'ai pu en avoir » (1).

Géraniacées

Geranium sibiricum L. « géranium ».

Erodium stephanianum Willd. « géranium ».

Rutacées.

Murraya exotica L.

Xanthoxylon Avicennae DC. *X. alatum*. *X. hastile*. *X. nitidum*. *X. piperitum* (HURRIER).

Atalantia monophylla DC. « arbrisseau qui sent la girofle ».

Simarubacées.

Ailantus glandulosa Desf. « Cet arbre ressemble au frêne. Simarubacée, mais la fleur ny le fruit ne conviennent point au frêne; son fruit ressemble plus tost à l'Erable (1) ».

Brucea sumatrana Roxb. « espèce de troëne ».

(1) Décrit par HURRIER, mais cité à cause de la note d'INCARVILLE.

Térébinthacées.

Rhus Cotinus L. « Fustet ». *R. venenata* (HURRIER).

Légumineuses.

Crotalaria albida Heyne.

Indigofera hirsuta L. « Lotier ».

Indigofera Bungeana Stend. *I. tinctoria* (HURRIER).

Melilotus parviflora L. « mirlirot ».

Caragana frutescens DC. « arreste-bœuf » *C. flava* (HURRIER).

Glycyrrhiza echinata L. *G. glabra* (HURRIER).

Tephrosia purpurea Pers.

Alysicarpus vaginalis DC. « Lotier ».

Güldenstaedtia pauciflora Fisch. « astragale à feuilles de *Tragacantha* ».

Güldenstaedtia multiflora Bunge, « astragale ».

Oxytropis hirta Bunge.

Desmodium gangeticum L. « Lotier ».

Desmodium polycarpum DC. « Lotier ».

Desmodium pulchellum Benth. « Lotier ».

Desmodium latifolium DC.

Desmodium triquetrum DC. « Lotier ».

Uraria crinita Desv.

Lespedeza trichocarpa Pers. *L. chinensis* (HURRIER).

Atylosia scarabœoides Benth. « Lotus ».

Cajanus bicolor DC. « espèce de genêt ».

Cassia mimosoides L. *C. fistulata*. *C. pumila* (HURRIER).

Acacia Farnesiana Willd. *A. aurea*. *A. concinna*. *A. vera* (HURRIER).

Guilandina Bonducella L. « pois dont la grosseur est hérissée de piquants. Moukaro, nom portugais ». *G. gemina* (HURRIER).

Rosacées.

Spiræa trilobata L. « aubépine ».

Potentilla chinensis Ser. « grande argentine ».

Potentilla spina L. « argentine-potentilla ». *P. Anserina*. *P. reptans* (HURRIER).

Saxifragées.

Saxifraga sarmentosa L. *S. ligulata* (HURRIER).

Deutzia parviflora Bunge.

Deutzia grandiflora Bunge.

Lythrarées.

Lagerstroemia indica L. « Les Chinois appellent cette fleur, fleur des cent jours, parce que cet arbre porte longtemps des fleurs ».

Onagrariées.

Jussiaea villosa Lamk. « Espèce d'onagre ».

Caudelia Rheedii Arnott. « Chêne trouvé sur les bords de la mer, dans la vase ».

Myrtacées.

Syzygium. « Jambolan ».

Psidium *Gujava* L. « goyavier ». *P. piriferum*. *P. pomiferum* (HURRIER).

Cucurbitacées.

Coccinia grandis Cogn. « petite courge en forme de piment ».

Ombellifères.

Siler divaricatum Benth. et Hook. « persil de montagne ».

Araliacées.

Paratropia cantoniensis Hook. « Sapatere, nom portugais » : (*aralia heptaphylla*) Adr. Juss. *A. edulis*. *A. palmata*. *A. papyrifera* (HURRIER).

Caprifoliacées.

Sambucus racemosa L. « branc ursine ». *S. nigra* (HURRIER).

Viburnum fragrans Bunge. « Parait un *Frangula* ».

Rubiacées.

Mussaenda pubescens Ait.

Ixora stricta Roxb. « trachelium ». *I. alba* (HURRIER).

Psychotria Reevesii Wall. « espèce de troëne ». *P. parviflora* (HURRIER).

Oldenlandia paniculata L. « petite linnaire ».

Borreria stricta L.

Synanthérées.

- Vernonia cinerea* Less. « hieracium ».
Vernonia chinensis Less. « serratula ».
Elephantopus scaber L. « avec graines ».
Eupatorium Reevesii Wall. « avec graines ». « Eupatoire d'Avicenne ». *E. Ayapana*. *E. repandum* (HURRIER).
Aster altaicus Willd. « aster ».
Aster integrifolius Turcz « aster alter ».
Conyza aegyptiaca L. « Hieracium ».
Wedelia Calendulacea Less. « avec graines. Espèce de tournesol. Elle en a les graines; trouvée sur les bords de la mer; elle a une bonne odeur ».
Wollastonia biflora DC. « avec graines; espèce de petit soleil ou tournesol ».
Bidens pilosa L. « bidens ». *B. leucorrhiza*. *B. parviflora* (HURRIER).
Pyrethrum indicum Cass. *P. Parthenium* (HURRIER).
Artemisia scoparia Waldst.
Artemisia indica L.
Artemisia Sieversiana Willd. « absinthium ». *A. Abrotanum*. *A. annua*. *A. Dracunculus*. *A. sinensis*. *A. japonica*. *A. eriopoda*. *A. tenuifolia*. *A. vulgaris* (HURRIER).
Gynura pseudochina DC. « Hieracium ». *G. pinnatifida* (HURRIER).
Senecio glabellus DC. « Hieracium pratense ».
Senecio Kirilowii Turcz. « aster ». *S. japonicus*. *S. scandens* (HURRIER).
Cnicus segetum Bunge. « chardon ». *C. spicatus* (HURRIER).
Rhaponticum uniflorum DC. « scabieuse à tête d'artichaut ».
Myripnois dioica Bunge.
Anandria Bellidiastrum DC. « Margueritte ».
Lactuca denticulata Maxim. « hieracium ».
Lactuca versicolor Maxim. « hieracium ». *L. sativa*. *L. virosa* (HURRIER).

Ericacées.

- Rhododendron micranthum* Turcz. « auréole fleurie ». *R. maximum*. *R. indicum*. *R. linearifolium*. *R. molle* (HURRIER).

Primulacées.

Lysimachia barystachys Bunge. *L. japonica*. *L. Nummularia* (HURRIER).

Oléacées.

Fraxinus rhynchophylla Hance. *F. atrovirens*. *F. xanthoxyloides* (HURRIER).

Syringa villosa Vahl.

Syringa amurensis Rupr.

Gentianées.

Gentiana squarrosa Ledeb. « *gentiana* ». *G. cruciata*, *G. scabra*, *G. verna* (HURRIER).

Apocynacées.

Apocynum venetum L. *A. Juventas* (HURRIER).

Asclépiadacées

Periploca sepium Bunge: « *periploca* ».

Vincetoxicum sibiricum Decaisne. « *apocia* ». *V. nigrum*, *V. amplexicaule*, *V. atratum*, *V. macrophyllum* (HURRIER).

Cynanchum pubescens Bunge.

Bignoniacées.

Incarvillea chinensis Adr. Juss. « *bignonia* ».

Borraginées

Tournefortia Arguzia L. *T. montanea* (HURRIER).

Eritrichium pedunculare Alph. D. C. « *petite pulmonaire* ».

Botryspermum chinense Bunge. « *petite Buglosse* ».

Solanacées

Solanum septemlobum Bunge. *S. Dulcamara*, *S. indicum*, *S. tuberosum* (HURRIER).

Capsicum conoïdes Mill. *C. fastigiatum*, *C. frutescens*, *C. annuum*, *C. baccatum*, *C. minimum* (HURRIER).

Acanthacées.

Dicliptera cardiocarpa Nees. « *espèce d'origan* ».

Dicliptera cuneata Ness. « *espèce de Belle de nuit*, mais elle n'a que deux étamines ». *D. baphica* (HURRIER).

Orobanchacées.

Orobanche amnophila Mey. *O. epithymum* DC. (HURRIER).

Labiées.

Ocimum sanctum L. « Basilic à odeur de gérofle ». *O. crispum*, *O. gratissimum* (HURRIER).

Mentha arvensis L. « espèce de Pouliot ». *M. aquatica*, *M. crispa*, *M. piperita* (HURRIER).

Anisomeles ovata Benth. « Lamium foetidum ».

Scutellaria indica L. « petite toque » *S. viscidula* (HURRIER).

Marrubium incisum Benth.

Chenopodiacées.

Chenopodium viride L. « arroche ». *C. rubrum* L. (HURRIER).

Kochia scoparia Schrad. « Belvédère ».

Salsola Kali L. « Kali spinosum ».

Amarantacées.

Amarantus ascendens Lois. « Blitum » *A. oleraceus*, *A. polygamus*, *A. spinosus* (HURRIER).

Aerva lanata Juss. « Immortelle en épi ».

Cyatula prostrata Blume.

Alternanthera sessilis Rob. Br.

Achyranthes aspera L. « Les Portugais l'appellent *Pega-pega*. *A. bidentata*, *A. prostrata* (HURRIER).

Lauracées.

Elaeagnus augustifolia L. « *Silikiang*, nom chinois ».

Diarthron linifolius Turcz. « lauréole ».

Euphorbiacées.

Euphorbia humifusa Willd. « Titynale ». *E. antiquorum*, *E. chamoesyce*, *E. edulis*, *E. Lathyris*, *E. nereifolia* (HURRIER).

Acalypha pauciflora Horn. « comelina à cause de son calice en coquille ».

Andrachne chinensis Bunge.

Urticacées.

Artocarpus Jaca Lamk. « Jacquier ». *A. integrifolia* (HURRIER).

Fatoua pilosa Gaudich.

Pouzolzia indica Gaudich. « aurone ».

Ficus erecta Thunb.

Ficus pertusa L.

Ficus pumila Thunb.

Ficus rufescens Vahl. « arbrisseau de la pagode, sans filet ».
F. benghalensis, *F. Carica*, *F. retusa*, *F. septica*, *F. stipulata*
(HURRIER).

Orchidées.

Cypripedium macranthum Sw.

Scitaminées.

Amomum Zingiber L. « gingembre ».

Alpinia Galanga Sw. *A. alba*, *A. gigantea* (HURRIER).

Iridacées.

Pardanthus dichotomus Ledeb. « espèce de petit lys ». *P. chinensis*,
(HURRIER).

Liliacées.

Polygonatum chinense Kunth., « sigillus salomonis ».

Asparagus trichophyllus Bunge., « asparagus ». *A. falcatus*, *A. filicinus*, *A. lucidus* (HURRIER).

Lilium tenuifolium Fisch. « lis ». *L. bulbiferum*, *L. candidum*,
L. longiflorum (HURRIER).

Funkia subcordata Spreng. « Lis à feuille d'arum ».

Pothos scandens L.

Cypéracées.

Cyperus Iria L.

Cyperus distans L. *C. esculentus*, *C. longus*, *C. odoratus*,
C. rotundus (HURRIER).

Carex stenophylla Wabl. *C. hirta* (HURRIER).

Graminées.

- Panicum viride* L. « cauda muris ».
Panicum glaucum L. « panis ».
Panicum compositum L. « gramen avenaceum ».
Panicum sanguinale L. « gramen Dactylon ».
Panicum Crus-galli L. « milium sylvestre ».
Paspalum villosum Thunb. « mil ».
Hierochloa dahurica Trin. « poa ».
Chloris caudata Trin.
Poa pilosa L. « petit poa ».
Poa megastachya Link. « amourette ».
Poa tenella L. « gramen ».
Poa unioloides Retz « amourette ». *P. aquatica* (HURRIER).
Eleusine indica L. « gramen dactylon ».
Dactyloctenium aegyptiacum Willd. « pié de poule ».
Melica scabrosa Trin. « gramen avenaceum ».
Apluda mutica L. « gramen avenaceum ».
Andropogon Sorghum Brot. « grand mill ». *A. muricatus* (HURRIER).

Lycopodiées.

- Selaginella mongolica* Rupr.
Selaginella Stauntoniana Spring. *S. involvens* (HURRIER).

Fougères.

- Davallia tenuifolia* Sw. « Capillaire Adianthe blanc ».
Adiantum caudatum Hook. « capillaire ».
Adiantum flabellulatum L.
Blechnum orientale L.
Pteris semipinnata L. « capillaire dont la graine borde seulement la feuille. »
Aspidium molle Sw. « fougère. » *A. Barometz*, *A. falcatum* (HURRIER).
Polypodium adnascens Sw. « capillaire. » *P. Fortunei*, *P. lingua*, *P. repandum* (HURRIER).
Taenitis blechnoides Sw.
Lygodium japonicum Sw. « capillaire ».
Angiopteris evecta Hoffm.

En outre 68 plantes citées par HURRIER figuraient parmi celles offertes à B. DE JUSSIEU par le P. D'INCARVILLE.

Nous terminerons cette nomenclature en mentionnant deux vignes, dont le feuillage est très recherché par les Chinois. Elles ont été découvertes la première en Décembre 1872 et la seconde en Mars 1873 par un missionnaire, M. ARMAND DAVID. Toutes deux vivent à l'état sauvage, car le Chinois ne cultive pas la vigne, dans le vaste massif montagneux qui sépare les deux grands fleuves de la Chine. Elles ont été dénommées *Spinovitis Davidi* et *Vitis Romaneti*. Toutes deux produisent des raisins comestibles, transformables en vin. La première appartient au versant septentrional du **Tsing-Ling**, dans la vallée du **Lao-Yu**, la seconde pousse sur le versant méridional, dans un sol granitique, comme la première, mais est un peu moins vigoureuse. Les habitants de ces régions en font un vin rouge, légèrement acide, d'un goût aromatique particulier, rappelant la framboise. Il est faible en alcool.

§ II

Dans un pays aussi superstitieux que la Chine, où le fanatisme est poussé à l'état de religion, où le peuple est naïf et crédule comme un enfant, où l'art de guérir obéit à des règles plus que séculaires, il est tout naturel que la composition des remèdes n'échappe pas à des coutumes si déconcertantes pour les européens. Dans la composition des remèdes, il faut observer la hiérarchie. Certains remèdes sont du 1^{er} rang, comme les souverains; d'autres du 2^e, comme les ministres; d'autres du 3^e, comme des officiers; d'autres enfin, du 4^e, comme des subalternes. Pour qu'un remède soit souverain, il faut donc qu'il soit composé harmonieusement d'un souverain, de deux ministres, de trois officiers et de cinq subalternes. D'où, un nombre déterminé de substances, douze ou treize. Enfin le pair et l'impair ont leur grande importance. Les formules médicales de tout médecin qui se respecte et qui passe pour savant comprennent une série paire de médicaments : plus il y en a, meilleur.

leur ce sera. Exemple : 6 ou 8, ou 10, ou 12, ou 14, ou 16, ou 18, etc... *Voilà le principe des formulaires chinois.* Si la maladie est intérieure, on donnera le nombre douze, pair, d'abord; en second lieu, le nombre impair. Si la maladie est extérieure, on commence par un nombre impair.

Voici la très fidèle traduction de deux ordonnances d'un médecin chinois. La première est d'un médecin très réputé, médecin des riches :

I. Tche-lien.

(prénom du malade)

Mon neveu séculier (terme employé pour désigner quelqu'un plus jeune que soi).

1^o Lune, 14^e jour :

« Le poulmon a subi un mauvais vent. Cela a excité le crachat de l'humeur. Le nez est obstrué et il en sort beaucoup de mucosités. La gorge lui démange; il tousse et crache avec beaucoup de difficultés ».

« Je lui donne le conseil de commencer par nettoyer le poulmon et l'estomac. »

Remède :

- 1^o Fleurs de Magnolia Yulan, 8 fen.
- 2^o *Pinellia tuberifera*, 3 ts'ien.
- 3^o *Walaria grandiflora* (en enlever le milieu) 1 ts'ien.
- 4^o Feuilles de mûrier gelées, 1 ts'ien 1/2.
- 5^o Feuilles de nêlier du Japon, propres et grillées, 3 ts'ien.
- 6^o Pépins d'oranger, 1 ts'ien.
- 7^o Amandes d'abricot (enlever la pointe) 3 ts'ien.
- 8^o Ecorces de bryone, 1 ts'ien 1/2 (roussie au feu).
- 9^o *Scutellaria indica*, 3 ts'ien.

Supplément :

- 10^o Orge perlé cru, 3 ts'ien.
- 11^o Graines de courge, 3 ts'ien.
- 12^o Racine de chiendent (en enlever le milieu) un paquet.

Pas de signature.

Au bas, le pharmacien a appliqué le cachet de sa boutique et écrit le prix total des drogues : « 0 piastre, 28 cent. 280 sapèques, (soit 0,70 centimes).

II

II^e Lune européenne, 29^e jour.

« Le second jeune Monsieur a d'abord éprouvé beaucoup de sécheresse; aussi il a des crachats. Dans le cœur il a froid, dans le corps il a chaud. La gorge est douloureusement enflée, la poitrine éprouve de l'oppression, le mal de tête est très violent. »

« Le poulx est très faible, il ne saute pas avec vigueur. Cela prouve qu'une chaleur mauvaise se cache dans l'intérieur. La langue, de jaune est devenue blanche et épaisse. Il faut trouver le moyen de dilater et de purger et d'annihiler le crachat. J'attends. qu'un plus savant que moi émette son jugement. Voici le remède :

- 1° Menthe poivrée, 5 fen.
- 2° *Siang pei* (enlever le cœur), 3 ts'ien.
- 3° *Panax jenseng*, 1 ts'ien.
- 4° *Arabia papyrifera*, 5 fen.
- 5° Chrysanthème de *Hang tcheou*, 1 ts'ien 1/2.
- 6° Racine de *Platycodon grandifolium*, 8 fen.
- 7° *Arctium Lappa* (séché au feu et pulvérisé), 1 ts'ien 1/2.
- 8° Ecorce verte d'oranger, 1 ts'ien.
- 9° Feuilles de mûrier gelées, 1 ts'ien 1/2.
- 10° Réglice fraîche, 5 fen.
- 11° *Li-chan*, 1 ts'ien 1/2.
- 12° *Pinellia tuberifera*, 1 ts'ien 1/2.
- 13° Racines de chiendent, 5 ts'ien.
- 14° Ajouter à la fin : *Recurva cuspis*, 3 ts'ien.
- 15° Pour mettre avec : jus de carotte, 1 ou 2 verres.

Pas de signature.

Le pharmacien a apposé son cachet et indiqué le prix : 139 sapèques (soit 0,35 centimes).

Presque toutes les prescriptions se rapportent aux deux types décrits ci-dessus. Complicquée en apparence, la pharmacie est simple, car elle consiste presque exclusivement en mélange et la majorité du contenu des bouteilles est le résultat soit d'une décoction, soit d'une infusion. Le liquide doit toujours être noir. Ne croyons pas qu'ombre de chimie vienne se mêler aux préparations. Le grand travail consiste à sécher les plantes, à les réduire en poudre et à faire des paquets, car ce mode de présentation est aussi très fréquent. — Mais presque toujours ces poudres doivent être absorbées après macération ou infusion dans un liquide non sucré. Une coutume très en usage dans toutes les provinces est de décanter la tisane pour recueillir le résidu. Boire la tisane c'est parfait, mais le résidu a sa très grande utilité. On le jette toujours dans un endroit fréquenté, de préférence au milieu de la rue, ou mieux dans un carrefour. Le Chinois croit fermement à la transmission de la maladie : ainsi un étranger prendra le mal de celui qui a absorbé la tisane.

*
* *

Après les tisanes, la forme la plus répandue de médicaments est incontestablement l'EMPLÂTRE. Celui-ci joue un rôle prépondérant. Le Chinois est couvert de plaies : les causes en sont multiples, nous reviendrons sur cette question. Riches et pauvres en montrent de toutes les espèces. La célèbre et stupide habitude de se comprimer les pieds chez la femme, entretient chez elle notamment des plaies constantes. L'emplâtre est connu là-bas depuis des siècles et sa nécessité est un véritable dogme. On reconnaît un bon emplâtre à sa dureté ! Un mélange d'huile et de poix, légèrement chauffé, donne un résultat merveilleux. Il poisse si fort, que rien ne peut le faire tomber. Peu importe ce qui se passe dessous : il est dur, il reste en place, rien ne le pénètre, ni la pluie, ni les méchantes humeurs, les jours s'écoulent et le temps ne le détruit pas. C'est un excellent emplâtre.

En Chine, on vend des emplâtres pour toutes les maladies ; on en colle sur les tempes pour les yeux rouges, sur les joues pour les maux de dents, sur le ventre pour les coliques. Ces emplâtres sont étendus sur du beau papier rouge ou sur une toile rouge. Quelquefois on colle un peu de papier doré pour qu'ils soient plus agréables à l'œil.

Nous avons pu faire traduire quelques recettes, avec références bien précises, tirées d'auteurs de livres de médecine sérieux, c'est-à-dire consultés ou plutôt copiés par les médecins chinois.

Les emplâtres se divisent en quatre classes.

PREMIÈRE CATÉGORIE : **San tou**. — Ces emplâtres dispersent et font disparaître le venin et les mauvaises humeurs accumulées sur un point du corps : ils sont généralement simples ou peu de substances entrent dans leur composition. C'est dans cette catégorie qu'on rencontre les emplâtres durs, mais il y a des exceptions, rien en Chine, n'est régulier. Il faut aussi tenir compte de l'emplacement qui leur est réservé ! Sur le ventre,

dans le dos, aux articulations, on mettra un emplâtre semi dur. Aux jambes, aux bras, un emplâtre très dur.

Ex : 1° Mélange de poix et d'huile de sésame.

2° Une motte de terre pulvérisée, maintenue par une bande.

3° On place sur un fourneau une tuile, sur laquelle on fait griller un mille-pattes. L'animal grillé est réduit en poudre dans un mortier, on y mêle de la salive de porc et on applique la pâte sur le mal (guérison des panaris).

Tsi-yen-kien-i-liang-fang-wai-ko. Liv. 4, page 19.

DEUXIÈME CATÉGORIE : **Pa-tou**. — Emplâtres pompant le venin et les mauvaises humeurs quand on n'arrive pas à les disperser : sorte d'aimant ou de pompe aspirante. La ventouse de Beere est depuis longtemps en usage chez les fils de Han qui, grâce à leurs suceurs de sang, ont réalisé la ventouse vivante. Ces « spécialistes » « apposent hermétiquement leurs lèvres sur les tumeurs et les abcès des malades, puis à force d'aspirer, ils font le vide et le sang et les humeurs jaillissent en abondance dans leur bouche. Nous avons eu occasion de voir à l'œuvre de ces vampires, et nous n'oublierons jamais le spectacle rebutant que présentait cette face hideuse, collée aux flancs d'un malheureux qu'elle semblait vouloir dévorer » (Huc).

Cette catégorie s'inspire de ce principe : « Le venin pompe le venin ». Ces sortes d'emplâtres contiennent des horreurs. On en fait avec des crapauds, des serpents, des mille-pattes, des scorpions, etc... Il n'est pas rare de voir de pauvres gens qui rendent leurs plaies incurables par l'application de pareils médicaments.

C'est dans cette catégorie aussi qu'il faut placer l'emplâtre vivant : un crapaud qu'on attache sur la plaie avec des cordons rouges, verts, jaunes. La couleur des ficelles importe.

Exemples d'emplâtres Pa-tou.

1° EMLATRE RÉSOLUTIF.

Effet thérapeutique : on l'applique sur les abcès en formation pour en tirer le venin et déterminer la résolution de la tumeur.

Composition : Huile de colza, 4 livres; chauve-souris, n° 14; araignées, n° 28 escargots, n° 36.

On cuit le tout dans une marmite. Quand la cuisson est effectuée, on y ajoute des feuilles de chiendent, de la réglisse, de la menthe, on laisse « mijoter », on retire du

feu, puis on parfume avec des clous de girofle et de muscade. Cette pâte gluante est collée sur du papier ou de la toile (très réputé).

Wai-ko-tcheng-tche-tsinen-cheng (1^{er} volume, page 25).

2^o POUR FAIRE MURIR LES ABCÈS ET TIRER LE PUS.

On prend un crapaud qu'on fait cuire dans une marmite avec de la chaux. Après sa cuisson, on le découpe en menus morceaux, on laisse sécher, puis on réduit en poudre fine dans un mortier. Cette poudre appliquée sur une toile, placée sur l'abcès en fait sortir le pus.

Tsi-yen-kien-i-liang-fang-wai-ko (Liv. 4, page 28).

TROISIÈME CATÉGORIE : **Tchang-jou**. — Ces emplâtres font repousser les chairs, reconstituent les tissus. S'il était nécessaire de démontrer encore le caractère original des Chinois, je crois que nous trouverions ici un exemple incontestable. Dans cette variété, se rangent les « *emplâtres internes* ».

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Les chairs doivent se reformer non seulement extérieurement mais au-dedans du corps, d'où nécessité d'appliquer un emplâtre interne.

1^o *Emplâtre dit : « La triplice résolutive et vivificatrice ».*

Effet thérapeutique : 1^o opère la résolution de la tumeur.

2^o fait repousser les chairs.

Composition : Trois ingrédients comme son nom l'indique : des alvéoles d'abeille, une peau de couleuvre, des cheveux. On fait griller le tout, puis on avale la cendre mêlée à sept dixièmes d'once de vin chinois.

Tsi-yen-kien-i-liang-fang-wai-ko (Liv. 4, page 13).

2^o *Emplâtre pour la guérison des anthrax.*

Il suffit de boire de la salive de porc, mêlée à un bol de vin chaud additionné d'eau.

Même source (Liv. 4, page 22).

Exemple d'emplâtre du genre Tchang-jou (usage externe).

1^o *Emplâtre des trois parfums.*

Effet thérapeutique : cet emplâtre fait repousser les chairs après l'expulsion du pus des abcès.

Composition : On prend de l'encens, de la résine, qu'on mêle à l'huile de sésame pour en faire une pâte. Cette pâte est ensuite étendue sur la mince écorce des pousses de bambou et appliquée sur le mal.

Tsi-yen-kien-i-liang-fang-wai-ko (Liv. 4, page 27).

2° *Emplâtre contre la teigne.*

Une carpe de 4 onces environ, vidée et farcie de cheveux, est enveloppée dans du papier, et grillée à petit feu. On la soupoudre de 2/10 d'once de fleur de soufre, puis on la réduit en poudre dans un mortier. On fait une pâte avec cette poudre et l'huile de sésame. On applique sur la tête, après un lavage préalable.

Même source (Liv. 4, page 25).

QUATRIÈME CATÉGORIE : **Teou-fong.** — Ces emplâtres sont employés pour les maux de tête, d'yeux, les fractures, etc. Nous ne possédons qu'un exemple des produits de cette catégorie. Il ne dépare pas la collection précitée et laisse préjuger de ses frères d'armes.

a) *Emplâtre pour favoriser la soudure des ossements.*

On mélange des cloportes avec du poivre blanc, puis on pile le tout avec une poule vivante, dans un mortier. On fixe la poudre sur une toile avec de la cire et on applique sur la fracture.

*
* *

Il nous reste à décrire une autre forme sous laquelle les pharmaciens chinois présentent les médicaments : les **PILULES**. Celles-ci varient de grosseur et surtout d'aspect. Il y a les pilules dont l'emploi doit être immédiat et celles qui doivent être conservées. Ces dernières sont enrobées d'une couche de cire qui constitue une enveloppe protectrice : leur conservation est ainsi assurée pendant des années. Elles sont colorées tantôt en bleu, tantôt en rouge. Comme les emplâtres, leur composition n'est pas plus sérieuse et on rencontre des formules analogues.

La Pharmacie chinoise a elle aussi, ses spécialités. M. HURRIER en a cité quelques-unes, dont la célèbre essence de menthe, mais il en existe une autre aussi populaire, *les pilules rouges*. Elles jouissent d'une célébrité prodigieuse, analogue au *jin-seng*, la plante divine, l'essence de la terre. On les appelle : **ling-pao-jou-y-tan**, c'est-à-dire « trésor surnaturel pour tous les désirs ». C'est une panacée universelle guérissant toutes les maladies. La grande difficulté, c'est de les donner à dose utile avec un liquide approprié, car administré à tort ce remède peut-être dangereux. Sa composition est un secret, détenu par une

famille de Pékin qui se transmet la formule de génération en génération. Quoique fabriqué à Pékin, ce trésor est très répandu dans les provinces chinoises où on peut se le procurer à des prix moyens. Inutile d'ajouter que les contrefaçons sont très nombreuses. Ces pilules d'odeur de musc, sont de véritables globules homéopathiques, de la grosseur d'une tête d'épingle. Elles agissent comme sudorifique puissant. Un seul de ces globules réduit en poudre, introduit dans les narines, cause des éternuements violents. Ces pilules ont encore une singulière propriété. Les Chinois s'en servent pour voir si un malade est en danger de mort prochaine : si une prise ne le fait pas éternuer, le malade mourra dans la journée ; un éternuement protège jusqu'au lendemain ; l'espoir augmente avec le nombre des éternuements.

Pilules pour guérir la lèpre.

On introduit 3 couleuvres blanches dans un bocal d'alcool, où on les laisse macérer pendant 2 ou 3 jours ; alors on les retire et après avoir extrait leurs os, on laisse sécher les chairs à l'ombre. On prépare ensuite une seconde série composée de : 4 onces de gentiane et cinq livres de gousses de l'arbre à savon, dont on a raclé la peau extérieure. Ces deux ingrédients doivent macérer pendant une nuit dans de l'alcool chinois. Tous ces éléments sont ensuite réduits en poudre fine dont on fait des pilules, grosses comme la graine de l'acacia. A chaque dose on en prend 70.

Tsi-yen-kien-i-liang-fang-wai-ko (page 27).

C'est surtout par les lamas que la forme pilulaire est le plus employée. Le lama médecin est toujours apothicaire. La chimie est inconnue de lui et tous les remèdes sont composés de végétaux pulvérisés, qu'on fait infuser ou coaguler et qu'on arrondit en forme de pilules. Le lama, qui a inventé ce qu'on a appelé « l'énergie religieuse » moulin à prières, **tchu-kor**, ou tonneau tournant sur lequel sont écrites des prières, est également l'auteur d'un procédé fort ingénieux pour supprimer le droguiste. Quand sa petite réserve de pilules végétales est épuisée, il ne se déconcerte pas pour si peu. Il inscrit sur des petits morceaux de papier, le nom des remèdes, roule ces papiers entre ses doigts ; après les avoir humecté de salive, il donne ces boulettes au malade. Avaler le nom du remède ou le remède lui-même, c'est absolument la même chose. Toutes les maladies ne sont-

elles pas occasionnées par un « **tchutgour** » diable malfaisant qui fuit devant tel ou tel remède?

*
* *

Jusqu'à présent, nous n'avons étudié que les méthodes employées par les médecins et pharmaciens chinois officiels. Nous ne nous étendrons pas plus longuement, ce qui serait facile, dans un détail fastidieux des bizarreries journalièrement pratiquées. Nous voulons toutefois donner un aperçu des recettes populaires, consignées avec le plus grand sérieux dans le « *guide du chirurgien et recettes de médecine* », **Wai-ko-tche-tcheng-fou-tsao-fang**.

1° Pour une lésion interne, datant de loin déjà.

On prend des pépins de citrouille qu'on réduit en poudre et en les broyant dans un mortier. On met cette poudre dans de l'alcool chinois et on boit la potion.

2° Remède contre la crispation de la bouche.

On cherche un charançon ou plusieurs même, on les met sur une tuile placée au-dessus d'un foyer, puis on les fait griller, jusqu'à ce qu'ils deviennent de couleur jaunâtre. Ensuite on les pulvérise avec du sucre noir. Cette poudre est mise dans un bol d'eau de fontaine et avalée. Le remède est infailible.

3° Remède pour guérir un accès de folie.

On place une tuile sur un fourneau, on la porte au rouge. On jette dessus de la fiente de caille et de la fiente de pigeon. Quand ces ingrédients sont rôtis, on les réduit en poudre qu'on mêle à une demi-once de bon vin, puis on fait boire. Une ou deux potions suffisent pour guérir le malade.

4° Remède pour arrêter le sang des coupures.

Mêler 7 onces de résine avec une once et demie d'alun cru et une once et demie d'alun cuit. Cette poudre arrête le sang de la blessure.

On peut aussi utiliser de la bouse de vache chauffée et appliquée sur la coupure.

5° Remède contre le diabète.

On prend une carpe vivante, qu'on saupoudre de sucre, après l'avoir enveloppée dans un linge : on la presse, puis on boit le jus qui en découle.

6° Remède pour guérir « la racine d'une dent enflée ».

On prend de l'alun et quelques tiges de l'herbe qui pousse sur le toit des maisons : on fait bouillir le tout, on avale le liquide. Le mal disparaît aussitôt.

7° Remède contre le chaud froid.

Une demi-once de cigales, dont on a soin d'enlever les pattes et la tête. Elles sont placées dans un mortier, réduites en poudre. On avale cette poudre dans un bol de vin chaud.

Telles sont très fidèlement reproduites les traductions que nous avons fait faire. Toutes ces formules ont été présentées à un médecin chinois, qui en a reconnu l'exactitude.

Le tableau serait incomplet si nous ne disions pas un mot de médicaments très singuliers appelés « *médicaments en bouts rimés* ». Ceux-ci sont très fréquents et se trouvent dans tous les livres de médecine. Ils sont employés un peu pour toutes les maladies, quand les autres panacées ont échoué. Le Chinois adore les médicaments : il les essayera tous les uns après les autres. Les médecins apothicaires ne manquent pas d'exploiter ces sentiments à leur profit. Les bouts rimés sont généralement des conseils : on les place tantôt sur le lit du malade, tantôt sur le mur de sa chambre. On peut aussi les faire brûler dans l'appartement, à l'exemple des talismans.

Sia-eul-ko : *Exemple de bouts rimés pour soigner l'enfant* (traduction).

Pour élever un enfant il y a des règles.
Avant tout, évitez bien toute négligence,
Trop de lait lui détériore l'estomac,
Trop de nourriture nuit à la rate,
La couverture du lit ne doit pas être trop épaisse,
Et il ne doit pas être surchargé d'habits.
Vivre au grand air mais évitez le vent,
Tenir compte des variations de température.
Voilà les recettes pour obtenir longue vie.

La caractéristique de ces bouts rimés, c'est qu'ils sont vendus par les médecins-apothicaires, bien que comparables au formidable arsenal des papiers talismans, répandus à profusion par les bonzes, dont ils sont le gagne-pain.

La Pharmacie en Chine comme dans tous les pays, a ses côtés. Elle est aidée par les très nombreux sorciers, devins, diseurs de bonne aventure qui exploitent la crédulité populaire. Ceux-ci, bien qu'ils vendent eux-mêmes leurs panacées, ont

besoin de se procurer une foule de produits. Il faudrait des volumes entiers pour relater les extravagances de tous ces exploiters. Il n'y a pas à proprement parler de remèdes de bonne femme car chaque guérisseur a ses formules personnelles qui déroutent toute velléité d'analyse raisonnée. Quelquefois cependant, une formule, on ne sait pourquoi, est généralisée dans une région. C'est ainsi que nous trouvons un singulier procédé pour se préserver des poux. Nous verrons, au chapitre de l'hygiène combien ces parasites ont acquis droit de cité chez les célestes.

Remède contre les poux.

On prend une demi-once de mercure qu'on brasse avec de vieilles feuilles de thé, par avance réduites en pâte par le moyen de la mastication. Afin de rendre cette matière plus molle, on ajoute de la salive, l'eau n'aurait pas le même effet. On brasse, on remue pour éteindre le mercure. On imbibe de cette composition une petite corde lâchement tressée avec des fils de coton : on laisse sécher, puis on suspend ce cordon au cou.

Le médecin chinois néglige l'urine du malade, mais le lama médecin attache une importance extrême à l'inspection de l'urine. Il lui en faut plusieurs échantillons, recueillie à diverses heures du jour et de la nuit. Il les examine avec une minutieuse attention, et tient un grand compte du changement de coloration. Il les agite avec une spatule en bois, puis les porte à son oreille pour écouter le bruit, car suivant l'état du malade, l'urine est « muette » ou « parlante ». Un lama est consacré grand médecin s'il peut soigner son malade à distance par la seule inspection de l'urine. Nous avons nous aussi ces lamas en France, mais alors qu'ici on les pourchasse, là-bas on les vénère.

*
* *

La PHARMACIE VÉTÉRINAIRE existe aussi en Chine : les vétérinaires les plus réputés sont les Tartares ou Mongols. La grande habitude de vivre au milieu des troupeaux, les a rendu assez habiles dans la connaissance des maladies des animaux et dans l'art de les guérir. Ils connaissent admirablement l'anatomie.

ne fracturent jamais un os, et dépècent un bœuf ou un mouton avec une adresse et une célérité étonnantes.

Les remèdes qu'ils emploient à l'intérieur sont toujours des simples, récoltés dans les prairies et dont ils font absorber l'infusion ou la décoction. Pour cela, ils se servent d'une corne de bœuf dont ils introduisent le petit bout dans la bouche de l'animal et versent la médecine par l'autre extrémité. Ils utilisent aussi le lavement et leurs procédés ne manquent pas d'originalité. La même corne tient lieu de canule et le corps de pompe est une grande vessie qu'on fait fonctionner en la pressant. Ils emploient aussi fréquemment la ponction et des incisions sur diverses parties du corps. Parmi les breuvages les plus employés, il faut citer la macération de **Kou-Kouo** (*Strychnos Ignatii*). Cette eau prise à l'intérieur, tempère l'ardeur du sang et éteint les inflammations d'entrailles.

Il existe en Chine des sources d'eaux thermales d'une extrême magnificence; elles ne sont pas exploitées, cependant les lamas médecins reconnaissent aux eaux sulfureuses, qui sortent à des températures très élevées, des propriétés médicales. Ils en prescrivent l'usage à leurs malades, en bains et en boissons. Le bonze chinois lui, pour qui tout est démoniaque, voit dans le bouillonnement des eaux la fureur du « Dragon » et en tire les conclusions les plus saugrenues. Des missionnaires ont écrit des pages ravissantes sur les sites enchanteurs où déferlent ces eaux. Mais il est encore éloigné, le temps où nos délicieuses stations d'Aix et de Luchon seront concurrencées par les établissements chinois.

Il semble que les provinces les plus favorables pour exercer la pharmacie, en dehors des provinces limitrophes du littoral, soient le **Yun-nan**, le **Kant-Si**, et le **Se-Tchouen**. C'est dans ces provinces, que se fait l'échange des denrées entre les caravanes thibétaines et chinoises. Le **Se-Tchouen** surtout est très riche en plantations de thé. Nous avons vu combien les plantes de cette région étaient recherchées par tous les pharmaciens de l'empire pour leurs propriétés particulières. C'est là que se font tous les marchés de rhubarbe, musc, « bezoard », ainsi que

les célèbres bâtons d'odeur « **Tsan-Hiang** », tous produits importés du Thibet. Un mot à propos de ces deux derniers.

Le « bezoard », **nieou-hoang**, est une concrétion pierreuse qui se forme dans l'estomac de certains animaux tels que le chamois, le porc. C'est en Chine, un remède précieux qui se vend fort cher. On lui attribue des propriétés merveilleuses : il chasse le venin, agit comme contre-poison et peut même ramener la vie. Il est souverain contre la peste et la petite vérole. Les Chinois croient que certains sujets de la race bovine, le coagulent dans leur estomac, quand ils ont mangé sur la montagne une plante nommée **Ling-tche-sao**.

Quant aux **Tsan-Hiang**, ils font l'objet d'un très grand commerce : on en trouve dans toutes les pharmacies. En aucun pays du globe, nous le verrons, il n'est fait une aussi grande consommation d'encens. On en brûle jusque dans les coins les plus reculés, les plus sauvages ; on en brûle pour toutes les circonstances. Sur tout le territoire, on fabrique des bâtonnets d'encens, mais aucun ne réalise les qualités de ceux importés du Thibet. Ceux-ci dépassent rarement un diamètre de 25 millimètres et une longueur de 15 centimètres. Ils sont de couleur grisâtre, de consistance dure. Ils brûlent lentement en laissant un résidu de cendres légères, dégagent une fumée épaisse et une odeur très variable suivant leur origine. Ceux de Chine, dans lesquels on fait tremper parcimonieusement les matières odoriférantes, laissent une senteur désagréable et noircissent les temples et les pagodes de leur fumée. Ceux du Thibet, au contraire, se consomment presque totalement et laissent un parfum agréable. Nous avons la bonne fortune de posséder intégralement leur composition. Ils sont fabriqués avec du bran de bois de cyprès (**Pé-chou**), réduit en poussière très fine dans des mortiers en pierre. On prend les trois quarts de cette poudre et on compose le quatrième quart avec : une matière agglomérante obtenue avec l'écorce de racine d'orme (**Yu-chou**) réduite en poudre et délayée dans l'eau et des parfums finement pulvérisés : encens, clous de girofles, musc. On fait une pâte qu'on coule dans des moules. Ces bâtonnets mis ensuite en paquets de 19, 37, 61, 91, sont

échangés au **Se-tchouen** contre le « **thé en briques** » et les « **Khata** », ou écharpes de bonheur, petites pièces de soie ou de gaze insigne de politesse, de convenance, de félicité aussi; dont jamais ne se sépare le thibétain.

Quant au thé auquel nous faisons allusion, sa préparation est des plus simples. Le Chinois n'emploie pour sa consommation personnelle qui est immense, que les feuilles les plus petites et les plus tendres de thé noir. Les feuilles grossières, auxquelles se trouvent mêlées quelques fines branches, sont passées dans un moule, où elles prennent la forme et l'épaisseur de briques de maçonnerie. Elles sont livrées au commerce et employées surtout en Tartarie. Les habitants du « Pays des herbes » cassent un morceau de cette brique, le pulvérisent, le font bouillir dans une marmite jusqu'à ce que le liquide devienne noir. Le Chinois au contraire prépare son thé par infusion.

Dans la province du **Yun-nan**, il existe beaucoup de sangsues. Ces curieuses hirudinées sont fixées aux rochers par la ventouse caudale : elles battent l'air de mouvements saccadés et très rapides. Elles sont de grandes tailles, d'une couleur rougeâtre, à vergetures blanchâtres. Le Docteur **LEGENDRE** en a rencontré à 3.500 mètres d'altitude, pendues par grappes tapissant les rochers. C'est dans cette province encore que se fait le grand commerce du **Tchong-tsao** (*Sphaeria sinensis*), décrit par **HURRIER** et si recherché des Chinois. Le ricin y pousse à l'état sauvage. On y fait aussi grand commerce d'une synanthérée, « le **fan-fong** (*Bidens leucorrhiza*), qui a la réputation d'être un spécifique infailible contre la céphalée, et du « **Yang-sen** » que le Docteur **LEGENDRE** croit être une primevère, et dont on se sert pour frauder le « **Jin seng** ». Les racines forment un fascicule de radicules écartées. L'aloès est aussi très répandu dans cette région : le suc est employé contre les brûlures. Enfin des caravanes de coolies emportent vers les villes voisines le « **houa tsiao** » ou poivre parfumé.

Il n'existe pas en Chine de traité de posologie. Les doses employées, quand elles ne sont pas copiées dans les livres, sont basées sur le résultat d'une expérience qui, nous devons le

reconnaître est étonnante. Nous en avons un exemple frappant dans les flèches empoisonnées dont se servent les Lolos et dans un procédé barbare qu'ils emploient envers leurs ennemis. Par empirisme, ils sont parvenus à doser le *Datura Stramonium*, dont le breuvage administré à petite dose, détermine une maladie lente semblable à l'anémie. Quant aux flèches empoisonnées, elles sont préparées avec de l'aconit. Ils ont reconnu que les racines sont beaucoup plus toxiques, depuis longtemps. Ils préparent leur redoutable mixture en faisant infuser à chaud et macérer ces racines avec du sel, en solution concentrée. Des essais sont faits sur une poule ou un chien, avec les flèches enduites de ce liquide : la flèche n'est bonne que lorsque l'animal est foudroyé. Ils s'en servent surtout pour la chasse au gros gibier, dont ils enlèvent la partie atteinte et les viscères, immédiatement. Lorsqu'eux-mêmes sont blessés, ils n'hésitent pas à trancher dans le muscle et à enlever une importante masse autour de la plaie. Ils font boire au blessé, à doses progressives, une macération faite avec la partie touchée par la flèche, d'une bête tuée à la chasse. Seraient-ils les précurseurs des sérums immunisants ?

S'il était encore nécessaire de démontrer l'esprit d'observation des Chinois, tout au moins de certaines régions, nous en trouverions un nouvel exemple dans le problème de la combustion. En Chine, dans certains pays, le déboisement est total. Le charbon abonde, mais les mines ne sont pas exploitées, car il ne faut pas contrarier le Dragon. On emploie beaucoup le chauffage aux herbes sèches. Les Mongols, utilisent la fiente des troupeaux. C'est une grande industrie pour les *Lamas* qui ajoutent ce commerce à celui de la pratique de l'art de guérir. Les fientes ou en tartare *argols*, sont soigneusement triées, car une longue expérience a permis aux lamas de les classer d'après le calorique dégagé. On les pétrit, on les moule en gâteaux, qu'on laisse exposés au soleil jusqu'à complète dessiccation. Les lamas ont établi quatre divisions d'argols.

1° *Argols de chèvre et de mouton*. — Ils produiraient un dégagement de chaleur tel qu'on peut s'en servir pour tra-

vailler les métaux et ils laisseraient après la combustion, une matière vitreuse, transparente, cassante comme le verre. Ce résidu ne laisserait aucune trace de cendre, à moins que ne soient contenues des matières étrangères dans le combustible.

2° *Argols de chameau*. — Ils brûlent très facilement avec une belle flamme, mais produisent une chaleur moins élevée.

3° *Argols de l'espèce bovine*. — Ils brûlent très facilement quand ils sont très secs, et ne répandent aucune fumée. C'est le mode de chauffage le plus employé.

4° *Argols de la race chevaline*. — Ils brûlent rapidement avec une épaisse fumée. Ils servent surtout à allumer le feu et à enflammer les autres combustibles.

Nous terminerons cet exposé de pharmacologie par une courte mention sur l'alcool et la distillation. L'immense population de la Chine et le besoin de réserver la terre pour des récoltes d'absolue nécessité sont cause que la vigne est négligée et considérée comme luxe. C'est exclusivement avec leurs céréales que les Chinois fabriquent les liqueurs spiritueuses. L'alcool est très répandu et malheureusement apprécié. On le fabrique exclusivement avec du riz, du sorgho et aussi de la betterave. Son usage ne remonte guère qu'au ^{xiii}^e siècle. Il existe de très grandes fabriques, nommées **Chao-Kouo** ou brûlerie. Ces eaux-de-vie ont un goût désagréable, brûlant, parce que très mal rectifiées. L'alambic en Chine est en effet réduit à l'appareil le plus primitif. Le riz fermenté est placé dans une grande bassine en fer avec son eau de fermentation. Cette bassine repose sur un foyer creusé en terre parfois ou formé par l'assemblage de quelques briques. Quand l'eau bout, le distillateur place sur la bassine un grand cône en bois, supportant le réfrigérant, ou second bassin en plomb, à forme convexe, s'adaptant hermétiquement sûr le cône en bois.

Dans ce bassin en plomb, on verse continuellement de l'eau froide et la vapeur vient se condenser sur sa surface convexe à l'intérieur du cône tronqué en bois, où elle est recueillie dans un grand entonnoir à forme de pipe dont le tuyau passe à tra-

vers le cône de bois et aboutit à un vase où s'écoule la vapeur condensée et après quelque temps l'alcool.

Trois ficelles soutiennent cet entonnoir au-dessous du réfrigérant. Le degré de l'alcool obtenu est des plus variables : il peut s'allumer. D'après les renseignements recueillis, 180 livres de riz produiraient 430 livres d'alcool : la livre chinoise équivalant à 600 grammes. L'alcool est vendu de 35 à 40 sapèques la livre, soit 0 fr. 10 environ de notre monnaie. Il est très usité dans une foule de préparations médicamenteuses et employé, avec le vin chinois, comme breuvage fréquemment, pour absorber telle ou telle drogue. Les bonzes eux-mêmes l'emploient pour faire avaler aux malades les cendres des talismans. Au **Se-Tchouen**, la distillation de l'alcool de sorgho et de maïs se pratique en grand. Cet alcool est appelé « **Chao-tsieou** » vin qui brûle. Son goût et son odeur sont intolérables.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES SUPERSTITIONS CHINOISES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA MÉDECINE ET L'HYGIÈNE

Bon nombre de médecins ont étudié les principes de la médecine chinoise : la plupart des médecins de marine, pendant leurs voyages sur les côtes de Chine, les chargés de missions scientifiques, les attachés d'ambassade, ont écrit des volumes sur l'art de guérir, sur la thérapeutique, sur l'anatomie et sur l'hygiène des fils de Han. Leurs idées font autorité en France, quoiqu'il en soit de la réalité. Lorsqu'on parcourt tous ces écrits, on est surpris d'y retrouver à peu près dans tous, les mêmes énoncés, les mêmes théories, les mêmes redites. Tous ces hommes imbus du grand désir de se documenter et de respecter une scrupuleuse exactitude, se sont adressés pendant leur séjour aux mêmes sources : nos consuls et nos missionnaires. Très rares sont ceux d'entre eux, qui ont fait là-bas un long séjour, beaucoup plus rares sont ceux qui ont quitté les itinéraires classiques, pour pénétrer dans les régions inexplorées, inconnues jusqu'à ce jour par les Européens. Et ceux-là même, qui, comme le docteur LEGENDRE, un des plus qualifiés d'entre eux, ont osé s'aventurer dans les régions du **Yun-nan** et de la

Lolotie, se sont heurtés aux plus grosses difficultés : méfiance des indigènes et traduction des idiomes. D'autres comme le Docteur MATIGNON qui fut longtemps attaché à notre ambassade de Pékin, parcourut les régions du nord, ont pu recueillir des matériaux beaucoup plus variés et ont longuement écrit sur la Chine. D'autres enfin à l'exemple du Professeur VINCENT de Lyon, ont reproduit sous une forme concrète, véritable encyclopédie, tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur les mœurs médicales des célestes. (*La médecine en Chine au XX^e siècle par le Docteur Eugène VINCENT. Steinheil, Editeur, Paris*). Tous ces savants ont reproduit ce qu'ils ont observé, ce qui tombe naturellement sous les sens, mais ce n'est là en Chine qu'une partie seulement de l'art de guérir, nous ajouterons même une petite et faible partie : ce qu'ils n'ont pas reproduit, et pour cause, c'est la pratique mystérieuse.

Le Docteur MATIGNON, nous dit fort bien (*Superstition, Crime et Misère en Chine, Storck Editeur, Lyon*). « En Chine, tout se « réduit à des influences spirituelles qu'il ne faut pas contrarier : « la moindre action peut influencer sur leur équilibre, « fong-
« choué », d'où nécessité de consulter pour tous les actes, le « géomancien : enterrements, constructions, création de canaux, « chemins de fer, télégraphes, etc.. » Et ailleurs, il traduit cette pensée, que le Chinois qui agit par crainte et calcul, admire d'autant plus, qu'il comprend moins. Les superstitions augmentent encore tous les jours, dues à l'influence du bouddhisme et au profond respect des traditions du passé.

Traditionalisme : il ne faut pas chercher ailleurs les usages répandus dans la masse; ce mot résume tout. Le Céleste est cristallisé dans son passé : l'évolution des êtres et des choses est inconnue là-bas. Et c'est ce qui explique combien laborieuse et difficile est l'étude de toutes ces pratiques d'usage millénaire : chacune d'elle a sa légende, fidèlement transmise à travers les siècles. Presque toutes sont ignorées du public, mais fidèlement conservées par les bonzes et les « taoche ». Demandez à un Chinois pourquoi il colle le caractère « **Fou** » sur sa porte le dernier jour de l'année : il l'ignore; tous cependant observent

cette coutume qui remonte à la dynastie des « **Ming** » : Un des empereurs ayant fait mettre à mort, toutes les familles qui n'avaient pas affiché ce caractère, symbole du bonheur, que devait apporter l'impératrice, dont quelques mauvais plaisants s'étaient joués à cause de ses grands pieds. D'autre part, les bonzes révèlent très difficilement l'origine et la pratique de toutes ces superstitions qui s'accomplissent tantôt dans les maisons des particuliers, tantôt dans les pagodes. L'étude en est donc entravée couramment et seuls ceux qui ont passé de très longues années en Chine, ont vécu en contact direct avec le peuple, ont su capter sa confiance, seuls ceux-là peuvent décrire les superstitions et leurs origines. C'est aussi ce qui explique pourquoi les historiographes français de la Chine, se sont abstenus pour la plupart d'interpréter ce chapitre des coutumes mythiques. Il est permis d'affirmer que seuls jusqu'à ce jour, des missionnaires ont passé vingt ans et plus, dans les campagnes chinoises, totalement isolés des Européens, suivant les grandes routes classiques pour leur commerce ou leurs voyages. Et combien rares sont ceux qui comme notre frère, y ont séjourné 35 ans, sans jamais revoir le sol de sa Patrie. Aussi, la sûreté de sa documentation, est-elle hors des discussions.

Nous nous contenterons dans cette seconde partie, d'extraire les coutumes usitées auprès des malades et concernant exclusivement l'exercice de la médecine et les pratiques d'hygiène. Nous prendrons l'homme à sa naissance pour le conduire jusqu'au tombeau. Et comme la mort chinoise n'est qu'une transmission de l'âme dans un autre corps, grâce à la métempsycose, que la vie de l'au-delà, est régie par des règlements et des dignitaires semblables à ceux d'ici-bas, nous ferons suivre d'une étude des divinités de l'Olympe Céleste. Il va sans dire que dans toutes les provinces où sont pratiquées les coutumes superstitieuses que nous allons relater, non seulement la Médecine et la Pharmacie ne font qu'un tout réuni, mais sont réduites à leur plus simple expression. Il ne faut pas oublier que *c'est en 1907 seulement*, que les premiers missionnaires ont pu pénétrer dans le **Hai-Tcheou**, pointe Nord-Est du **Kian-sou**,

s'allongeant entre la mer de Chine et la province du **Chan-Tong**, D'une superficie égale à peu près à la Belgique, cette province qu'on voulait préserver de la présence des Européens, est peuplée de millions d'habitants. Nous verrons comment on y soigne les malades.

§ I. — *Enfance.*

La grande préoccupation des Chinois, c'est d'avoir des enfants, surtout du sexe masculin. La stérilité est un châtiment des dieux. Le Chinois a une peur énorme de ne pas avoir de descendants, qui, après sa mort, remplissent les devoirs de piété filiale si nécessaires pour empêcher son âme de devenir errante. C'est une superstition bienfaisante qui facilite la repopulation. Malheureusement, si un fils est le bienvenu, c'est presque une honte d'engendrer une fille et nous verrons à quelles criminelles folies pousse cette superstition. Pour avoir un fils, il est d'usage d'invoquer des divinités spéciales qui seront étudiées au chapitre suivant. Ces idoles sont les grands pourvoyeurs d'enfants. Lettrés ou paysans se livrent à ces pratiques.

Arrive le jour de la naissance : les femmes seules président à l'accouchement. S'il est laborieux, ces gynécologues, n'ayant pour elles qu'une longue expérience et ignorantes des principes élémentaires de la science, s'adonnent exclusivement aux superstitions. On brûle de l'encens, on utilise une variété de talismans que nous étudierons, on invoque toutes les divinités spécialistes.

On expose dans la chambre, la tablette de l'idole, qu'on recouvre des vêtements de la mère, pour activer la délivrance. L'heure et le jour jouent un grand rôle : les devins sont consultés. Ils tirent l'horoscope. Malheur à la femme, si par mégarde, pendant sa grossesse, elle a pénétré dans un établissement où se trouvent des vers à soie. L'enfant fatalement doit arriver mort-né. Enfin, dans les cas désespérés on voue l'enfant à une divinité, lui promettant, en reconnaissance, d'en faire son bonze. Ainsi se trouve sacrifié le petit être, même avant d'avoir vu le jour. Il est juste d'ajouter que plus tard, on pourra racheter ce vœu avec force sapèques.

C'est seulement le troisième jour après la naissance que l'enfant peut être baigné et lavé. Ce jour-là aussi, les devins tirent son horoscope : on immole un coq pour remercier la déesse donatrice d'enfants. C'est un principe universellement répandu que les mauvais génies cherchent à nuire aux nouveau-nés, surtout aux enfants mâles. On les trompe en appelant ceux-ci, du nom d'un animal, chien ou chat, ou mieux d'une fille : **ya t'eu**. Ils n'auront pas ainsi l'idée de les faire mourir. Tout enfant, jusqu'à l'âge de seize ans, doit passer trente douanes, espacées de mois en mois, d'années en années. La neuvième est franchie le centième jour après sa naissance, et c'est à partir de ce moment seulement que les « **Teou-cheng-koei** », ou mauvais esprits, n'ont plus aucun pouvoir sur lui.

Voici le nom de ces douanes du jeune âge :

1° Douane des quatre saisons, où habite un mauvais diable.

2° Douane des quatre colonnes.

3° Douane du diable roi-bœuf (**Nieou-Wang**).

4° Douane de la porte du diable, où habite un esprit méchant.

5° Douane de l'ébranlement de la vie.

6° Douane de l'impasse.

7° Douane de la poule d'or qui se précipite dans un puits.

8° Douane des parties sexuelles.

9° Douane de cent jours.

Toutes ces douanes sont étudiées dans un ouvrage taoïste : « *Wan-pao-ts'iuén-chou* » ainsi que tous les procédés inventés pour les franchir sans encombres.

L'horoscope indique quelle douane l'enfant doit passer : si elle est néfaste, il faut pendant les sept jours qui suivent, allumer 7 lampes, jour et nuit, autour de son berceau : on suspend près de lui des flèches en bois de pêcher pour écarter les mauvais génies, ou des amulettes du même bois qu'on attache à son cou. Celles-ci ont le privilège d'empêcher de voler l'enfant pour consolider avec son petit corps les fondations d'un édifice. Cette croyance absurde n'a pas encore disparu et elle a été très néfaste aux ingénieurs chargés de la construction des che-

mins de fer. Le vol des enfants est en effet très redouté. Le P. DORÉ a vu des poursuites s'engager devant la maison d'un nouveau-né pour chasser tel ou tel animal venant à passer, sous prétexte que cet animal, n'était autre que l'incarnation de la voleuse d'enfants. Dans ces conditions, la mère déshabille complètement l'enfant, et jette des imprécations à la figure du mauvais esprit qui n'ose pas se présenter devant un enfant tout nu.

On ne connaît ni l'allaitement mixte, ni l'allaitement artificiel. Le lait crée une parenté entre celui qui le boit et l'animal qui le produit. Quand la mère ne peut nourrir son enfant, on lui donne de la bouillie de riz écrasé, non décortiqué, à l'eau. Beaucoup succombent à ce traitement. Il est d'usage de nourrir pendant trois ans. Sous aucun prétexte, l'enfant ne doit sortir le premier mois. S'il pénétrait dans une autre maison, ce serait l'indice des plus grands malheurs; la mère est astreinte au même régime.

Cette première sortie nécessite une foule de précautions :

L'enfant est rasé : une mèche de ses cheveux mélangés à des poils de chien est cousue à ses habits; un collier de sapèques pendu à son cou, de petites sonnettes attachées à ses pieds, toujours pour effrayer les mauvais génies, et un petit point de vermillon, placé au bout du nez ou sur le front, la couleur rouge étant un porte-bonheur.

Ces quelques superstitions expliquent le développement en Chine de la mortalité infantile. Ce peuple est heureusement très prolifique et le fléau est, de ce fait, amoindri. Il y a hélas! d'autres causes, beaucoup plus graves, de la mortalité des enfants : nous avons parlé de l'infanticide. Existe-t-il réellement? Le doute n'est pas permis. Le mal toutefois ne s'étend pas aussi loin que certains se sont complus à le dépeindre : il serait moins fréquent dans les provinces du Nord, que dans celles plus pauvres du Centre. Les parents dénaturés qui se livrent à ce crime, apportent quand même une certaine retenue dans son accomplissement, car si le doute n'est pas permis, rarement on les prend sur le fait. Le Docteur MATIGNON (*Superstition, Crime et Misère en Chine*), prétend qu'on sacrifie ces petites vic-

times pour en recueillir certains organes très prisés dans la thérapeutique. Sans contester cette affirmation dont il ne donne pas la source, nous nous rapprochons beaucoup plus de lui, lorsqu'il ajoute que les causes déterminantes sont la misère et les superstitions. Et le P. Huc (*Empire chinois, tome II, page 405*), confirme cette opinion lorsqu'il raconte, qu'on rencontre assez fréquemment dans les campagnes, des cadavres de petits enfants. « On « aurait tort, ajoute-t-il, de conclure que ces enfants ont été ainsi « jetés et abandonnés. Cela peut cependant arriver assez souvent, « surtout pour les petites filles, dont on veut se débarrasser et qu'on « expose de la sorte dans l'espérance qu'elles seront peut-être « recueillies par d'autres. Dans les grandes villes, on voit « près des remparts, des cryptes destinées à recevoir les « cadavres des enfants que les parents ne peuvent ensevelir. Il « existe certainement des pères et mères dénaturés qui n'ont « pas horreur de précipiter dans ces fosses communes leurs « filles encore vivantes. Mais nous pensons qu'il y aurait grande « exagération à dire que ces cryptes sont remplies de petits « enfants qui font entendre au loin leurs gémissements. A « Pékin, cinq tombereaux trainés par un bœuf, parcourent la « ville, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants les « remettent au conducteur. Les vivants sont portés dans un asile « nommé **Yu-Yug-tang** : temple des nouveau-nés ».

Dans les « *Relations de Chine* » (Juillet-Août 1919) le P. de MOIDREY dépeint une tour funéraire « **tsi-koé-t'eh** » dont on rencontre plusieurs modèles dans les environs même de Chang-Haï. Solidement construites en briques, ces tours n'ont qu'une ouverture étroite par où l'on jette les cadavres d'enfants. De petits corps sont encore visibles sur le cliché, qui n'ont pu tomber à l'intérieur. Il a été impossible de contrôler si on précipite dans ces tours, des enfants vivants.

Ce qui est indéniable, c'est qu'en Chine, bien que de tous temps on ait interdit l'infanticide, les corps des enfants ne sont pas respectés et restent souvent le long des chemins : parfois même ces petits corps sont mutilés, surtout quand les enfants meurent tous dans une famille, pour éviter que leur âme revienne

molester ceux qui naîtront dans l'avenir. Ce qui est indéniable encore, c'est que la fille morte avant son mariage, n'est pas considérée en Chine, comme un membre de l'humanité. Dans l'au-delà, elle ne peut se réincarner en homme, aussi rôde-t-elle à travers le monde pour voler une âme de garçon qui lui permette de se réincarner en homme dans le sein d'une mère. De là le singulier mépris dont on l'entoure. Ce qui est plus indéniable enfin, c'est que l'avortement se pratique chez les Célestes, au grand jour. La réputation d'un pharmacien se fait sur des formules infaillibles qu'il affiche ostensiblement, nous l'avons vu. Indépendamment de la misère, cause fréquente de l'avortement, les superstitions ne perdent jamais leurs droits. Après la mort de son père, un fils pieux doit rester 27 mois sans rapports avec sa femme et si celle-ci a un enfant, c'est une honte familiale. Après la mort d'un empereur, trois ans de deuil étaient prescrits, et une femme ne doit jamais accoucher pendant un deuil.

Il est d'usage aussi de ne jamais laisser mourir un petit enfant, gravement malade, dans son lit. On l'expose tout nu sur le seuil de la porte, pour chasser les mauvais esprits de la maison. La plupart ne peuvent résister à une si pénible épreuve, cause d'un infanticide involontaire sans doute, mais non moins réel.

Les enfants ne sont jamais embrassés : on se frotte le nez sur leur figure ; les effusions du baiser ne sont pas de mise en Orient d'ailleurs. Quand l'enfant grandit on change ses amulettes, on lui suspend au cou, tantôt un petit cadenas « **tai.souo** » de modèle varié, tantôt un collier « **tai-kiuen** » comme celui des petits chiens, assez grand pour laisser passer la tête, destiné à encercler la vie dans le corps de l'enfant et à empêcher son âme de se séparer de son corps. Ce collier est un présent très considéré. On rencontre aussi des enfants ayant une petite boucle d'argent passée dans le nez. Les petits garçons ont généralement une boucle d'oreille, ce qui les distingue des petites filles qui en portent deux. De la sorte, les mauvais génies croiront avoir affaire à une fille et les négligeront. Ces pendants ont souvent la forme d'un poids représentant quelque chose de diffi-

cile à soulever : le diable ne pourra pas enlever l'enfant. Tous, sans exception, portent un collier de sapèques, même les plus pauvres, enfilées dans une corde rouge. On les remplace en vieillissant par une simple plaque de cuivre ou d'argent, sur laquelle sont gravés des talismans protecteurs, ou les huit trigrammes des « **Pa-Koa** ». Tant que l'enfant n'a pas atteint l'âge de 16 ans, il doit avoir les cheveux rasés sur le sommet de la tête et porter une couronne de cheveux. Sans cette précaution, il lui serait impossible de passer les douanes. Il porte l'habit de bonze jusqu'à un âge déterminé, ou le **Pé-kia-i**, « habit des cent familles » confectionné avec des pièces disparates offertes par des familles différentes. Jusqu'au centième jour, on éloigne les voleuses d'enfants en faisant brûler un morceau de vieux soulier auprès du berceau, afin que l'odeur fétide éloigne le mauvais esprit, qu'on écarte encore, soit avec un filet enduit de sang de porc, soit avec un crible. Le sang épouvante et chaque maille du filet et du crible, donne l'illusion d'un œil : tous ces regards empêchent les voleuses d'approcher.

Les enfants étant très souvent malades, les bonzes ont imaginé une foule de superstitions pour les guérir. Toutes ces pratiques, sans aucun fondement scientifique, sont éminemment dangereuses. La plus répandue est assurément celle des talismans. Il existe aussi certaines coutumes très en usage.

Lorsque le malheur persiste dans une famille, on fait adopter l'enfant par un voisin jusqu'au dernier passage des douanes. Cette cérémonie compliquée s'appelle « l'adoption sèche ». Si l'enfant a eu la variole, un morceau d'étoffe rouge attaché dans ses cheveux, le préservera pour toujours. Pendant la maladie, on le couvre d'un casque grinçant pour épouvanter le dieu. De petits cadenas sculptés avec des noyaux de pêche, confèrent la longévité, la pêche étant le fruit de l'immortalité. Un berceau composé des trois bois : pêcher, jujubier et sapin, est un talisman infailible contre toutes les maladies. C'est aussi un pronostic que l'enfant aura le plus bel avenir.

A 16 ans, toutes les douanes sont passées. L'enfant devient adulte et est à l'abri de tout péril.

§ II. — *L'homme adulte.*

Habitué dès l'enfance à voir ses parents s'adonner aux pratiques superstitieuses, le Chinois restera pendant toute son existence, le jouet de ces croyances. Il est la proie facile des devins, des diseurs de bonne aventure, des sorciers, et de tous ceux, et ils sont nombreux, qui exploitent la divination ou l'art de prévoir l'avenir.

GÉOMANCIEN. — De tous ces trafiquants des croyances populaires, celui qui joue le plus grand rôle est incontestablement le géomancien. C'est lui qui étudie le « **fong-choei** » ou le grand principe d'équilibre des lois de la nature : vent et eau. C'est le *Yn* et le *Yang* terrestre. Tout ce qui existe sur terre, est en équilibre parfait : creuse-t-on un trou, l'équilibre est rompu, et il y a lieu d'établir des lois de concorde ou de dissonance. Cette théorie est extrêmement vieille et remonte à plusieurs siècles avant notre ère. **Kouo-po** en est le principal auteur. Ses disciples après lui se divisèrent en deux écoles : les uns s'appuyant pour baser leurs jugements sur des phénomènes purement mythiques, les autres sur l'orientation des objets extérieurs et l'aspect physique du pays : ce sont les plus nombreux. Que de perturbations, que de vexations, de querelles, de procès n'engendre pas le **fong-choei** ! Dès lors qu'un voisin construit une maison il détruit la bonne influence de l'immeuble d'à côté. Mais c'est surtout pour le choix de l'emplacement des tombeaux que les géomanciens deviennent funestes. Des cadavres sont conservés des mois entiers, parce que ces exploiters n'ont pu se mettre d'accord pour l'emplacement d'une tombe. Aucune sépulture n'a lieu sans que le géomancien soit consulté.

TIREUR D'HOROSCOPE. — Très en usage dans les campagnes, en raison de sa simplicité. Tout le monde peut exercer cette profession, qui consiste à prédire le succès ou l'insuccès d'une entreprise, d'après le mois, le jour et l'heure où elle est accomplie. Cette lecture se fait généralement sur les deux join-

tures supérieures de l'index, du médius et de l'annulaire. Les malades eux-mêmes peuvent tirer leur horoscope. D'ailleurs, chacun, suivant le jour du cycle de sa naissance est prédestiné : son destin est déterminé à l'avance, ainsi le fatalisme est étroitement uni au fanatisme.

MAGICIENS : T'siang-t'ong-tse. — Ce sont des exterminateurs de diables. Ils sont appelés dans les familles pour chasser les mauvais génies qui engendrent les maladies ou les adversités. Après s'être recueillis devant une table où brûle l'encens entre deux bougies, ils entrent dans un état de névrose hystériforme, bondissent dans l'appartement un trident à la main, frappent de toutes parts jusqu'au moment où ayant saisi un esprit, **Koei**, ils l'enferment dans un vase en terre cuite qu'ils vont ensuite briser à un carrefour au milieu d'un grand feu. De retour à la maison, ils s'inclinent à nouveau devant la table : on leur jette un peu d'eau sur le front et les paye largement, surtout quand le malade guérit. Cette pratique très en usage au **Ngan-hoei** est une des plus anciennement connues : il en est question dans les livres de l'époque de Confucius (552 av. J.C).

SORCIÈRES : Tao-nai-nai. — Elles existent surtout dans les provinces où les bonzes et les « taoches » ne sont pas nombreux, notamment au **Hai-Tcheou**, dans le **Kiang-nan**. On les divise en deux classes : celles qui mangent de la viande et les végétariennes. Un volume ne suffirait pas pour raconter leurs agissements. Toutes font profession de guérir les malades. Comme dans ces régions il n'existe pas de médecins, les paysans ont recours à ces guérisseuses, soi-disant en contact avec les esprits. L'esprit de ces contrées est **Hoang-lang-Tsing** ou « esprit belette ». Tout autour des villages on voit de petits pagodins élevés à cette divinité qui est vénérée chez les sorcières dans leurs propres demeures, sous la même forme. D'après les croyances populaires, ces femmes, aux mœurs faciles, auraient des relations avec ces esprits qui sont succubes et incubes. Elles se recrutent parmi celles qui prétendent avoir

élé guéries par l'intervention des sorcières. Ces recrues sont des élèves qu'on initie aux pratiques superstitieuses de la profession. Aucune sorcière ne marche à pied, sa dignité s'y oppose. On doit aller la chercher à domicile et l'amener soit en voiture, soit en brouette. Elles sont toujours munies d'une très longue pipe qui sert à les reconnaître.

Arrivées dans la chambre du malade, elles commencent par s'offrir un bon repas avant d'accomplir leurs cérémonies. Elles brûlent l'encens et examinent avec soin la cendre formée, au fur et à mesure que le feu consume les baguettes parfumées. Si la cendre est noire, c'est généralement signe de mort. Si elle est blanche, le malade pourra guérir. Enfin, pour terminer, des sapèques noircies dans la fumée qui se dégage de l'encens, sont jetées sur la table et d'après leur disposition, la sorcière prononcera son diagnostic définitif. Si le malade est condamné, les prières cessent : au cas contraire, une foule d'incantations sont prononcées : un long massage est fait sur le corps du malade pour en chasser les esprits, auteurs de la maladie. Une pratique odieuse est familière à ces magiciennes. Quand elles voient la mort approcher, elles en rejettent la cause sur un tiers, prétendant que les deux vies sont en opposition et il arrive ainsi que l'existence d'un enfant est sacrifiée pour sauver celle d'un adulte.

Quand il s'agit d'un enfant malade, la sorcière, un bol dans une main, une feuille de papier monnaie dans l'autre, fait mine de saisir quelque chose autour du malade. Ce sont les mauvais esprits qu'elle enferme dans le bol et va jeter dans un grand feu, loin de l'habitation. Elle procède ensuite au rappel de l'âme, cérémonie très courante en Chine, dont le but, par une foule de procédés bizarres et grotesques, est d'empêcher l'âme de quitter le corps. Les honoraires des sorcières sont tarifés : en dehors des repas qui leur sont offerts, elles ont droit pour leur déplacement, à 200 sapèques. Mais si le malade guérit, elles touchent des sommes beaucoup plus élevées et de beaux cadeaux. Il est d'usage aussi, dans les familles aisées, de les réunir en bandes à date déterminée. On leur offre de riches festins.

PHYSIOGNOMISTES. — Ce sont des individus qui, d'après l'examen des oreilles, des yeux, de la bouche, du nez, des paupières, du front, des joues et du menton ont le pouvoir de déduire un horoscope. Cette prétendue science est des plus compliquées : chaque sens, chaque partie de la figure, correspond à une planète, à une divinité ou à l'un des cinq éléments (or, bois, eau, feu, terre). En combinant toutes ces données, les physiognomistes déterminent le sort heureux ou malheureux de leur client. Cette coutume est d'autant plus répandue qu'elle est compliquée et incompréhensible pour la plupart des Chinois.

LES MANGEURS D'HERBES. — Tous ceux qui font partie de cette secte, prennent l'engagement de ne manger pendant toute leur vie que des aliments maigres. On les appelle les « jeûneurs perpétuels ». L'origine de cette coutume remonte à la dynastie des « **Tang** » (650 ap. J.-C.); elle a pour but d'exhorter les hommes à jeûner toute leur vie afin d'être réincarnés après leur mort dans la personne d'un homme puissant. Elle repose surtout sur ce principe fondamental cher aux Célestes : ne pas tuer un être vivant, ne pas manger sa chair, qui peut être celle d'un ancêtre réincarné dans cet animal. Les végétariens adorent le soleil, à qui ils récitent avec ferveur, une prière très répandue, ainsi qu'à la lune. Bouddha lui-même composa cette dernière prière. Ces cultes remontent très loin dans les siècles écoulés. On reconnaît encore les végétariens au chapelet bouddhique que tous récitent fréquemment. Ce chapelet « **sou-tchou** » est composé de 108 grains, dont le plus gros, suspendu en dehors de l'enfilade, est sculpté en forme de gourde. Les chapelets provenant du Thibet et du *Se-tchouen* sont les plus réputés.

DÉMONIFUGES. — Ce sont des objets ou des plantes auxquels on prête le pouvoir d'éloigner les mauvais esprits :

1° Les sapèques placées dans la bouche d'un mort.

2° Les sapèques que tient dans sa bouche le **Pé-lao-yé** pendant les processions diaboliques.

3° Les sapèques placées dans les maisons de papier brûlées pour le service des défunts.

4° L'empreinte authentique d'un sceau mandarinal.

5° Le calendrier impérial **Hoang-li**.

6° *L'acorus calamus*, qui pousse dans les mares.

7° *L'artemisia vulgaris*, qu'on place le 5^e jour de la 5^e lune dans les maisons, avec le précédent.

8° Des branches de saule, fixées dans la chevelure le 5 Avril.

9° L'amulette en bois de pêcher.

10° Un sabre magique, composé de sapèques enfilées, et suspendu dans la maison.

11° Le phosphore.

12° Un couteau ayant servi à tuer un homme.

13° Des clous ayant servi à clouer un cercueil.

Quiconque possède ces objets, a contracté une assurance très efficace contre les génies malfaisants des épidémies ou des maladies de toutes natures. On leur donne la place d'honneur dans la maison et on les considère comme étant d'autant plus efficaces qu'ils sont plus difficiles à se procurer.

CALENDRIER DES SUPERSTITIONS. — Nous avons dit que du berceau à la tombe, le Chinois est l'esclave des superstitions pour tous ses actes; les bonzes, qui ont intérêt à maintenir dans le peuple toutes ces grotesques pratiques, ont imaginé un véritable calendrier où jour par jour sont relatées toutes les superstitions en usage. C'est un document très peu connu, qui jamais n'a été publié et dont se servent ces charlatans pour exploiter leur crédule clientèle. On y trouve tous les renseignements concernant les jours fastes pour les travaux publics, l'agriculture, les mariages, les sacrifices, le commerce, etc... Nous en extrairons seulement la liste des jours favorables ou néfastes à l'hygiène et à la médecine sous toutes les formes. On remarquera que ces jours sont relativement peu nombreux : la raison en est que tout en Chine peut être influencé par les prières aux divinités et les talismans. Il ne faut donc pas perdre de vue la forme pratique et lucrative.

Premier mois :

- 5. Jour de balayage des maisons.
- 17. On laisse les portes ouvertes toute la nuit.
- 18. On brûle des navires en papier sur les canaux pour couler la peste et les maladies contagieuses.
- 27. Jour très propice aux sépultures.

Deuxième mois :

- 11. Jour de bonheur pour prendre des bains et guérir une maladie.
- 16. Fête en l'honneur de la Sainte Sage-Femme « **Ko** ».

Troisième mois :

- 2. Les feuilles de pêcher cueillies pendant cette journée et séchées, guérissent toutes les maladies de cœur.
- 21. Jour où sont exaucées les prières des femmes stériles, demandant des enfants.

Quatrième mois :

- 13. Jour de vénération à la pagode des médicaments.
- 17. Fête du roi du 10^e district des enfers. Quiconque jeûne sera avantagé par la métempsychose.
- 20. Fête de la déesse de la lumière des yeux.
- 27. Jour funeste : tout au plus pourra-t-on prendre un bain.
- 28. Naissance de **Yo-Wang**, le roi des médicaments.

Cinquième mois : S'appelle **Tou-yué** : le mois pestilentiel.

- 1. Naissance du dieu de la longévité. On se met sous sa protection pendant ce mois si redouté, à cause des épidémies dues à l'apparition des grandes chaleurs.
- 6. Jour très propice aux sépultures.
- 9 et 21. Il est permis de prendre des bains.
- 24. Jour très favorable pour consulter un médecin.

Sixième mois :

5. On peut avec avantage prendre des bains et se faire raser.

14. Permission de balayer les maisons et de faire des ablutions.

Septième mois :

C'est le mois des morts, pendant lequel on accomplit les rites pour soulager les âmes dans l'autre vie.

10. On peut prendre un bain.

Huitième mois :

2. Il est permis d'enlever la poussière des appartements.

4-26-28-29. Permission de prendre des bains.

6. Favorable pour les sépultures.

20. Jour très néfaste. Danger de mort toute la journée.

Neuvième mois :

2. Permission de prendre un bain.

3. Naissance du dieu des épidémies.

21. Permission de se faire raser, de se baigner et de nettoyer la maison.

Dixième mois :

11. On peut inviter un médecin.

12. Favorable aux sépultures.

21. On peut se raser, se baigner, nettoyer sa maison.

24-29. Permission de prendre des bains.

Onzième mois :

1-10-22. On peut balayer la maison et prendre des bains.

12. Jour très néfaste. Permission de se baigner.

15. Favorable aux sépultures.

Douzième mois :

7. Favorable pour un enterrement.

9. Permission de se baigner et de nettoyer la maison.

19. Jour très favorable pour faire dire la bonne aventure.

24. Jour de grand nettoyage des maisons. On fait des offrandes pour chasser les diables de la peste.

FÊTES PARTICULIÈRES. — Indépendamment des superstitions décrites, il existe dans l'année des fêtes auxquelles personne ne voudrait se soustraire. Tantôt diurnes, tantôt nocturnes, elles sont familiales ou locales et ont été causes parfois de graves désordres. Les fêtes populaires sont toujours accompagnées d'un très grand déploiement d'oriflammes, de bannières, avec force pétards, musiques criardes, tambours et cris assourdissants. Ayant pour but de s'attirer la bienveillance des dieux ou de chasser les mauvais esprits, il faut nécessairement faire beaucoup de bruit pour les intimider.

FÊTES DU JOUR DE L'AN. — De toutes les fêtes, le jour de l'an chinois est le plus en honneur. Les cérémonies durent quinze jours et varient avec les régions et les provinces. C'est le signal du repos, des ripailles et des réjouissements. Pendant 15 jours, dans certaines provinces (**Kient-chang**), on ferme boutique et on cesse tout travail. Des repas monstres sont offerts aux ancêtres. Dans d'autres (**Kiang-nan**), on reprend le travail après trois jours, tout en observant certains rites jusqu'au 15 au soir, jour de la grande procession des lanternes. On promène par les rues un immense dragon en papier sur une charpente de bambou flexible : les bougies placées dans les lanternes qui éclairent le corps du dragon ont la propriété, brûlées sur le bord du lit, de rendre fécondes les femmes stériles. Les yeux du dragon, sont une amulette infailible pour la réussite des couvées de poulets.

Le premier jour de l'année, il faut faire sa provision d'eau pour trois jours : tous les puits sont fermés. On balaye les appartements le 30 au soir et il faut scrupuleusement s'abstenir de le faire pendant les trois premiers jours de l'année, de crainte qu'une parcelle de bonheur ne soit jetée dehors avec la poussière. Les souliers sont placés la semelle en l'air, afin que

le démon des épidémies n'y dépose aucun germe de maladies. Les femmes ne doivent pas prendre part aux réjouissances ces jours-là. Elles sont autorisées à vaporiser le vinaigre dans l'appartement, coutume qui consiste à verser du vinaigre dans un creuset à long manche, porté au rouge. Les vapeurs ont une influence énorme pour écarter les épidémies et chasser les mauvais esprits. Nous ne devons voir, dans cette coutume universellement répandue, aucune notion de l'idée de désinfection. Il est d'usage aussi de s'abstenir de manger de la viande le jour de l'an, pour fêter Bouddha. C'est le 4^e jour, qu'a lieu l'ouverture des bains publics dans les villes. Les bonzes et les « *lao-che* » président à cette cérémonie. Le 13^e jour, on va déposer des lampes sur les tombeaux.

Nous avons dit que le 5^e mois était très redouté en raison des épidémies. Le 5 de ce mois, on se préserve des épidémies, toujours dues aux mauvais esprits, par l'emploi à profusion de talismans. Dans toutes les maisons, on expose des tiges de jonc, et des sommités d'armoise, entourées de plusieurs grimoires portant le sceau des divinités **Tchang-tao-ling**, premier chef des Taoïstes ou de **Tchang-Hoei**, véritable don Quichotte chinois.

Une autre coutume dangereuse, consiste à mêler du phosphore au vin qu'on boit au dîner. C'est un préservatif contre les épidémies. Ce vin est appelé : **Long-hoang-tsieou**.

Une vieille coutume qui remonte au temps des *Tsing* (250 av. J.-C.), consiste à préparer le 8 du 12^e mois, la bouillie connue sous le nom de **La-pa-tchou**. Voici sa composition : noix, graines de pin, bignone, macres, jujubes, nèfles du Japon, châtaignes, légumes et céréales, le tout réduit en poudre et bouilli. Cette mixture a la propriété de préserver du froid, de chasser les mauvais génies et d'écarter toutes épidémies. Même à la cour impériale avant le changement de régime, elle était distribuée aux grands dignitaires. Elle a aussi le singulier pouvoir, frottée sur les jujubiers, d'augmenter et de favoriser la récolte des fruits.

Le 25 du même mois, une autre bouillie de formule beaucoup

plus simple, est mangée dans toutes les familles : les animaux doivent également en absorber. C'est la bouillie de haricots rouges ou bouillie de toutes les bouches « **Tche-teou-tchou** ». « **Fou-hi** » le grand patron de la médecine, eut un mauvais fils qui devint le démon des épidémies. Il redoutait les pois rouges. C'est pour ce motif qu'on mange la bouillie qui l'épouvante.

PRINCIPALES SUPERSTITIONS D'ORDRE MYTHIQUE. — Loin de nous l'idée de reproduire ici toutes les superstitions. Elles sont légion, varient avec les provinces, les villes, les hameaux mêmes. Complètement étranger aux mœurs chinoises, celui qui aurait la prétention de les énumérer toutes. Chaque historiographe a dans sa sphère, parmi ses relations et suivant les régions qu'il a parcourues, relaté celles qu'on lui a signalées. Fidèles au programme que nous nous sommes tracé, nous ne donnerons ici que quelques exemples, se rapportant exclusivement à la médecine et à l'hygiène, laissant de côté tout le fatras des pratiques magiques employées, il est permis de l'affirmer, jusque dans les actes les plus insignifiants de l'existence.

a) *Sanctuaire familial*. — Petite pagode en miniature, qu'on érige dans toutes les maisons, où l'on place l'image de divinités favorites et surtout la tablette des ancêtres. Ce meuble pieux est toujours placé dans la pièce principale de la maison. Qu'est-ce qu'une tablette? Comme son nom l'indique, une petite planchette de préférence en bois de mûrier, sur laquelle on inscrit, la date de la naissance, celle de la mort et l'indication très détaillée du lieu de sépulture d'un défunt. Dans ce morceau de bois, réside l'âme du disparu. En multipliant devant lui, les prières et les prostrations, on peut obtenir tout le bonheur désirable. Depuis le plus haut dignitaire, jusqu'au plus misérable paysan, il n'est personne qui ne possède la tablette de ses ancêtres. Cette superstition qui remonte à la plus haute antiquité a toujours été et est encore de nos jours, la cause déterminante de cette piété filiale qui fait qu'aucun Chinois n'agit sans consulter ses pères. Loin de nous l'idée de combattre ce sentiment si légitime, mais nous sommes cependant contraints

de prétendre qu'il empêche dans une foule de circonstances, l'évolution nécessaire sans laquelle tout progrès est impossible. Le 1^{er} et le 15 de chaque lune, on allume des bougies et on brûle l'encens devant la tablette des ancêtres.

b) *Culte de l'encens*. — Dans aucun pays du monde, il n'est fait une si grande consommation d'encens. Nous avons analysé ces bâtonnets dont l'usage est aussi vieux que la Chine elle-même. Pas une famille qui ne possède un brûle-encens, sorte de vase à deux oreilles, de forme évasée et carrée, et de composition plus ou moins riche. Après la tablette, c'est l'ustensile de famille le plus utile. On brûle ce parfum pour toutes les circonstances de la vie, en faveur de toutes les divinités, même pour honorer certains mandarins puissants. L'usage peut en être quotidien parfois, quand surviennent des maladies et surtout des épidémies. Certains jours, l'usage en est obligatoire : du 1^{er} au 15 de la nouvelle année, le 5 du 5^e mois et le 15 du 8^e; le jour de la fête de certaines divinités. De toutes les superstitions, celle-ci est la plus tenace et la plus répandue avec celle précitée.

c) *Pélerinages*. — Encore une coutume indéracinable : le nombre énorme de pagodes entretenues par les bonzes et les « *taochè* » contribue à développer le besoin de se rendre aux pieds des divinités pour leur offrir des présents et solliciter leur appui. La concurrence est grande : aussi c'est à qui promettra le plus de vertus. Il n'est pas rare de voir de pauvres gens courir de pagodes en pagodes, mendier la guérison d'un être aimé ou d'un membre gangrené. Dans certaines régions, les pagodes se touchent : le Chinois, plus fanatique que croyant, prend le dieu qu'on lui offre, moyennant sapèques; les bonzes qui sont des maîtres raffinés en escroquerie, trouvent chez lui un terrain facile à entretenir. Leurs dupes sont légion. Le médecin n'est utile que pour un bobo insignifiant : l'expérience a démontré que seuls les esprits sont causes des maladies : toute la science des bonzes est basée sur la crédulité et la bêtise humaines. Ils savent que leurs clients redoutent davantage le monde des ténèbres que celui des vivants et sont persuadés que les divi-

nités se gouvernent comme les hauts dignitaires du pays. Dans toute la Chine, ces démarches aux dieux sont considérées comme plus utiles qu'une intervention auprès des médecins. Même en Lolotie, nous apprend le Docteur LEGENDRE (*Kient-chang-Lolotie. Librairie Plon, Paris*), le peuple qui est sceptique, n'élève aucun temple, ne récite aucune prière, croit fermement aux mauvais esprits, causes de toutes les maladies. Ces esprits pénètrent dans le corps, d'où il ne sortent que sous l'action de formules spéciales connues seulement par les prêtres de la tribu, et qu'eux seuls peuvent réciter avec succès. Si les adjurations résistent, on offre en holocauste un animal domestique, dont le cœur est mangé par le malade, la chair par la famille et le sang offert aux esprits.

Le plus célèbre des pèlerinages est celui qui s'accomplit à la montagne sacrée d'**Oméi**, aux confins de la Chine, d'où les premiers apôtres du Bouddhisme s'élancèrent il y a 2.000 ans à la conquête de l'Empire. Rien n'est plus émotionnant à lire que ces pages où les rares Européens qui ont assisté à ce spectacle, dépeignent cette foule d'invalides, de boiteux, d'aveugles s'évertuant avec mille difficultés à gravir les longs sentiers qui conduisent à la cime sacrée où s'élèvent les pagodes bienfaitrices. Ce long et douloureux cortège, rampant dans ces pentes effroyables, rappelle la fable : l'Aveugle et le Paralytique :

Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

d) *Peur*. — Le Chinois est un grand peureux : tout ce qu'il voit autour de lui l'épouvante, l'effraie. Aussi a-t-il recours à toutes espèces de superstitions pour écarter les maléfices.

Il croit à l'envoûtement, qui consiste à représenter l'image de la personne sur laquelle on veut assouvir sa vengeance par une statuette quelconque, et à l'enfouir en terre, après s'être livré sur elle à toutes espèces de méchancetés. Il est ainsi débarrassé d'un ennemi que lui envoient les mauvais génies.

Le cri des oiseaux a une très grande action sur l'existence, suivant qu'un corbeau croasse au Nord ou à l'Est, dans la matinée ou dans la soirée. Les nids de cet animal sont un

porte-bonheur : malheur au village qui laisserait détruire ceux qui sont construits sûr son territoire.

Avoir les oreilles chaudes, un picotement dans les yeux, le visage rouge, éternuer, tout cela influe sur la santé. Le Chinois s'affole facilement, s'adonne à la terreur même. Il est permis de supposer qu'il honore ses ancêtres plus par crainte que par respect et amour filial. Il redoute leur retour, les revenants, auxquels il croit fermement. Tout lui est prétexte pour s'effrayer ; un chien à queue blanche entre-t-il dans la maison, quelqu'un mourra dans l'année. Une femme ne peut s'approcher d'un puits qu'on creuse : l'éboulement est fatal, on ne le terminera pas. Il faut bien se garder de montrer un arc-en-ciel du doigt, si on ne veut pas que ce doigt soit gangrené dans l'année. Malheur à qui construirait une maison sans enfouir au préalable : deux couteaux, devant la porte pour arrêter les mauvais esprits et les brigands, un petit cercueil miniature sous l'édifice pour faire croire aux démons qu'il existe déjà un mort au logis, et sept clous dans un trou de la muraille pour préserver de tout décès.

e) *Diverses superstitions.* — Il en existe d'épouvantables. Ainsi en 1870, les religieuses de l'orphelinat de **Tien-Tsin**, furent massacrées pour avoir arraché soi-disant, les yeux des enfants qu'elles soignaient. Une superstition veut que les produits photographiques soient faits avec les yeux d'enfants. Un cadavre qui ne devient pas rigide après la mort, réclame un compagnon : il faut lui sacrifier une victime. Les âmes des petits enfants morts jeunes, viennent se réincarner dans leur mère à plusieurs reprises pour lui empêcher d'avoir une postérité. Il faut tuer l'enfant qui naîtra pour détruire l'âme du premier si nuisible à la santé de ses frères. Il en existe aussi de bien curieuses au point de vue de l'hygiène : tous les mets doivent être mangés dans la même assiette, sinon la maîtresse de maison mourra. Défense absolue de se servir d'un papier imprimé pour l'usage intime : tous les caractères doivent être brûlés et jamais laissés le long des voies ou au coin d'un champ. Les ustensiles de cuisine ne doivent pas être lavés à l'eau chaude.

Il en existe enfin d'amusantes : chacun sait que les Chinois se soulagent dans la rue : les femmes se cachent, malheur à qui les regarderait. Au **Ngan-Hoei**, en sortant des W.-C. il est d'usage de souffler dans ses mains pour les purifier et ne pas offenser **Tai-Soei** qui préside à la vie et à la mort des hommes. La pluie représente aux yeux des Célestes, la copulation du ciel et de la terre : comme il est très inconvenant d'être témoin de cet acte, ils se cachent et refusent de rester sous la pluie.

LES SCIENCES NATURELLES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES SUPERSTITIONS.

I. RÈGNE ANIMAL. — Il faut d'abord distinguer les animaux réels des êtres fabuleux inventés pour les besoins de la cause. Trois de ces derniers jouent un rôle prépondérant : le dragon, la licorne et le phénix.

Le *Dragon* est peut-être le plus ancien de tous les mythes inventés par les Chinois. Il en est fait mention au temps de **Fou-hi** (4.300 av. J.-C.). C'est le roi des reptiles : il grossit ou diminue à volonté, est visible ou invisible, habite l'espace éthéré, la terre et l'eau. C'est l'emblème de la puissance, de l'autorité, il dispose des éléments, de la vie des hommes et de tous les êtres vivants. Traverse-t-il l'espace, son souffle engendre les ouragans; siège-t-il dans les fleuves, les cours d'eau, la moindre convulsion de son corps est cause des inondations. La funeste superstition du « **fong-choei** » si préjudiciable aux intérêts du pays, repose sur la croyance superstitieuse au dragon dont il ne faut jamais troubler la demeure. Si par hasard un reptile s'égare dans un immeuble, dans une rue ou un lieu public, nul doute que c'est le dragon en personne. On s'en empare avec les plus grands soins, on l'emporte dans une pagode et on lui fait des offrandes. Très nombreux sont ces exemples et fréquemment dans les temples, on voit sur les autels un petit serpent vivant. Le dragon adore se reposer

sur les toits : il a horreur de la ligne droite, c'est pour cela que les toitures sont toutes de formes relevées. C'est lui aussi qui est cause des tremblements de terre et des éclipses.

La *Licorne* est d'origine aussi ancienne. Elle a le corps du cerf, le pied du cheval, la queue du bœuf et une corne au milieu de la tête. Elle ne mange aucun aliment vivant et ne foule aucune herbe. Elle n'apparaît qu'en temps de paix absolue et universelle. Puisqu'elle est le symbole de la sagesse, on la vénère pour avoir des enfants mâles qui feront l'honneur de la famille. Son image est affichée dans la chambre des femmes enceintes.

Le *Phénix* est à peu près de la même époque que les précédents. C'est « l'oiseau » esprit qui n'apparaît qu'aux temps de prospérité. Il a la tête de la poule, l'œil de l'homme, le cou du serpent et le dos de la tortue. Il ne mange que des pousses de bambou et ne se pose que sur une Euphorbiacée : le « *Ou-tong-chou* ». La dernière apparition eût lieu à **Fong-yang-fou**, ville du **Ngan-hoei**. Depuis ce temps, une foule d'artistes sont occupés dans cette ville à figurer des Phénix, dont quelques peintures sont fort remarquables.

En dehors de ces trois animaux d'origine purement merveilleuse, il existe toute une catégorie d'êtres vivants qui ont des pouvoirs surnaturels.

La *Tortue* est le symbole de la mauvaise conduite. Une légende veut que des esprits sous forme de tortue, se changent en filles et débauchent les jeunes gens. Sa carapace sert à prédire l'avenir; elle est aussi vénérée, en raison de sa dureté, comme la grande protectrice des digues. Une tortue dessinée sur un mur, au coin d'une rue, indique aux passants qu'il est interdit de s'arrêter pour satisfaire ses besoins.

Le *Renard* est considéré comme un esprit diable qui n'apparaît que la nuit; il est très redouté. On érige des pagodins, on brûle de l'encens en son honneur. Parfois ces esprits prennent possession d'un homme : celui-ci a tout pouvoir pour guérir les maladies. En Juillet 1907, le P. DORÉ a été témoin d'un de ces cas. Un jeune homme est devenu subitement possédé par l'es-

prit-renard. Tous les malades de la contrée, jusques y compris le Préfet du district, vinrent implorer ses soins. Les offrandes furent si nombreuses qu'en peu de temps, le rusé possédé put faire construire une maison en briques pour s'abriter, lui et son esprit-renard.

Le *Chat* qui a la particularité de voir pendant la nuit, est très vénéré au **Kan-sou** comme chat-esprit pouvant chasser les lutins. Les images de chat-talisman sont répandues un peu partout. On les expose sur les murs et sous les toits.

Le *Coq* a la singulière propriété de préserver des incendies, on dessine un coq rouge qu'on affiche sur la porte de la maison. Sur le cercueil d'un mort, il est d'usage de placer un coq en papier blanc; en allant au cimetière, il écarte les mauvais génies.

La *Grue* est le symbole de l'immortalité. On a pour elle un vrai culte.

Le *Cerf* est l'emblème de la félicité, du bonheur.

La *Chauve-souris* jouit de la même considération. Il est formellement interdit de la détruire sous peine de grands malheurs.

Le *Tigre* est un épouvantail très usité contre les lutins. Son image est peinte sur un grand nombre de portes, dont il est considéré comme le gardien. Ses griffes et la cendre provenant de la combustion de ses poils sont des talismans ayant une très grande valeur : on les paye fort cher. Quant à ses os, ils sont très réputés dans la médecine chinoise, contre les rhumatismes.

Le *Lion* est un démonifuge très efficace. C'est le grand protecteur des pagodes. Bouddha en naissant ne poussa-t-il pas un rugissement de lion?

L'*Aigle*, autre démonifuge redoutable. Gare aux mauvais génies qui sont pris dans ses serres puissantes.

Cinq animaux sont considérés comme très néfastes : on les appelle les cinq venimeux. Ils sont représentés avec l'image du fondateur des talismans « **Tchang-tao-ling** » et affichés dans la plupart des maisons. Ce sont : le lézard, le serpent, l'araignée,

le *crapaud* et le *millepattes*. Ce dernier vit dans les contrées humides et marécageuses de Chine : il atteint de 4 à 5 pouces de longueur : sa morsure est des plus douloureuses.

Chaque année du cycle chinois, composé de douze mois, porte le nom d'un animal. Ceux-ci sont invoqués à chaque instant par tous les devins. Les ouvrages qui traitent de sorcellerie les classent en deux camps très opposés, éprouvant l'un pour l'autre une grande antipathie. Le cheval hait le bœuf; le rat, la chèvre; le coq, le chien; le tigre, le serpent; le lièvre, le dragon, et le singe exècre le porc.

II. RÈGNE VÉGÉTAL. — Plusieurs plantes sont aussi considérées comme ayant des vertus mystérieuses. Il n'est pas rare de voir les Chinois brûler de l'encens devant de grands arbres, ayant pour seul mérite d'avoir vieilli en échappant à la folie du déboisement qui hante certaines contrées.

Ici nous devons citer un fait extraordinaire rapporté par le P. HUC (*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*, 1844-1846. T. II, p. 116-117). Dans la région d'**Amdo**, existe une lamasserie florissante « **Kounboum** » qui signifie « dix mille vertus ». Dans une des cours, croît un arbre singulier, qui porte sur chacune de ses feuilles un caractère thibétain. « Nous fûmes
« consternés d'étonnement, dit le P. Huc, en voyant en effet sur
« chaque feuille, des caractères thibétains très bien formés : ils
« sont d'une couleur verte, quelquefois plus foncée, quelquefois
« plus claire que la feuille elle-même. Notre première pensée
« fût de soupçonner la supercherie des Lamas, mais après avoir
« examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fût impos-
« sible de découvrir la moindre fraude. Les caractères nous
« parurent faire partie de la feuille, comme les veines et les
« nervures; la position qu'ils affectent n'est pas toujours la
« même : on en voit tantôt au sommet ou au milieu de la feuille,
« tantôt à sa base ou sur les côtés; les feuilles les plus tendres
« présentent le caractère en rudiment, et à moitié formé; l'écorce
« du tronc et des branches, qui se lève à peu près comme celle
« des platanes, est également chargée de caractères. Si l'on

« détache un fragment de vieille écorce, on aperçoit sur la
« nouvelle des formes indéterminées des caractères qui déjà
« commencent à germer, et chose singulière, ils diffèrent assez
« souvent de ceux qui étaient par-dessus. Nous cherchâmes
« parlout, mais toujours vainement quelque trace de supercherie.
« Cet arbre nous parût très vieux. Son tronc que trois hommes
« pourraient à peine embrasser, n'a pas plus de huit pieds de
« haut : les branches ne montent pas, mais s'étendent en
« panache et sont extrêmement touffues; quelques-unes sont
« desséchées et tombent de vétusté : les feuilles demeurent tou-
« jours vertes; le bois d'une couleur rougeâtre, a une odeur
« exquise et qui approche un peu de celle de la cannelle. Les
« lamas nous disent que pendant l'été, vers la 8^e lune, il pro-
« duisait de grandes fleurs rouges d'une extrême beauté. On
« nous a assuré aussi que nulle part, il n'existait d'arbre de
« cette espèce, qu'on avait essayé de le multiplier par des graines
« et des boutures, mais que toutes tentatives avaient été infruc-
« tueuses ».

Cet arbre extrêmement curieux, inconnu des Européens et dont une branche ferait la fortune d'un de nos musées, est le plus bel exemple du culte apporté au règne végétal en Orient.

Plante de Divination. — C'est une achillée connue sous le nom vulgaire de **Che-tsao** : le *Ptarmica sibirica* (Synanthérées), qui est officiellement employée pour la divination. On la consultait même avant notre ère (les livres chinois sibyllins ne laissent aucun doute à ce sujet) avec la tortue pour connaître les jours fastes ou néfastes. Elle est encore très vénérée de nos jours.

Le pêcher (Tao-chou). — Depuis la plus haute antiquité, le bois de pêcher jouit en Chine de propriétés surnaturelles. Quant à la pêche, c'est l'emblème de l'immortalité : elle occupe partout une place importante. Une légende veut qu'autrefois vivaient deux frères : **Chen-chou** et **Yu-liu**, habitant sous un superbe pêcher, planté sur une montagne, d'où ils surveillaient les **Koei**. Tous les esprits qui se conduisaient mal étaient

aussitôt saisis par eux, liés avec des roseaux et livrés aux tigres (600 av. J.-C.). Les Chinois en conclurent que le pêcher était un préservatif contre les mauvais esprits et nul bois n'est plus recherché.

Le jonc (Tchang-pou-tsao). — Deux variétés sont employées : *l'Acorus Calamus* et *l'Acorus gramineus* (Aracées). Cette plante a la propriété d'écarter les mauvais esprits. Le 5^e jour de la 5^e lune, dans toutes les maisons chinoises, on expose des « tiges de jongs ».

Armoise (Gnai). — Cette plante a la même propriété que le jonc, est exposée avec lui, le même jour, pour composer le bouquet magique qui par sa seule présence chasse tous les maléfices.

Le bambou (Tchou). — Très répandu en Chine, le bambou devait y jouer un rôle mystérieux. C'est le symbole de la longévité. Il est aussi employé comme démonifuge. On chasse les mauvais génies au moyen d'une branche de bambou vert, pendant les sépultures.

Le prunier (Mei). — Les mauvais « *Koei* » redoutent beaucoup un mélange de fleurs de prunier et de pêcher.

Le saule (Lieou-chou). — Encore un puissant démonifuge. Les sorcières et les magiciennes évoquent l'âme d'un mort, au moyen de petites figurines sculptées en bois de saule. Il a aussi la vertu d'empêcher, après la mort, d'être réincarné en chien.

La grenade (Che-lieou). — Aux fiançailles et le jour du mariage, il est d'usage d'offrir quelques grenades. Dans les maisons des jeunes époux, on voit affichées sur les murs des images représentant de belles grenades, moitié ouvertes et laissant apercevoir les graines. C'est le symbole d'une nombreuse descendance.

Le nénuphar (Lien-hoa-tse). — Les dieux aiment beaucoup les nénuphars. Les images représentant les divinités reposant

sur des feuilles de nénuphar, au milieu des fleuves, sont très répandues. Aussi a-t-on un grand respect pour cette plante, dont le fruit est, comme le précédent, un symbole de fécondité.

La châtaigne (Li-tse). — C'est un présent très considéré le jour du mariage. On témoigne ainsi aux nouveaux époux des souhaits de bonheur et des vœux pour qu'un grand nombre d'enfants mâles viennent grossir leur famille.

Le jujubier (Tsao-tse). — Il est d'usage lorsqu'on invite un fonctionnaire à sa table de lui offrir des jujubes ; c'est le symbole d'un prompt avancement. Si on les offre le jour du mariage, c'est un vœu pour avoir promptement des enfants. L'adjectif « vite » se prononce en chinois comme le mot « jujube ». Ces jeux de mots sont très employés dans toute la Chine et expliquent souvent les rapprochements hétéroclites que nous avons plusieurs fois signalés dans cette étude.

Le sapin (Song-chou). — C'est le symbole par excellence de la vieillesse, de la longévité, qu'il ne faut pas confondre avec l'immortalité symbolisée par la pêche. Offrir à quelqu'un une branche de sapin c'est lui dire... vivez très vieux ! Le dieu de la longévité, **Cheou-sing**, est toujours représenté à côté d'un sapin. On trouve cette image dans la plupart des maisons.

La pivoine (Mou-tan-hoa). — Nulle fleur n'est plus recherchée des Célestes : double motif. D'abord c'est l'emblème du bonheur et surtout de l'amour. La couleur des réjouissances en Chine, est le rouge. Offrir des pivoines, orner sa maison de pivoines, signifie : réjouissons-nous. Dans le langage des fleurs chinois, la pivoine serait l'égale de notre myosotis. Cette particularité est d'autant plus extraordinaire, que le Chinois n'est pas prodigue d'épanchements amoureux. Le flirt, l'amour platonique sont inconnus du fils de Han. Il est extrêmement rare de le rencontrer, soit à la ville, soit à la campagne en tête-à-tête avec une femme : jamais on ne rencontrera un couple amoureux.

III. RÈGNE MINÉRAL. — Le Chinois, complètement oublieux de sa dignité d'homme, a poussé le fanatisme jusqu'à honorer la pierre, ses connaissances en lithologie égalent son ignorance en botanique. Complètement insoucieux de ses voies de communications, les routes sont de véritables sentiers impraticables taillés grossièrement le long des torrents ou tracés au travers des marais. Le long de ces chemins fréquentés par les nombreux coolies, transformés en bête de somme, il est très fréquent de rencontrer, au **Ngan-hoei** en particulier, de petits pagodins où sont exposés des petits quartiers de roches diverses. Un minerai revêt-il une forme spéciale, trouve-t-on un fossile, un caillou revêtu d'un peu de mica, certainement il y a là quelque chose de mystérieux, une divinité est passée par là, on ramasse la pierre et elle devient l'objet de vénération. Du polythéisme, ce peuple est passé au fétichisme le plus vulgaire.

§ III. — *Morts et sépultures.*

Un de nos plus éminents philosophes, AUGUSTE COMTE, a prétendu que les vivants étaient gouvernés par les morts. La Chine est le pays par excellence de la mise en action de cette pensée. Le culte des morts dépasse chez les Célestes toute idée que nous pouvons nous faire de leur fanatisme. Les morts sont moins honorés par respect que par crainte. Le Chinois qui marche plutôt à reculons, ne profite pas des progrès de la science, la fantaisie remplace la réflexion et le domaine du mystérieux, au lieu de se rétrécir, s'étend. Prisonnier pendant toute son existence des stupidités que nous avons relatées, jusqu'à son dernier souffle, il en restera l'esclave et la mort elle-même ne l'affranchira pas de ces coutumes enfantines, puisque son décès sera le motif d'une foule de pratiques superstitieuses très fidèlement observées dans le pays tout entier par toutes les classes de la société.

Le P. Huc nous raconte que le Chinois meurt avec tranquillité; une quiétude incomparable. Dans les campagnes, les menuisiers prennent les mesures du cercueil sur le malade, lui

présentent les planches, discutent le prix et se mettent au travail à côté de son lit. (*Huc. L'Empire chinois, vol. II*). On sera surpris d'une telle indifférence, au même titre que l'étranger débarquant en Chine, est stupéfait de voir l'amour du peuple pour les cercueils. Cette superstition mérite une étude spéciale. Offrir un cercueil à ses parents est le plus beau témoignage, le moyen le plus excellent de leur témoigner la vivacité de sa pitié filiale. Cette offrande se fait solennellement au moment où les vieux parents y pensent le moins : c'est le meuble de luxe, qu'on place dans le plus bel appartement. Quelle exquise courtoisie ! La mort dans l'Empire du milieu, pardon, la République chinoise, n'est rien : trois choses importent : la qualité du cercueil, le choix de la sépulture, la cérémonie des funérailles.

Il est d'usage de ne reculer devant aucune dépense, même les plus inconsidérées pour se procurer un cercueil digne des ancêtres. Le bois doit toujours en être épais : les familles riches ont un double cercueil.

On va chercher très loin le plus beau bois. Les plus riches sont construits avec un bois fossile « **in mou** » qu'on trouve au **Kient-Chang** et qui mérite une mention spéciale. A la suite de perturbations terrestres, d'origine inconnue, probablement des secousses sysmiques, de formidables écroulements se sont produits, ensevelissant des parties entières de forêts. Les ans et les eaux aidant, des arbres se sont trouvés entraînés et recouverts d'alluvions les protégeant contre toute désagrégation. Plus tard, les travaux de l'homme ont mis à jour ces troncs d'arbres, admirablement conservés, que les Chinois appellent : **pan-tchang**, mine de planches. Ce sont pour la plupart, des pins, des cyprés ou des thuya, trouvés à des profondeurs de 10 à 20 *tchang*, (un *tchang* est 3 m. 30 environ) et atteignant jusqu'à 2 mètres de diamètre. Le bois le plus recherché serait fourni par un *Cunninghamia*, mais plus fin, à tissu moins noueux que le *sinensis*. Le Chinois a vu là immédiatement une cause mystérieuse, ses facultés ne lui permettant pas d'expliquer la conservation de ce bois. Ces arbres sortant du sol intacts, doivent être immortels, d'une conservation indéfinie. C'est l'**in-mou**,

le bois sacré, qui constitue l'industrie du pays. De nombreux coolies transportent sur le dos, ce bois fossile à des distances énormes : un cercueil fabriqué avec ces planches revient à mille taëls : 20.000 francs. Le même, fait avec la même essence de bois récemment abattu, coûterait 2 ou 3 taëls : 60 francs.

Reprenons le Chinois à l'agonie. Il est extrêmement rare qu'il meurt sur son lit : on lui prépare une couchette, quelquefois une simple planche, hors de la chambre. Il y est transporté quel que soit son état de faiblesse ; on enlève son oreiller, afin qu'il ne puisse voir ses pieds, ce qui attirerait des malheurs à ses enfants. Dans bien des cas, cette sotte coutume accélère la mort. Les rideaux du lit sont enlevés, car dans l'autre monde, sans cette précaution, le mort serait changé en poisson. Une cérémonie qui offre un spectacle lamentable, surtout en cas d'épidémie, c'est le rappel de l'âme, toujours pratiqué dans tout le pays. On s'en va, demandant à tous les échos, surtout la nuit, supplier que l'âme n'abandonne pas le corps du malade. Ce sont des cris lugubres. A bout de ressources, on a recours à un procédé qui fait la joie de nos confrères : On apporte une statuette d'une idole dans la chambre du malade : deux « *taoche* » s'en emparent et l'emportent chez le pharmacien. Celui-ci tournant le dos à la divinité, indique du doigt un tiroir. Si les porteurs de la statuette ne remuent pas, le remède est mauvais ; s'ils avancent ou reculent, le médicament doit être acheté à n'importe quel prix : c'est l'unique salut. Quand ce procédé échoue, il n'y a plus qu'à préparer le trousseau mortuaire. Pour un homme il consiste en une paire de bottes avec semelles flexibles, un chapeau de cérémonie sans panache rouge, une longue robe, un manteau, sans bouton de cuivre, une culotte et gilet ouatés. Pour une femme, on la revêt d'une robe, d'un manteau et d'un voile : le flanelle est interdite ainsi qu'une ceinture. La couleur blanche est celle du deuil : le jaune et le rouge sont réservés aux mandarins. Chez les pauvres on emploie une simple toile blanche.

Immédiatement après la mort, on consulte le calendrier, pour connaître l'influence du jour : faste ou néfaste. Dans le dernier cas, un crible est suspendu avec un miroir au-dessous de la

porte, les mauvais génies sont effrayés. On lave le corps, on le revêt de ses habits mortuaires et on affiche des banderolles sur la porte.

La nuit venue, des lanternes sont allumées et la famille s'en va en pleurant jusqu'à la prochaine pagode pour informer le garde-champêtre céleste que quelqu'un est mort et le supplier d'être clément. Le second jour, on retourne à la même pagode, chercher l'âme du défunt qu'on rapporte précieusement. De retour, des provisions de voyage sont déposées dans un char en papier; le défunt est prié d'y monter : on y met le feu et c'est à partir de ce moment seulement qu'il est réellement décédé. Dans certains pays, on attache autour de son cou, deux flocons de coton, pour qu'il emporte la misère du foyer et préserve d'avoir trop de filles. Sous aucun prétexte, un mort ne peut être mis dans le cercueil un jour néfaste, dût-on attendre, des semaines et des mois avant de procéder à l'ensevelissement. Cette superstition explique cette coutume déplorable de laisser des cadavres dans les appartements pendant un temps indéterminé : l'odeur pestilentielle qui s'en dégage ne semble pas incommoder les habitants du logis.

Nous passerons sous silence les pratiques mystérieuses qui président à la mise en bière, celles-ci n'ayant pas de rapport avec le but de notre sujet. Disons seulement combien peu importe le temps pendant lequel le cercueil reste à la maison. C'est à la tablette, placée entre deux bougies, un bol de riz et un coq plumé, sur une table devant la bière que va tout l'intérêt. Cette tablette est le siège de l'âme. Elle doit rester exposée 49 jours. Pendant ce temps, on festoie; on reçoit des présents et on prépare le **Wang tchang** ou grandes inscriptions sur étoffe qu'on portera le jour des funérailles (1).

(1) Une lettre de faire-part en Chine.

Cette lettre sur papier jaune, mesuré 2 mètres de long sur 0 m. 40 de large. Elle se termine ainsi :

« Moi, son fils impie, **Chou-cheng**, à la grande et lourde faute, qui, au lieu de mourir moi-même, ai laissé le malheur qui m'était dû, tomber sur feu mon père, respectueusement debout sur le côté, j'ai assisté à sa mise en cercueil, suivant en tout les prescriptions de l'empire chinois et j'ai choisi un jour faste pour le transport à domicile et pour l'enterrement ».

« Aussi par ce faire-part, j'avertis tous les concitoyens du défunt, tous ceux avec qui

Ces funérailles sont toujours en Chine l'objet d'un déploiement énorme de luxe. Il n'est pas rare de voir des familles vendre leurs propriétés pour satisfaire honorablement à ces fêtes, ou même se ruiner. Deux conditions essentielles s'imposent : le géomancien doit avoir trouvé un emplacement favorable et la sépulture ne peut se faire qu'un jour favorable toujours. En Chine, il n'existe pas de cimetières, seul le géomancien peut indiquer l'emplacement d'un tombeau d'où dépend tout l'avenir de la famille, car il est indispensable de ne pas contrarier le « **fong-choei** ». Un fils laboure son champ, à côté du tumulus où repose son père. La levée du corps se fait au milieu des plus violentes lamentations : on convoque des musiciens et des pleureuses de profession. Toutes ces douleurs postiches démontrent le merveilleux talent de dissimulation du Chinois. On brûle du papier monnaie à foison, on en jette devant le cortège, c'est une coutume universellement répandue. Une singulière habitude consiste à hisser le fils unique du défunt sur le toit, lorsqu'il est en bas âge pour éviter que son père ne l'emporte dans l'autre monde.

Arrivé au lieu de sépulture, deux cas peuvent se présenter. Le géomancien a trouvé un emplacement favorable ou n'a pas encore statué. Dans le premier cas, on recouvre le cercueil de terre de façon à former un tumulus à toit convexe de 2 m. 50 de long environ, 1 m. 20 de large et 1 m. 75 de hauteur. Les pauvres sont simplement recouverts de galets. Il est d'usage aussi dans certaines provinces de recouvrir ces tumulus d'un petit toit en briques ou en chaume. Aux abords des villes, tous ces petits monuments élevés au hasard dans la campagne, à travers champs, ne sont pas le moindre sujet d'étonnement pour

il était en bons termes ; tous les mandarins, tous ses amis et toute sa parenté, pour que tous sachent que :

« Les 17, 18 et 19 de la 1^{re} lune sont les trois jours choisis pour écrire la tablette funèbre, pour la réception des condoléances et pour le transport du corps ».

« Les membres de la famille :

« Le fils orphelin, **Mei-Choucheng**, pleurant en silence du sang et se prosternant jusqu'à terre ;

« Le fils donné en adoption, **Chou-chan**, pleurant en silence et se prosternant jusqu'à terre ;

« Le petit-fils **Tsou-i**, pleurant en silence et s'inclinant profondément ;

« Le frère cadet **Tong-tchang**, essuyant ses larmes et s'inclinant profondément ;

« Les autres parents plus éloignés, essuyant leurs larmes et inclinant la tête ».

l'européen. Lorsque le géomancien n'a pas trouvé un emplacement favorable, alors se produit un acte des plus répugnants, tant pour la morale que pour l'hygiène. On dépose simplement le cercueil sur la terre et on le recouvre d'un peu de paille. Il n'est pas rare de rencontrer ainsi des cercueils, exposés aux intempéries du temps, abandonnés pendant une année et plus, sous prétexte que les devins n'ont pas donné un avis favorable pour la sépulture. Il est juste d'ajouter que ceux-ci savent tirer la quintessence de cette macabre superstition. Quant aux infortunées mortes en couches, elles sont maltraitées par Bouddha. Leur corps doit rester exposé trois années en plein air, sans tumulus. Dans certaines contrées avoisinant le Thibet, on a recours à la combustion des cadavres : ainsi les Lolos n'enterrent jamais leurs morts ; ils les incinèrent. Il est interdit aux femmes d'assister à cette opération. Au Thibet, on les incinère également, mais on a recours aussi à l'immersion dans les fleuves ou les lacs. Deux autres coutumes beaucoup plus répugnantes consistent, l'une, à exposer les cadavres sur le sommet des montagnes où ils sont la proie des aigles et des vautours, l'autre, à les couper en morceaux, pour les donner en pâture aux chiens, très nombreux dans cette région. Cette dernière coutume est la plus répandue : les pauvres ont pour mausolée les chiens. La dépouille des gens plus fortunés est un peu plus respectée. Au lieu de l'abandonner aux chiens de la rue, on l'envoie dans les lamaseries où ces animaux sont élevés à dessein pour faire fonction de fossoyeurs. Dans certaines grandes villes de la Chine, à Pékin par exemple, un chariot attelé d'un bœuf et recouvert d'une vieille bâche, passe dans les rues pour enlever les cadavres des pauvres. Oh ! contraste, lorsqu'il rencontre un de ces convois de richards, avec des catafalques hauts comme des maisons, tout ornés de draperies étincelantes et suivis d'une foule hurlante, portant des centaines de bannières et de lanternes. Les utopistes qui rêvent de l'unification des classes, pourraient se livrer devant ce spectacle à de sérieuses méditations.

Tout ne finit pas encore le jour de la sépulture ; le troisième jour qui suit cette cérémonie, on brûle sur le tumulus de la

paille de riz tressée, on fait partir des pétards, c'est la cérémonie du **Yuen-fen**, après laquelle le mort revient dans la maison, chercher la lumière de ses yeux **Yen Koang**, qu'il a perdue. Avant cette date, il est absolument interdit de déplacer aucun objet dans l'immeuble, de balayer, de laver quoique ce soit, linge ou autres objets. On sème de la cendre sur le sol, afin de savoir d'après la trace de ses pas, s'il a été réincarné en homme ou en animal. Il arrive qu'un rat, une souris viennent à passer : l'opinion est faite.

Ainsi finit aux yeux du peuple, l'existence sur cette terre, de l'homme né au milieu des superstitions, encerclé par elles pendant son existence et poursuivi par ces coutumes mystérieuses jusque dans son tombeau.

CHAPITRE II

LES TALISMANS ET L'OLYMPE CHINOIS

§ I. — LES TALISMANS.

La Chine, avons-nous dit, est le pays des contrastes, elle est aussi le pays des surprises. L'étude que nous allons aborder en est une preuve indéniable, car il n'est pas téméraire d'affirmer, que nulle part sur l'enveloppe terrestre, la matière médicale ne revêt une forme aussi curieuse.

Le céleste, très impressionnable, impulsif, ignorant des notions élémentaires de la science, n'est pas libre. Il se débat dans l'inextricable réseau des superstitions : il est l'esclave du géomancien, du sorcier, du diseur de bonne aventure, synthétisés par les bonzes et les « *taoche* », dont le principal rôle est d'entretenir ces croyances millénaires qui paralysent toute initiative individuelle ou étrangère. Très fidèlement attaché au dogme de la métempsycose, le plus ignare croit fermement au monde de « l'au-delà », dirigé par une foule de divinités et d'esprits. Si enfantines et ridicules que soient ces croyances, les nier, ce serait méconnaître la plus petite connaissance de la mentalité chinoise, qui place toute sa confiance dans ces futilités, basées sur l'expérience séculaire des ancêtres.

Ces divinités se divisent en bonnes et néfastes : elles incarnent à la fois, tous les sentiments, tous les actes de la vie, toutes les maladies, d'où nécessité de les consulter à tous propos. C'est dans le but de satisfaire à ces exigences populaires que les « *taoche* », dont l'imagination est féconde en inventions lucra-

tives, ont inventé les talismans et les amulettes. Qu'est-ce donc qu'un talisman? Un édit d'une divinité, exprimé par des caractères officiels, pour transmettre l'exécution de ses ordres. Les divinités de l'autre monde, ont une administration identique aux vieilles routines administratives chinoises. Il existe une hiérarchie, semblable à la hiérarchie mandarinale, chaque Dieu devant obéir à son supérieur. Il peut se faire enfin que le talisman, soit lui-même un esprit, ou le siège d'un esprit. Dans ce cas, il a ses officiers sulbalternes à qui il donne ses ordres. C'est une divinité vivant dans son palais.

Tous ces talismans sont imprimés dans des boutiques nommées « **tche-ma-tien** » ainsi que tous les papiers superstitieux employés par le peuple. Le feu étant le véhicule employé pour correspondre avec l'autre monde, on comprend sans peine le commerce lucratif de ces imprimeries spéciales. Si on ajoute que les prévisions varient suivant la cause de la mort, suivant les maladies, suivant les sujets, c'est à l'infini qu'il faut compter ces écrits, permettant de correspondre avec la légion des divinités. Il faudrait des volumes pour les définir. Ces images chinoises, ces documents authentiques, sont conservés dans des albums à la bibliothèque des missions de **Zi-Ka-wei**. Nous nous contenterons pour ne pas nous éloigner de notre sujet, de donner celles le plus en usage, pour guérir les maladies, prolonger la vie ou écarter les épidémies.

Nous avons la bonne fortune, de devoir à notre Frère, vieil habitant endurci de la Chine, la traduction de ces formules magiques, véritables grimoires composés d'hyéroglyphes, jusqu'à présent restés mystérieux, bien que depuis dix-huit siècles, ils soient dessinés chaque jour par des milliers de *taoche*. Les talismans peuvent être comparés à des rébus, dessinés soit avec des caractères, soit avec des signes conventionnels, représentant les pratiques les plus usuelles des milieux populaires, comme il est encore possible d'en rencontrer de nos jours, sur les portes de vieilles maisons bretonnes.

Quant à nous, nous leur trouvons un intérêt tout autre. Si paradoxal que cela puisse paraître, nous les envisagerons

comme de véritables médicaments, comme des drogues très utilisées, d'une façon très régulière, dans toute l'étendue du territoire pour une variété infinie de maladies. Tantôt guérisseurs, tantôt préservatifs, ils remplacent les panacées que nous avons étudiées, et là où ont échoué les formules complexes de la thérapeutique du médecin chinois, les talismans sont destinés à soulager la souffrance. Etant donné que tous les maux résultent de l'ingérence néfaste d'une divinité dans l'individu ou la société, il en découle que cette même divinité doit cesser ses maléfices sur l'injonction de son supérieur. Tous les agents, tous les moyens sont mis en action pour exécuter l'ordre donné et cela est si juste, qu'à l'exemple des édits impériaux, les formules des talismans se terminent par ces mots : « respect à ceci. » Leur rédaction se présente sous plusieurs formes : tantôt ils sont brefs, impératifs; tantôt onctueux, polis et de grand apparat : parfois violents, foudroyants. Ils peuvent être aussi allégoriques.

Le Chinois étant très pauvre, on jugera de l'industrie des bonzes si l'on réfléchit, que pour toutes les infortunes, il a recours à ces grands charlatans. Il n'est d'après eux, aucune misère humaine, maladie, épidémie, accidents de toutes natures, malchances, qui ne puissent être contrebalancés par un de ces grimoires. Il en existe pour tous les événements de l'existence et aussi pour toutes les conditions sociales. Seul, le prix n'est pas uniforme : il est proportionnel à la croyance du patient et aussi à sa bourse.

Ces croyances sont mille fois ridicules : elles n'en sont pas moins en vénération dans les foules ignorantes. Plus leur résultat est négatif, plus elles sont employées. L'insuccès vingt fois séculaire, n'a pas suffi à convaincre la masse qui éprouve le même besoin absolu de placer sa confiance dans ces stupidités. Cette mentalité est devenue chez elle comme une seconde nature, un instinct naturel, encouragé, entretenu par les milliers de bonzes et « *taoche* » exploitant ces croyances comme gagne-pain. Il est à présumer que longtemps encore ils feront triompher ces facéties. Malheureusement, si quelques-unes d'entre elles

sont inoffensives, la majorité, quand il s'agit de la santé publique, sont très dangereuses. Le talisman est très certainement le remède le plus néfaste utilisé en Chine. Que de décès commis en son nom ! Les géomanciens, les sorciers, les diseurs de bonne aventure ne font généralement de tort qu'à la bourse de leur crédule clientèle, le *taoche* tue, à moins que la nature, ce grand médecin universel, ne vienne à temps au secours du patient.

Pour comprendre les talismans, il faut avant toutes choses, nous dépouiller totalement de notre mentalité européenne, nous adapter aux coutumes populaires des Célestes, vivre leur vie, nous imprégner de leur esprit. Il faut, ajoute notre Frère, connaître par le menu tous les petits détails de leur vie pratique, ce qui n'est permis qu'aux hommes ayant longuement habité ces régions et s'étant familiarisés avec les mœurs des habitants.

L'origine des talismans connue, remonte à **Tchang-tao-ling**, premier chef officiel du Taoïsme qui composa au **Kiang-si** un livre de talismans pour guérir les malades et tromper les simples, au temps de l'empereur **Choen-ti** (126-145 apr. J-C). Ceux qui faisaient appel à ses services lui donnaient cinq boisseaux de riz. Ses descendants se firent appeler **T'ien-che**, maîtres du ciel et continuèrent le même métier. Ils eurent de nombreux apôtres et de nos jours le peuple se procure dans toutes les pagodes, les écrits émanés du Maître du ciel. Ces écrits sont un enchevêtrement de caractères compliqués, dessinés sur du papier blanc, jaune ou rouge, mais le plus souvent jaune, couleur impériale.

La vente des talismans dans les pagodes étant insuffisamment rémunératrice, les bonzes vont les offrir à domicile. Ces curieux voyageurs de commerce battent les campagnes, se renseignent sur les familles éprouvées par la maladie, vantent leurs mirifiques papiers au peuple crédule et naïf et font parfois d'amples moissons de sapèques. La plupart de ces démonifuges sont brûlés et la cendre est absorbée par le malade. D'autres sont appliqués sur les parties douloureuses à l'exemple des emplâtres ou simplement suspendus, sur le mur de la

chambre, sur la porte de la maison, ou dans un arbre voisin. Quand ils sont peints sur des tablettes, celles-ci ont une grande valeur lorsqu'elles sont en bois de pêcher.

Nous avons dit que les talismans peuvent être considérés comme des rébus, il s'en suit que leur traduction présentait une difficulté énorme, puisqu'ils ne sont pas constitués par des caractères réguliers. C'est ce qui explique, à notre sens, que jusqu'à ce jour, les sinologues les plus éminents ont reculé devant cette difficulté, pensant pour la plupart, que ces grimoires étaient dépourvus de sens. Les « *taoche* » au contraire, se sont fait une spécialité de ces écritures qui constituent tout un ensemble de règles définies, de formules et de conventions. Ils conservent jalousement leurs secrets, refusent toute explication, les uns très rares par conviction, les autres par crainte de donner aux « diables d'Occident » leurs précieuses recettes. Dans ses trente années de vie intime passée au milieu des sorciers, des bonzes et des « *taoche*, » notre Frère a pu nouer avec eux, grâce à sa connaissance de la langue chinoise, des relations suffisantes pour capter leur confiance et obtenir l'explication de ces graphiques. On comprendra qu'il nous est impossible de reproduire ici toutes ces images, ainsi que les caractères chinois. L'utilité serait d'ailleurs contestable, la traduction française démontrant au-delà du nécessaire, l'incommensurable stupidité de ces croyances.

Nous avons divisé les talismans en deux grandes classes : les talismans guérisseurs et les talismans suppliques.

I. — TALISMANS GUÉRISSEURS OU MÉDICAUX

I. — TALISMANS UTILISÉS POUR LES ACCOUCHEMENTS.

1° Pour hâter la délivrance :

On brûle la feuille et on donne les cendres à boire dans du vin.

Traduction : De même que la foudre, élément puissant et irrésistible fond le sein de la nue pour la changer en eau, qu'ainsi elle ouvre le sein de cette femme enceinte et procure de suite l'accouchement.

2° *Pour activer la délivrance :*

Même emploi que le précédent.

Traduction : Nous, Dieux du Ministère du Tonnerre, nous ordonnons que la matrice s'ouvre, pas d'objection ! et que promptement sorte le fruit de tes entrailles.

3° *Pour hâter la délivrance.*

C'est un des plus célèbres ; seuls les bonzes ont droit de l'employer. Ce talisman se place sur le ventre de la mère. Les Chinois sont persuadés de son infaillible efficacité, « le ventre de la mère dut-il se rompre ». Bouddha lui-même entre en scène.

Traduction : Le Bouddha « **P'ou-hoa** », prononce l'incantation magique : « **Yu-mô-ling!** » et ordonne aux trois souverains de faire tomber l'enfant du sein de la mère.

4° *Pour hâter la délivrance.*

Encore un talisman d'invention bouddhique, vendu par les bonzes. Cette feuille doit se coller à la tête du lit pour obtenir une heureuse délivrance.

Traduction : Bouddha commande que le lion se tienne à la tête du lit pour protéger l'enfant dans le sein maternel. En outre la mauvaise étoile devra être remplacée par un bon esprit des étoiles « **T'ien Kang** ». Qu'on m'obéisse !

5° *Pour faciliter l'accouchement.*

Quand approche l'époque des couches, la femme enceinte porte cette amulette sur sa tête.

Traduction : **Lei-tsou**, commande que le talisman que cette femme porte sur la tête, soit comme la tête d'un tigre royal qui la protège. Que le tonnerre écrase sa mauvaise étoile, et que la bonne étoile « **T'ien kang** » la remplace. Respect à ceci !

6° *Pour guérir les seins.*

Infailible pour guérir les abcès et toute affection des seins chez la femme qui allaite. On coupe le talisman en deux : la partie de droite se colle sur le sein droit et l'autre sur le sein gauche. Les plaies se ferment.

Traduction : Que le tonnerre foudroie les cinq méchantes étoiles qui nuisent au sein gauche, et les cinq étoiles qui ont endolori le sein droit (noms des dix étoiles).

II. — TALISMAN SUBSTITUT. **T'i-jen.**

Ce talisman est composé de quatre figurines dessinées sur une feuille de papier jaune. Les bonzes prétendent avoir le

pouvoir de faire passer la maladie d'un enfant, dans une de ces figures imprimées, qu'il suffit ensuite de brûler. Après les incantations, on porte ces cendres loin de la maison, de préférence dans un carrefour.

III. — TALISMANS GUÉRISSEURS POUR LES DOUZE ANNÉES DU CYCLE.

Le cycle chinois est composé d'une période de douze années dont chacune correspond à un animal déterminé. Ces talismans sont très usités. Sur chacun d'eux, les bronzes écrivent le nom du malade, sa date de naissance et le nom de l'animal qui préside l'année de la naissance. Ils viennent brûler ce grimoire dans la chambre du malade, qui doit guérir.

1° Pour un malade né l'année « **Tse** » du rat.

Traduction : L'esprit régent du rameau terrestre **tse**, conjure tous les dangers et tous les malheurs.

2° Pour un malade né l'année **tch'eu**, du bœuf.

Traduction : L'esprit du rameau terrestre ordonne au nom des trois religions que le **yn** et le **yang** s'harmonisent dans le corps de cet homme pour qu'il jouisse d'une parfaite santé le reste de ses jours.

3° Pour un malade né l'année **yug**, du tigre.

Traduction : L'esprit régent du rameau **yug**, en vertu du pouvoir reçu des trois religions, ordonne à l'esprit de l'étoile **Hoei** d'établir un parfait accord entre les humeurs du corps de ce malade, de façon qu'il jouisse de la santé en tout temps.

4° Pour un malade né l'année **mao**, du lièvre.

Traduction : L'esprit de la tige terrestre **mao**, chargé de pouvoir des trois religions, commande au roi du soleil et à la déesse de la lune de députer les esprits des cinq directions vers ce malade, pour lui distribuer les cinq bonheurs.

5° Pour un malade né l'année **tch'eng**, du dragon.

Traduction : L'esprit de la tige terrestre **tch'eng** ordonne au nom des trois religions que les six esprits **ting** et les six esprits **kia**, enrayent la maladie et rendent la santé.

6° Pour un malade né l'année **Se**, du serpent.

Traduction : L'esprit préposé à la tige **Se**, députe le premier des sept souverains de la grande ourse pour guérir le corps de cet homme.

7° Pour un malade né l'année **Ou** du cheval.

Traduction : L'esprit de la tige terrestre **Ou**, envoie de la part des trois religions, les six esprits du pôle Sud, les sept esprits de la grande ourse, pour chasser les mauvais génies, auteurs de cette maladie,

8° Pour un malade né l'année **Wei** de la chèvre.

Traduction : D'après l'édit des trois religions promulgué par l'esprit de la tige terrestre **Wei**, **Wang-ling-koan** a reçu la mission de chasser la maladie.

9° Pour un malade né l'année **Chen**, du singe.

Traduction : Le souverain de la tige terrestre **cheng**, commande aux esprits **Ting** et **Kia**, de guérir cette maladie, les quatre préposés d'office devront assurer la paix dans cette famille.

10° Pour un malade né l'année **yeou**, du coq.

Traduction : Le préposé à la tige **yeou**, fort de la mission que lui confient les trois religions, charge **Wang-ling-koan**, de donner à l'eau du puits la vertu de guérir cette maladie.

11° Pour un malade né l'année **Siu**, du chien.

Traduction : L'esprit **yen-meou** reçoit le mandat des trois religions l'autorisant à se rendre auprès du malade avec les douze esprits pour lui rendre la santé.

12° Pour un malade né l'année **Hai** du porc.

Traduction : Au nom des trois religions, je commande aux esprits stellaires des constellations **T'ien-kaang** de chasser toutes les pernicieuses influences à l'aide des **Pa-koa** : signé : **Hai**.

IV. — TALISMANS POUR LES POUMONS.

1° *Talisman contre les maladies inflammatoires.*

Utilisé surtout dans l'inflammation du poumon, la fluxion de poitrine. On le réduit en cendre qu'on mêle à une infusion de plantain et on fait boire au malade.

Traduction : Que la neige, la glace, le frimas, la rosée, le froid et la gelée rafraichissent le corps de ce malade.

2° *Talisman contre la toux.*

Après l'avoir brûlé, on met les cendres dans du bouillon de navets et on les absorbe. Le mal est guéri. Ce talisman est très

précieux et à l'exemple de ceux pour les femmes enceintes, il ne se délivre pas aux étrangers.

Traduction : Proclamation divine enjoignant à **Lei-Kong** de prendre son coin et sa massue pour foudroyer le roi des démons, tous les méchants lutins et les esprits pervers des étoiles **Ticha**.

3° *Talisman pour calmer la toux.*

Spécifique très usité pendant l'hiver par les vieillards qui absorbent la cendre de ce papier amulette.

Traduction : Le ministère du tonnerre ordonne que les diables des mauvaises étoiles **Ticha** soient corrigés pour les empêcher de nuire à ce malade. De plus **Wang-lin-Koan** devra donner l'ordre de les réduire et de les mettre à mort avec leurs rois.

4° *Talisman contre l'asthme.*

Surtout employé pour empêcher de cracher. Le Chinois qui habite les marécages et les vallées humides, éprouve le besoin continuel de cracher. Ce talisman, réduit en cendre, ne doit être employé que dans du vin. C'est un des plus usités.

Traduction : Hein ! six esprits du foyer domestique, chassez vite ces mauvais génies qui gênent la respiration et que son souffle redevienne régulier !

5° *Talisman contre les glaires.*

Le contraire du précédent, facilite la respiration et sert d'expectorant. Il est très usité pour augmenter la sécrétion de la muqueuse des bronches.

Traduction : Je commande expressément que l'enfluré disparaisse et j'ordonne que les matières nocives dispersées dans l'organisme soient annihilées. Respect à cet ordre !

6° *Talisman contre les points de côté.*

Sinapisme très utilisé pour guérir les points de côté, surtout dans les quintes de toux. On le colle sur le point douloureux.

Traduction : Le Bouddha **P'ou-hoa** formule son incantation **ngan** et ordonne la guérison de ce point de côté, contracté, tel jour, tel mois pendant la période froide des 81 jours d'hiver. Que la foudre pulvérise les méchants démons stellaires qui ont causé cette maladie. Qu'on obéisse sans retard !

V. — TALISMANS POUR LES MALADIES DE L'APPAREIL DIGESTIF.

1° *Talisman contre les vomissements.*

On le brûle et on absorbe les cendres dans du vin chinois.

Traduction : Moi, Bouddha, le grand guérisseur de l'humanité, je conjure ton mal. Désormais coule tes jours en paix. Signé.

2° *Talisman mixte contre les maux de cœur et les maux de tête.*

Même emploi que le précédent, mais avant de le réduire en cendre il faut le faire toucher à la partie malade.

Traduction : Les quatre rois du ciel ont reçu l'ordre de chasser le revenant qui frappe à la porte du cœur pour entrer dans le corps du malade. Ordre est donné de faire une enquête au moyen des **Pakoa** et de conjurer tous les maléfices. Edit sévère ordonnant de chasser les 72 **ticha** ennemis du bonheur humain. Que ces ordres soient exécutés à la lettre.

3° *Talisman comme le précédent.*

Traduction : De par édit d'en haut, les dieux du Ministère du tonnerre, devront arrêter le vent et le feu, et les esprits **T'ien-Kang**, achèveront la guérison.

4° *Talisman contre les maux d'estomac.*

Ce talisman porte dans son centre une spirale qui doit être reproduite sept fois sur l'estomac du malade. L'opérateur souffle sur son pinceau après avoir tracé la quatrième.

Traduction : **Bouddha** émet une proclamation : bien plus, il vient lui-même s'asseoir sur son trône et tracer sept volutes sur la poitrine du malade. Ce souffle, c'est le souffle de **Bouddha** lui-même.

5° *Talisman contre les coliques continues.*

On brûle le talisman : on fait bouillir des navets réduits en pulpe fine et ce bouillon sert de véhicule à la cendre.

Traduction : **Lei-Kong**, du haut des nuées du ciel, commande que la colique cesse ; respect à cet ordre !

6° *Autre talisman contre les douleurs abdominales.*

Même emploi que le précédent. Il n'est pas question cependant de bouillon de navets.

Traduction : Ordre puissant comme le tonnerre et les vents. Hé ! entendez-vous ? Je commande que tout mal disparaisse et de suite. Signé : **Wen**.

7° Talisman contre la diarrhée.

Ce talisman est très employé dans la dysenterie. On avale les cendres.

Traduction : P'ou-hoa t'ien-tsuen a prononcé sa merveilleuse incantation **Ngan**. Il ordonne aux trois religions de confier au premier souverain des 7 esprits de la grande ourse, la mission de s'emparer des mauvais esprits et de les lier sur l'heure. Respect à cet ordre.

VI. — TALISMANS POUR LES AFFECTIONS DU CŒUR, EN GÉNÉRAL.

1° Talisman contre les battements de cœur.

On colle ce talisman sur la poitrine : ou le brûle ensuite et on absorbe les cendres.

Traduction : L'Edit souverain est proclamé. **Ngan** ! Paix ! Que toujours les six esprits **Ting** et les esprits de la grande ourse, unissent leurs forces pour repousser les diables pervers qui ont envoyé cette maladie.

2° Talisman contre l'enflure des membres, œdèmes.

Théobromine très usitée : on l'applique sur la partie gonflée ; puis on donne la cendre à boire.

Traduction : Que la foudre dissipe cette couche d'humeurs sub-cutanées, profonde comme un lac. Que le tonnerre écrase les trois divinités stellaires. **Tchong, Tçhao, Li**, qui lui ont envoyé cette maladie. Que le soleil du midi vaporise ces humeurs malignes.

3° Talisman contre l'hydropisie.

L'amulette doit être au préalable collée sur le ventre. Elle est brûlée et les cendres sont absorbées.

Traduction : De par décret divin, que ces maux, que cette enflure du bas ventre, disparaissent pour toujours.

VII. — TALISMANS POUR LES FIÈVRES EN GÉNÉRAL.

1° Talisman contre les fièvres.

Le chinois emploie les cendres de cette amulette, chaque fois qu'il se trouve en présence d'une élévation sensible de la température, quelle qu'en soit la cause. Ces cendres doivent être absorbées dans une décoction de dix graines de gingembre.

Traduction : Bouddha ordonne à Wang-ling-Koan de concert avec les quatre grands rois du Ciel, les esprits des cinq directions et les esprits des étoiles T'ien Kang, d'expulser sur l'heure tous les démons malfaisants. Respect à ceci !

2° Autre talisman contre la fièvre.

Les chinois sont des précurseurs de Kneip. Ce talisman est un appel aux Dieux des fleuves et des canaux de rafraîchir immédiatement la couche terrestre, afin de réagir par la fraîcheur, contre la chaleur de la fièvre. Même emploi que le précédent.

Traduction : Que les empereurs des neuf fleuves, que les souverains des quatre grands cours d'eau emplissent l'atmosphère de neige et couvrent la terre de frimas ! Vite, que tout soit exécuté. Que les trois Principes, les trois Ordres, les trois Souverains, augustes empereurs, donnent cet ordre sans retard.

3° Pour arrêter les sueurs abondantes.

On fait bouillir des grains de blé dans l'eau, de préférence ceux rongés par les charançons : cette décoction sert à absorber les cendres du talisman.

Traduction : Que les gelées ! la glace, les frimas et le froid calment l'inflammation de son corps. Que Wang-ling-koan commande aux avalanches de s'abattre sur lui. Halte-là ! que la sueur cesse de couler, son corps dut-il être glacé !

4° Talisman contre le délire.

Dès qu'on s'aperçoit que le malade délire, on lui colle cette amulette sur la poitrine ou bien on l'épingle sur ses vêtements ; s'il en a encore la force, on lui en fait absorber les cendres.

Traduction : Ordre suprême est donné au soleil, à la lune, et aux étoiles d'éclairer les idées de cet homme en délire. Que les esprits de la grande ourse et ceux des bonnes étoiles, viennent à son secours. Ordre à ceci !

5° Autre talisman contre le délire.

Les cendres de celui-ci, pour qu'il conserve son pouvoir doivent être avalées.

Traduction : Cesse de prononcer ces sons désordonnés : que par la puissance de ce talisman, le feu interne diminue d'intensité.

6° Talisman contre la fièvre typhoïde.

Il faut d'abord afficher cet édit pour terrifier les mauvais génies, auteurs de l'épidémie. On brûle ensuite le talisman dont

on fait avaler les cendres aux malades. Il est composé de trois parties.

Traduction : 1° L'exergue, qui démontre sa pleine et souveraine protection.

2° Les formules incantatoires : appel aux divinités du feu.

3° L'édit lui-même : Dragon de feu, souviens-toi ! courage ! Coupe le cou à ces mauvais diables, efface toute trace de maladie et profite de l'occasion pour rendre au malade santé et paix.

A noter que les diables coupables sont ceux du froid, qui ont suscité les premiers frissons : c'est donc une maladie du froid.

VIII. — TALISMANS CONTRE LA NEURASTHÉNIE.

Le Chinois ne connaît pas la neurasthénie. Nous avons démontré son apathie et son fatalisme. Mais il arrive qu'au cours d'une maladie, surtout avec les traitements employés, la fatigue, l'ennui s'emparent du malade. Les « *Taoche* » ont prévu le cas : il ne faut pas que le patient leur échappe, se décourage d'utiliser leurs grimoires. Pour cela, deux talismans sont usités :

1° *Talisman contre le malaise physique et moral.*

On colle ce papier dans la chambre du malade : on le brûle ensuite et on donne les cendres dans du thé.

Traduction : Proclamation officielle pour ordonner aux cinq Dieux du Ministère du Tonnerre et aux 36 esprits stellaires des astres **T'ien Kang** d'enrayer ce malaise.

2° *Autre talisman pour la patience.*

Même emploi que le précédent.

Traduction : Une proclamation divine est édictée pour rendre la santé et la paix au corps : les esprits du Tonnerre, les officiers du Ministère de la planète Mercure, devront mettre en fuite tous les diables perturbateurs.

IX. — TALISMANS « AD OMNIA ».

Nous avons dit que les bonzes et les *taoche* étaient de grands comédiens. Ce sont surtout et avant toutes choses des exploiters de la bêtise humaine. Ils ont, il faut le reconnaître, un talent remarquable de mise en scène, approprié au milieu où

ils exercent. S'il était encore nécessaire de le démontrer, les talismans ci-dessous, seraient une preuve irréfutable. Dire que les remèdes dont nous venons de donner la formule sont inefficaces, est superflu à l'extrême. Les bonzes ne sont pas pour cela à court d'expédients. Ils ont inventé les talismans « *ad omnia* ». C'est l'ultime supplément à leurs connaissances.

1° *Talisman contre toute maladie extraordinaire ou inconnue.*

Ce talisman comme son nom l'indique est un remède souverain, pour toutes les maladies graves, puisqu'aucune d'elles, ne doit résister à ceux précédemment décrits. C'est donc le grand palliatif contre toutes les complications et par conséquent, on n'en sera pas étonné, un des plus répandus et dès plus utilisés. On l'affiche sur le mur de la chambre du malade.

Traduction : Ordre formel est donné aux quatre officiers de service de découvrir les esprits malfaisants qui se cachent dans les nuages et pour cela de se servir des **Pa-Koa**. Que cet ordre s'exécute ! Que le tonnerre foudroie les mauvais esprits des étoiles **Tche, tchou, tou** !

2° *Talisman contre toutes sortes de maladies.*

Ce talisman n'est employé que par les bonzes.

Traduction : Edit du Ministère du Tonnerre, commandant aux esprits stellaires des étoiles **T'ien-Kang**, par le ministère des trois religions, de remettre dans le devoir les méchants esprits **Ti-cha**. De plus ce talisman expulsera ces mauvais esprits après les avoir réprimandés. Respect à ceci !

3° *Autre talisman contre toutes sortes de maladies.*

Celui-ci est l'apanage des *Taoche*. C'est l'exemple d'un talisman de grande pompe.

Traduction : Talisman authentique des *trois religions* et des *trois Purs*, commandant la répression et l'expulsion des esprits aventuriers des comètes, et ordonnant aux six esprits protecteurs du logis de maintenir la paix. Les trois principes se chargent d'exterminer tous les mauvais esprits.

X. — TALISMANS CONTRE LES MALADIES EXTERNES.

C'est le petit nombre : nous avons vu comment les Chinois soignent leurs plaies ; aussi n'ont-ils recours aux amulettes que dans des cas d'espèces assez rares. En voici quelques exemples :

1° *Talisman contre l'inflammation des yeux.*

Un oculiste ferait vivement fortune en Chine, si toutefois il pouvait faire adopter les méthodes de son art. Nulle part sur l'enveloppe terrestre, la cécité ne sévit avec autant de fréquence. Deux causes principales : la variole qui là-bas règne en pays conquis et le manque absolu d'hygiène. Aussi le Céleste a-t-il recours à toutes les panacées, à toutes les méthodes pour conserver et pour améliorer sa vue. Le talisman ci-dessous sert à frotter les yeux du malade qui doit ensuite en absorber les cendres, avec accompagnement d'incantations destinées à appeler le dragon des eaux rafraîchissantes.

Traduction : Par cet édit, l'autorité suprême commande la disparition immédiate de cette inflammation des yeux et ordonne aux esprits de la foudre de dissiper les nuages interposés par les méchants esprits pour obscurcir la vue.

2° Autre talisman contre les maladies des yeux.

C'est un collyre infailible : on doit d'abord se frotter les yeux avec ce papier : ensuite on le brûle et les cendres sont saupoudrées sur de l'eau avec laquelle on se lave les yeux.

Traduction : Bouddha donne l'ordre aux six esprits stellaires de pourchasser les mauvais diables **Ti-cha**. Les esprits des étoiles **T'ien-Kang** pourront foudroyer les méchants esprits qui obscurcissent l'œil droit et enfument l'œil gauche : alors les deux yeux seront guéris.

3° Talisman contre le Pi-long-cha (Insolation).

Les cas d'insolation sont fréquents en Chine : les Célestes redoutent beaucoup cette maladie, qui là-bas, a parfois des effets foudroyants. Ce talisman est peint en rouge, sur une feuille jaune, et ce mystérieux préservatif est placé par les bonzes eux-mêmes, pendant les grandes chaleurs, au-dessus de la porte d'entrée des maisons.

Traduction : Les trois religions et les trois Principes l'ont ordonné. **Wang-ling-Koan** est ici d'office, entendez-vous le claquement de son fouet chasse-diables ? Lui seul suffit pour faire la police, les autres esprits peuvent se retirer.

4° Talisman contre les saignements de nez.

Ce n'est pas un des moins curieux. Il faut brûler ce talisman devant les orteils du malade. On le sectionne en deux si nécessité : la partie brûlée devant le pied droit, arrête le sang de la narine droite et celle brûlée devant le pied gauche, celui de la

narine gauche. On place les cendres dans les narines. Ce talisman est composé seulement de deux caractères qui forment une incantation qu'on doit répéter sept fois.

Traduction : Que le tonnerre lui souffle dans les narines pour arrêter le sang.

XI. — TALISMAN TOXICOLOGIQUE.

Talisman pour quelqu'un qui a été empoisonné par les remèdes des médecins.

Voilà certes quelque chose de peu banal ! Et c'est encore là un trait de génie des bonzes et des « *taoche* » d'avoir inventé un contre-poison aussi efficace, contre les savantes mixtures des Hippocrate chinois. Avec eux, jamais on n'a le dernier mot. Nous n'avons pas guéri votre corps, c'est vrai ; la force de la médication employée l'a même terrassé, c'est encore exact ; mais il reste la vie de l'au-delà, et grâce à ce talisman merveilleux entre tous, l'âme du malade est assurée pour toujours d'une parfaite félicité ! Quels habiles charlatans ! On place ce talisman sur le cadavre.

Traduction : Tchang-tao-ling commande de prendre de l'eau d'un cours d'eau, pour laver le mort du venin des remèdes qui l'ont empoisonné.

XII. — TALISMANS VÉTÉRINAIRES.

Les Chinois, nous l'avons dit, ont une singulière conception de la charité fraternelle. Non seulement ils ne portent pas secours à leur prochain, mais aussi confiants dans la transmission des maladies que dans la transmigration de l'âme, ils trouvent de la plus élémentaire des convenances de passer au voisin le mal dont ils souffrent. Nous avons vu comment on se débarrasse d'une maladie au carrefour d'un chemin avec le ferme espoir que le premier passant venu en héritera.

Cette certitude chez le gros public de la transmission des maladies a présidé exclusivement à la création des talismans vétérinaires. C'est la simplicité, si l'on nous permet ce paradoxe, réduite à sa plus simple expression. Les bonzes dessinent

grossièrement sur une feuille de papier jaune l'image de l'animal malade. Ils récitent des prières, font des incantations plus ou moins magiques, et par ces procédés infailibles, font passer la maladie de l'animal réel dans le corps de celui dessiné sur le papier. Il suffit alors de brûler ce papier pour que la maladie soit détruite. En vérité, ce sont d'extraordinaires vétérinaires!

Ces procédés sont surtout employés pour le bœuf et le porc qui, en Chine, jouissent de tous les privilèges. Il existe même un dieu des porcheries représentant cette divinité avec un porc à ses pieds. Cette image est une amulette très réputée, infailible contre les maladies de la gent porcine.

II. — TALISMANS SUPPLIQUES

La grande différence qui existe entre ces talismans et ceux que nous venons d'examiner, c'est que les premiers sont utilisés pendant la vie, tandis que ceux-ci ne le sont qu'après la mort, ou à l'occasion d'événements ne mettant pas l'existence des individus en danger, par l'application de ces méthodes superstitieuses. Comme les précédents, ce sont des pétitions aux dieux, dans le but d'implorer leur clémence pour des cas particuliers : bonne réincarnation, incendie, heureuse navigation, etc...

A première vue, ces talismans semblent inoffensifs et n'ont d'autre intérêt que de démontrer le réseau inextricable de superstitions qui enchaîne les Chinois. Un examen plus approfondi démontre que l'emploi de plusieurs de ces graphiques, porte une entrave sérieuse à l'hygiène et aussi à la morale.

Nous nous contenterons de passer en revue quelques-uns d'entre eux, car ils sont très nombreux et la plupart n'ont pas de rapport avec notre sujet. Il faudrait un gros volume pour les insérer tous : il en existe pour toutes les circonstances de la vie, même pour faire aboutir les intrigues de l'amour. La plupart ont été dessinés sur des modèles trouvés dans les livres bouddhiques ou taoïstes. Ils sont vendus par les bonzes dans les pagodes ou se trouvent dans des boutiques, dont le principal

commerce est la vente de ces papiers magiques. Le feu est toujours le messager pour correspondre avec les dieux.

Nous les diviserons en : 1^o talismans pour les morts ordinaires et pour les morts par violence; 2^o talismans exorcistes; 3^o talismans porte-bonheur; 4^o talismans stellaires.

I. — TALISMANS EN FAVEUR DES MORTS.

a) *Morts ordinaires.* — Tous ces talismans sont inoffensifs : ils consistent dans des écrits adressés aux dieux, pour les informer qu'un tel est mort en bon bouddhiste, que son âme a été purifiée, qu'elle doit passer sans encombre une douane fermée et obtenir la libre circulation sur la route qui conduit dans l'autre monde. Ce sont en un mot des passe-debout ou des passeports délivrés aux âmes. Souvent aussi on demande une bonne réincarnation dans le corps d'un homme, autant que possible, ou tout au moins dans celui d'un animal préféré.

On envoie aussi au défunt tous les objets qui lui seront nécessaires dans la vie future : maisons, serviteurs, chevaux, meubles, argent, etc., tout en papier bien entendu. Mais il faut croire que l'autre monde a, comme celui des mandarins, des notions toutes particulières sur la propriété : les cambrioleurs et les fripons s'y coudoient; aussi l'usage s'est-il répandu d'envoyer des coffres-forts en papier en même temps que les bons certificats aux divinités.

Dans tout ce fatras de papiers-suppliques, l'un d'entre eux nous a particulièrement frappé : c'est le *talisman pour le lac sanglant*.

D'après les bonzes, les pauvres femmes mortes en couches sont immergées dans une grande nappe de boue et de sang. Dans une partie du **Kiang-sou**, ces malheureuses sont un objet d'exécration de la part des habitants. Sur leur tombe, on place une espèce de parapluie ouvert, pour voiler leur cadavre impur aux regards du ciel. Bien plus, d'après les théories de beaucoup de bonzes, toute femme ayant enfanté, est souillée de ce fait et doit rester plongée dans le lac sanglant, d'où les prières des bonzes seuls ont le pouvoir de les retirer. Ils

exhibent un diplôme délivré par *Bouddha* lui-même, qui leur assure l'exploitation exclusive de cette macabre spécialité. Généralement ils brûlent ce talisman, après avoir récité la prière de Bouddha. Mais leur industrie ne se borne pas là : ils dessinent la figure de la morte, collent cette image dans la cloche de la pagode, afin que les vibrations dégagent peu à peu son âme de la boue sanglante où elle est enlisée. Tantôt encore ils brûlent des bateaux en papier, qui sont destinés à aider l'âme dans la traversée du lac redoutable. Certaines sorcières du **Hai-tchaeou**, ont particulièrement exploité cette croyance populaire très répandue. Elles se réunissent en nombre auprès d'un marais, fouillent dans l'eau bourbeuse avec des bâtons, en poussant des cris, devant les familles intéressées, qui ne quittent les lieux, qu'après s'être assurés que les âmes ont été retirées. Cette cérémonie appelée **tso-hoei**, rapporte de bons pourboires aux magiciennes.

C'est là une horrible doctrine qui inspire une immense frayeur à la femme chinoise si prolifique en général. La Chinoise a une peur terrible de l'étang de sang où elle doit rester les cheveux épars et les menottes aux mains. Aussi sa famille dépense-t-elle sans compter pour la tirer de ce supplice. Peut-on inventer superstition plus ignoble que celle qui classe comme crime punissable de peines si sévères, la propagation légitime de la race humaine ?

b) *Morts par violence*. — D'après la doctrine bouddhique, tous ceux qui se sont suicidés sont placés après leur mort dans un endroit spécial : **Wang-se t'cheng**. Les bonzes ne pouvaient manquer d'exploiter cette croyance en inventant force talismans libérateurs. Il en existe pour les pendus, pour les victimes d'assassinat, pour les ensorcelés, pour les noyés, pour les morts par suite de blessures, pour les condamnés. L'étude de ces amulettes intéresserait surtout la Faculté de droit qui ne manquerait pas de trouver une application tout à fait inattendue des grandes lois sociales. Nous ne retiendrons que le *Talisman pour un noyé*.

Traduction : Ordre à l'esprit des eaux de repêcher les trois âmes de ce noyé.

On brûle cette pièce, tandis que les bonzes, montés sur une barque, jettent des filets. S'ils ramènent un coquillage ou un poisson, ils disent que c'est l'âme du défunt qui s'y trouve enfermée. On l'emporte avec respect pour l'ensevelir. Le roi des enfers devra prendre ses dispositions pour retirer le corps.

II. — TALISMANS EXORCISTES.

Ces amulettes sont des plus intéressantes pour notre travail. Ce sont des démonifuges, c'est-à-dire qu'elles ont le pouvoir de mettre en fuite les lutins, les démons et tous esprits malfaisants. On sait que les maladies, comme les épidémies, sont le résultat de l'introduction de diables perturbateurs dans les individus et dans la cité. Grâce à ces talismans, chacun est à l'abri de tout malheur. On suspend ces papiers dans les demeures, sur les portes, aux arbres, on en voit même sur les murs des villes, en forme de tridents, tracés à l'eau de chaux, de chaque côté des portes de la forteresse. Ils ont tous les pouvoirs et sont particulièrement utilisés pendant les épidémies ou les années de grande disette due à la sécheresse. Les mandarins sont les premiers à recourir à leurs vertus. Les bonzes brûlent ces talismans pour chasser les mauvais génies des demeures. Il faut écrire dessus le nom de la famille, de la cité et la date du jour de l'opération.

1° *Talisman exorciste. Pi-Sié.*

Traduction : De par l'autorité des trois religions, décretons que les trois Principes, de concert avec les douze esprits des rameaux terrestres, viendront répandre le bonheur toujours et en tout temps.

2° *Autre talisman exorciste.*

Traduction : Le second chef du taoïsme, **Tchang-Tao-ling**, ordonne au nom des trois religions que l'esprit du soleil, par la porte entr'ouverte fasse pénétrer les rayons de l'astre du jour dans cette demeure, afin d'y dissiper les ténèbres où se cachent les esprits pervers, qui pourront alors être combattus victorieusement. Dans la suite tout ira à souhait.

III. — TALISMANS PORTE-BONHEUR.

De ceux-ci nous ne dirons rien bien qu'ils soient de beaucoup les plus nombreux. On s'en fera une idée lorsqu'on sera pénétré de cette pensée que les Célestes ont recours à ces figures plus

ou moins excentriques, chaque fois qu'un événement au cours de leur existence, ne réussit pas à leurs souhaits. Leurs récoltes sont-elles tardives, on brûle un talisman; la sécheresse est-elle trop grande, la rosée pas assez abondante, vite on suspend un talisman au coin du champ. Combien délicate encore la pensée d'offrir une amulette pour souhaiter longue vie, prospérité, bonheur, fortune à quelqu'un de sa famille ou bien au navigateur. Décidément, les bonzes incarnent cette pensée du fabuliste que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.

IV. — TALISMANS STELLAIRES.

L'astrologie joue un rôle prépondérant en Chine. C'est le résultat bien naturel de l'ignorance crasse de ce peuple en matière scientifique. Le planisphère céleste comprend autant de divinités stellaires que d'étoiles connues, et chacune de ces étoiles influence d'une façon différente le jour ou l'année du cycle. L'intelligence du **Hoang-li**, calendrier chinois, est absolument impossible pour quiconque ne connaît pas ces croyances populaires. Pour savoir si un jour est faste ou néfaste, il est indispensable de savoir par quelle étoile il est influencé. On comprendra facilement par ce simple aperçu, combien les bonzes et les « *taoche* » ont su tirer parti de ces préjugés stupides, car évidemment chaque divinité est toujours susceptible de se laisser influencer par des suppliques. Ils ont donc reproduit à l'infini une foule de talismans représentant ces génies stellaires, qu'ils vendent au peuple crédule, dans le but d'expulser ou d'attendrir les mauvais génies. Il existe 72 mauvaises étoiles **Ti-cha** et 36 étoiles salutaires **T'ien-Kang**. Les dessinateurs de talismans ont recours à ces dernières pour expulser les précédentes.

Ils ont cependant un concurrent dans la personne du **T'ong-tse**, magicien, dont la profession consiste à capturer les **Ticha**, dans un pot de terre, et à les emporter hors des habitations. Ces vases renfermant les diables sont transportés loin des maisons, de préférence dans un carrefour, jetés dans un

brasier et fracturés à coups de sabre. On trace ensuite une circonférence à la chaux, autour du brasier afin que le mauvais génie, s'il a résisté au feu, soit emprisonné dans cette enceinte. Dans plusieurs provinces chinoises, les carrefours sont remplis de ces débris et de ces circonférences.

Jamais un Chinois n'accomplira un acte important, sans s'être assuré que le jour où il doit l'exécuter n'est pas influencé par un **Ti-cha**. Bien entendu ces divinités jouent un rôle énorme dans le traitement des maladies. Un remède ne peut agir dans les jours néfastes; un accouchement sera toujours pénible; un grand malade est voué à une mort certaine; à plus forte raison, une sépulture est impossible.

§ II. — L'OLYMPE CHINOIS

Dans l'étude qui précède, nous avons vu que les talismans employés comme remèdes, sont des édits de divinité, adressés à des subalternes. Les bouddhistes et les « *taoche* » ont eu l'idée de modeler l'administration du monde supérieur sur le fonctionnement du gouvernement chinois : chaque rouage administratif a son gouverneur secondé lui-même par des sous-ordres. Il est donc indispensable, pour suivre avec avantage les Célestes dans la pratique de leurs méthodes superstitieuses de connaître ces divinités, tous ces génies mythiques inventés depuis des siècles et honorés encore de nos jours, avec une fidélité qui dépasse notre mentalité européenne.

L'éclectisme religieux en Chine est étonnant. Le confucéisme, le bouddhisme et le taoïsme sont étroitement unis quand il s'agit de concrétiser leurs vertus, dans des exemples historiques, des miracles, que l'imagerie populaire a répandus dans la masse. Toute la science, tous les pouvoirs des dieux, sont ainsi propagés : c'est l'enseignement par l'image. On ne cherche pas à comprendre : on s'instruit par les yeux. Un grand nombre de ces idoles sont vénérées à la fois par les adhérents des trois religions. Leurs pagodes sont sous la surveillance des bonzes et des *taoche* : les lettrés qui se piquent de connaître seuls les doctrines de Confucius, viennent eux-mêmes se prosterner dans

ces temples. Le journal officiel du tribunal de **You-Kao**, nous donna la description du sacrifice offert aux divinités le jour du solstice d'hiver 1914 (*T'ong-sou-pao* n° 56). Ce qui démontre que cela se passait avant notre ère, que cela se passe encore de nos jours et se passera sans doute encore longtemps.

Il faudrait des volumes entiers pour dépeindre l'Olympe chinois. De même que pour les talismans, nous ne parlerons que des génies intéressant directement la médecine et son application, laissant de côté leur généalogie légendaire très compliquée toujours, et nous contentant de signaler leurs pouvoirs guérisseurs. Toutes ces divinités jusqu'à ce jour sont inconnues ou presque des Européens. Il faut en effet avoir une très grande coutume des mœurs chinoises, être très familiarisé avec la langue et surtout avec les bonzes et les « *taoche* » pour dépeindre les vertus répandues sur le peuple, par ces idoles. Plusieurs sont des hommes ayant existé, d'autres sont des êtres purement mythiques. Parfois même leur sexe n'est pas défini. N'est-ce pas compassion de constater à quel point d'ignorance, d'irréflexion et d'insouciance, en sont arrivés ces pauvres Chinois qui ignorent jusqu'au sexe et à l'existence de leurs principales divinités. Qu'importe? Les bonzes, voyant leur religion suffisamment implantée sont là, pour les endoctriner. Chacun prend ce qui lui convient dans la divinité, de l'une ou de l'autre secte, patronne le dieu de son choix: Bouddha voisine dans la pagode avec Confucius; l'essentiel c'est que la vente des talismans ne péricle pas, et que ces chiens d'Européens ne viennent pas jeter le doute, avec leurs méthodes barbares, dans l'esprit du client convaincu.

Dans de telles conditions peut-on classer ces idoles bienfaites : travail bien ingrat, car la plupart ont les mêmes pouvoirs : on n'y regarde pas de si près. Nous procéderons par ordre de religion :

- 1° Dieux bouddhistes — (**P'ou sahs**) — Saints.
- 2° Dieux immortels du Taoïsme.
- 3° Dieux patrons et protecteurs.
- 4° Dieux stellaires.

I. — DIEUX BOUDDHISTES.

Koan-Yng : Considéré par les uns comme un homme, par les autres comme une femme. A le pouvoir de donner des enfants aux femmes stériles. Bouddha lui-même lui décerna le titre de très compatissante et très miséricordieuse. C'est l'ultime ressource contre les afflictions de toutes natures. Jamais les humains ne l'invoquèrent en vain. On a recours à elle pour une foule de maladies et la masse populaire a une confiance énorme en sa protection. De très nombreux recueils de prière en sa faveur ont été publiés. On la représente sous plusieurs formes : assise dans un flot sur une large fleur de lotus, debout portée sur les vagues, récitant des prières sous des bambous sur la montagne ou sous la forme d'une déesse aux mille mains et aux mille pieds. Elle est très vénérée dans de nombreuses pagodes, dans toutes les provinces.

Che-tien-yen-wang : les dix rois de l'enfer.

L'enfer chinois fonctionne à l'instar des tribunaux. Il est divisé en dix sections, présidées chacune par un roi infernal qui a juridiction pour tel ou tel crime désigné. Bien entendu ces divinités sont susceptibles de se laisser influencer par une bonne recommandation, heureusement pour nos confrères comme nous allons le voir. L'enfer bouddhique est dans la province du **Setchouen**. Le Docteur LEGENDRE qui a tant écrit sur cette contrée qu'il a parcourue, ne s'en doute peut-être pas. Il est placé dans le massif montagneux de **Fong-tou-hien**. C'est le gouverneur **Kouo** qui sous l'empereur **Wan-li** (1574-1620 ap. J.-C.) enfonce les portes et y pénétra héroïquement. Ce qu'il y aperçut est relaté dans un livre : *Yu-li-tchao-tchoan*, traitant de l'enfer et de sa constitution. *Horresco referens* ! OCTAVE MIRBEAU, dans son *Jardin des supplices*, nous dépeint des douceurs à côté des tourments endurés par les pensionnaires de **Ti-tsang-wang**, le grand maître de l'enfer chinois. Chaque section a ses tortures différentes. L'enfer bouddhique n'est point éternel, l'âme est considérée comme matérielle et quand elle a expié les peines

imposées, elle émigre dans un autre corps : l'enfer repose sur la métempsycose. Passons rapidement en revue les secteurs qui intéressent la médecine.

Deuxième secteur : divisé en 16 cachots ; roi : **Tchou-kiang-wang**. Y sont précipités :

1° Ceux qui arrachent les yeux, coupent les oreilles, les bras ou les jambes.

2° Les médecins ignorants qui donnent aux malades des prescriptions nuisibles.

En sont exempts ceux qui ont procuré des remèdes aux pauvres malades. C'est en définitif la première section, car la première n'est que l'antichambre infernal, de même que la dixième est la sortie où ceux qui ont expié leurs peines sont réincarnés dans un autre corps.

Quatrième secteur : divisé en 16 cachots ; roi : **Ou-Koan-wang**. Y sont jetés :

1° Ceux qui refusent aux malades des remèdes salutaires ou gardent le secret d'une recette salubre.

2° Ceux qui jettent des ordures, des saletés dans les rues ou dans les potions.

3° Les faussaires pour poids et mesures, ceux qui frelatent les remèdes.

7^e secteur : divisé en 16 cachots ; roi : **T'ai-chang-wang**. Y sont jetés :

1° Les médecins qui utilisent les parties du corps humain comme remèdes.

2° Ceux qui se servent d'êtres vivants pour faire des médicaments.

8^e secteur : divisé en 16 cachots ; roi : **P'ing-tung-wang**. Y sont précipités les médecins ou pharmaciens qui composent des abortifs ou des remèdes pour endormir les gens.

Veut-on connaître les peines auxquelles on est condamné ? Il existe :

L'enfer où on est coupé en morceaux.

L'enfer de la graisse raclée.

L'enfer où on arrache le cœur et le foie.

L'enfer des yeux arrachés.

L'enfer où on écorche vif.

L'enfer des doigts et des orteils coupés.

L'enfer des genoux broyés.

L'enfer des muscles coupés et des os râclés.

L'enfer où on bourre la bouche de chaux.

L'enfer où on est scié en deux.

L'enfer des jambes brûlées.

L'enfer de l'immersion dans l'huile bouillante, etc., etc..

Suivent 128 supplices du même genre. Les Chinois n'ont-ils pas puisé dans cette nomenclature les tortures qu'ils ont fait endurer aux missionnaires européens à qui nous devons les premiers renseignements sur ces provinces inexplorées? Leur long martyrologe permet de le supposer. Enfin, ces terrifiantes superstitions, en dehors de l'idée accréditée de la transmission des âmes, ne sont-elles pas la cause dominante du refus formel de laisser disséquer un corps, ce qui jusqu'à ce jour a entravé toute chirurgie en Chine. Sans oser répondre par l'affirmative, nous sommes convaincu qu'elles ont pu y contribuer.

Les 18 Louo-Han : on désigne sous ce nom des bonzes du pays de l'Ouest, réputés par leur originalité et leur laideur. Leur nombre et leurs noms varient d'après les écrivains, leurs figures, d'après les peintres. Un préjugé populaire dit que ce sont 18 brigands canonisés pour hauts faits. Ils sont vénérés au **Ngan Hoei**. L'un d'eux **Kia-no-Kia** est représenté ayant un esclave à ses pieds, broyant des médicaments (*Se-ki-tang-wen-tsi*, Livre 7, page 97). Ce sont des hommes qui ont pénétré les mystères du ciel et de la terre : ils sont arrivés à la perfection.

Hoei-nang : 6^e patriarche du bouddhisme chinois. Considéré comme le vrai fondateur de la secte des mangeurs d'herbes ou des végétariens. Il a sa pagode à **Tai-king** et y est très honoré

de nos jours. Il a laissé de nombreux disciples qui eux-mêmes sont honorés dans les pagodes. Les principaux sont **Ma-tsou** et **Che-t'eu**.

P'ou-ngan : bonze qui vivait vers l'an 1170. Passe pour l'un des plus célèbres parmi ceux ayant conquis le titre de saint, ce qui ne signifie pas, comme les saints de notre calendrier, un homme d'une vertu éminente, mais un être doué d'un genre d'habileté extraordinaire, science, force, etc., peu importe ses qualités. **Pou ngan** guérissait tous les malades en leur faisant avaler des herbes, préservait de toutes les maladies contagieuses et chassait tous les diables malfaisants. Il est représenté assis, tenant dans ses mains une perle rouge.

II. — DIEUX IMMORTELS DU TAOISME.

L'immortel, d'après les *Taoche*, est un homme qui vieillit et ne meurt pas. Ce qu'on est convenu d'appeler un cadavre n'est qu'une métamorphose : après la mort, il conserve toutes les propriétés des vivants. Contrairement au saint bouddhiste qui étant entré dans le Nirvana, perd de ce fait tout pouvoir de métempsycose, est annihilé, l'immortel « *taoche* » va toujours en se perfectionnant après sa mort et passe successivement pour arriver à la transcendance par les trois degrés : immortel, héros ou homme parfait, saint. Pour cela, pendant la vie d'ici-bas, il doit veiller à l'hygiène de son âme et à celle de son corps, qu'il doit fortifier en faisant appel à la médecine et à la pharmacie. En un mot, il faut se spiritualiser ici bas : de là naquirent toutes ces expériences d'alchimie pour découvrir la pilule d'immortalité, dont il est question dans l'existence des idoles que nous allons citer.

T'ié-koai-li : à tout seigneur, tout honneur. Cet immortel est représenté porté au travers des nues par un animal fabuleux, avec une gourde attachée à l'extrémité d'un bâton de fer placé sur l'épaule droite. Ce tableau sert fréquemment d'enseigne aux

pharmacies, parce que cette divinité portait des pilules magiques dans sa gourde. C'est le Galien chinois. Il fait partie des huit immortels appelés **Pa-sien**.

Yong-tch'eng : Un autre des 8 immortels. Il avait reçu le don de rajeunir les gens, de noircir les cheveux blancs et de faire repousser les dents tombées.

Tchang-tao-ling : Le fondateur, comme nous l'avons déjà dit, des talismans, mine d'or inépuisable pour ses disciples. C'est peut-être le plus grand et plus habile charlatan du monde. Il est représenté montant un tigre, brandissant un sabre magique. Au bas sont les cinq animaux venimeux : le lézard, le serpent, l'araignée, le crapaud, le mille-pattes. Il tient en main une tasse contenant le breuvage de l'immortalité. Cette image se suspend dans les maisons le 5 de la 5^e lune, pour éviter les maladies amenées par la chaleur.

Hoang-sien-tche : Magicien de profession; dessinateur des talismans. Représenté un talisman à la main droite.

T'ien-hoa-Pi : Généralissime de la porte de la foudre — chargé de réduire les diables des épidémies et de mettre à mort les malfaiteurs publics. Représenté sur une roue de feu, au milieu des éclairs, une épée dans la main gauche.

T'ien-yu-yuen-choai : Comme le précédent, vainqueur des lutins et chasseur de maléfices. Dans sa main gauche, il tient la pierre à foudre; dans sa droite, un drapeau jaune.

Liu-chan-K'oang : Représenté assis à côté de son frère **K'oang-sou**. Ce génie a juridiction sur le ministère des épidémies et toutes les maladies contagieuses.

Tien-yuen-choai : Encore une idole ayant pleins pouvoirs sur les épidémies. C'est à lui qu'on doit la coutume des bateaux dragons qui se voient par toute la Chine le 15 de la 1^{re} lune, chaque année. Sa légende est curieuse : une épidémie ravageait la ville

et le grand maître des taoche était impuissant à l'enrayer. **Tien-yuen**, appelé, fit construire un grand bateau, y réunit un million d'esprits en leur ordonnant de frapper sur des tambours. A ce vacarme tous les diables sortirent pour écouter ; il les fit saisir et expulser. Il est représenté assis, un éventail à chaque main.

Kang-yuen-choai : Représenté avec une massue dans la main droite, une hache d'or dans la main gauche — appelé le bien-faisant parce qu'il guérit toutes les maladies.

Tchang-yuen-choai : Protecteur contre la variole. Il administrait une province qui fut épargnée pendant une épidémie. Ses administrés lui élevèrent une pagode. Son culte a persisté jusqu'à nos jours.

Kao-yuen-choai : Représenté une lance dans la main droite, un plateau supportant un bébé dans la main gauche. Avait le pouvoir de guérir les animaux et toutes les maladies. On trouve sa statue dans la pagode du dieu des remèdes. Il pouvait aussi faire procréer.

Eul-lang-chen : Très honoré au **Se-tchouen**. Représenté un sceptre à la main droite et le chien céleste à ses côtés. Semble avoir existé. Il fit détourner le cours de la rivière **Mo** et sauva cette contrée marécageuse, dénommée mer desséchée. Par ce fait, il mit fin à cette coutume barbare qui consistait à immoler des jeunes filles au fleuve. Il est aussi représenté avec son miroir, nommé projecteur cherche-diables, **Tchao-yao-king**. On dirige le foyer du miroir sur les lieux suspects pour découvrir les mauvais esprits.

Kiang-tse-ya : Malborough chinois : dieu de la guerre. Sous la dynastie des *Tang* en 731. Un des plus populaires pour chasser les esprits nuisibles. Dans beaucoup de familles, il occupe la place d'honneur sur l'autel familial. Au *Kiang-Sou*, on affiche son image le cinquième jour de la cinquième lune

pour écarter les influences néfastes, les diables et les épidémies. Il existe un adage populaire : « *Kiang-tse-ya* est ici, rien à craindre ».

III. — DIEUX PROTECTEURS ET PATRONS.

Ces divinités sont embrigadées dans une hiérarchie céleste calquée sur l'administration civile. Elles forment des ministères au nombre de treize, dirigés par un dieu supérieur ou ministre, ayant sous ses ordres une foule d'assesseurs de tous ordres. Il y a les ministères du tonnerre, de la médecine, des eaux, du feu, des épidémies, de la littérature, de la petite vérole, des exorcismes, du temps, des cinq monts sacrés, de la guerre, des finances et des travaux publics. Voyons parmi tous ces fonctionnaires célestes, ceux qui ont juridiction sur les malades.

Ministère du tonnerre.

Quels éléments mieux que le tonnerre, la foudre, les éclairs pouvaient ébranler l'esprit superstitieux, oh combien ! des Célestes. Ceux qui de tous temps ont exploité cette mentalité spéciale, ont su en tirer un riche parti. Le Ministère du tonnerre est composé de 24 dignitaires, sous les ordres du grand maître **Lei-tsou**. Ces génies sont invoqués pour tous les événements de l'existence ; le nom de ce ministre revient à chaque instant dans tous les talismans. C'est l'être supérieur, le dieu tout-puissant qui peut tout, dispose du vent, de la pluie, de la grêle : c'est le grand régulateur de l'univers qui a aussi le pouvoir d'absoudre toutes les fautes. Quiconque laisse tomber des grains de riz à terre est foudroyé par **Lei-tsou**.

Très honoré encore de nos jours, il trône dans les pagodes sur l'autel central, entouré de divinités considérées comme les esprits de la foudre, des éclairs, des vents, de la pluie, des ouragans, à mine plus ou moins courroucée, parfois effrayante. Tous ces êtres imaginaires ont pour but d'exciter la terreur.

Ministère de la médecine.

Il existe en Chine un grand nombre de pagodes dédiées au roi de la médecine. Toutes se ressemblent plus ou moins : on y rencontre les mêmes divinités. Celles que nous allons décrire ont été étudiées dans la grande pagode de **You-Kao** ou **Kiang-nan**. Tous ces génies se divisent en dieux ancêtres, dieux actuels et célébrités médicales immortalisées.

I. — Dieux ancêtres de la médecine.

1° **Fou-hi** à qui l'on attribue la découverte des huit trigrammes **Pa-Koa** que nous avons décrits. Il vit un monstre à la surface des eaux, portant une tablette sur son dos : il put se la procurer, étudia les lignes entremêlées formées de figures qui y étaient tracées, et composa son traité des *Pa-Koa*, encore en usage.

2° **Chen-nong** : Il étudia les plantes vénéneuses et les contre-poisons. Dans un seul jour il discerna 70 espèces de poisons végétaux. Il détermina 365 plantes médicinales et composa un herbier. Il est vénéré comme le premier herboriste chinois. Aurait vécu environ trois siècles avant notre ère. (*Wieger, Textes historiques. Tome 1, page 25*).

3° **Hoang-ti** : Fut le continuateur des travaux de **Chen-nong** sur l'histoire naturelle et les propriétés médicinales des plantes. Il nomma pour cela une commission (déjà ! *nihil novi sub sole* !) de savants dont il fut le président, ainsi composée :

1) **Yu-fou** : Etudia la manière d'extérioriser les maladies internes.

2) **Hou-pang** : Chargé de la chirurgie et de l'acuponcture.

3) **Lei-Kong** : Etudia le pouls et les propriétés des remèdes.

4) **Ki-pé** : Rédigea un traité sur l'anatomie.

5) **Koei-Kou-tse** : Chargé d'étudier les transformations du **yn** et du **yang** et de l'étude des viscères.

6) **Toug-Kiun** : Etudia les propriétés des plantes et des minéraux.

7) **Ma-che-oang** : Etudia la médecine vétérinaire : patron des vétérinaires.

8) **Wang-ping** : Auteur de la découverte et de l'étude du système nerveux.

(*Chen-sien-t'ong-Kien. Liv. II, art. 5, 7*).

Tous ces personnages sont invoqués à chaque instant dans les livres de médecine, honorés dans les pagodes, et il est indispensable de les connaître pour se faire une idée de la médecine chinoise. Les « taoches » font un grand éloge de ces trois grands ancêtres de la médecine.

II. — Dieux actuels de la médecine.

Plusieurs divinités se disputent l'honneur de présider le ministère de la médecine.

1° **Suen-se-miao** : Roi des remèdes et des herbes médicinales, honoré sous le titre de **Yo-wang**. C'est le plus connu. Mourut d'après la légende en 682 après J. C. Il fut nommé par l'empereur, « docteur du royaume » et reçut les domaines de **Pan-yang**. Il est représenté tenant un éventail dans sa main gauche : deux serviteurs sont à ses côtés : l'un portant sa gourde qui contient des pilules magiques, l'autre une feuille d'herbe médicinale.

2° **Wei-Kou** : C'est l'empereur vers 737 après J. C. qui lui fit décerner le titre de « roi des remèdes ». Il parcourut la capitale, une dizaine de gourdes suspendues à sa ceinture, délivrant des flacons merveilleux et guérissant tous les malades.

3° **Wei-chan-tsuen** : Vivait à la fin du VI^e siècle, sous la dynastie des **T'ang**. Taoche, toujours accompagné d'un chien noir, qu'il appelait « le dragon noir ». Guérit le médecin, grand dignitaire de la cour. Le peuple lui offrit des sacrifices et lui décerna le titre de « roi des remèdes ».

4° **Pien-tsie** : Vivait au début du v^e siècle; sera sans doute un jour le patron de la radiographie, car il avait reçu le don d'une vision surhumaine lui permettant de voir au travers d'un mur ou du corps humain : il pouvait ainsi étudier tous les maux internes.

Ces quatre rois de la médecine sont vénérés dans toute la Chine. Le 28 de la VI^e lune, les médecins et les apothicaires vont à leurs pagodes, se prosterner et implorer leur assistance.

Le roi des remèdes a pour assesseurs dix célèbres médecins immortalisés, rangés devant son autel, cinq à gauche, cinq à droite. On sait que la gauche est la place d'honneur en Chine. Les cinq assesseurs de gauche sont :

1° **Tchang-Ki** : Composa deux ouvrages de médecine; fut rendu célèbre pour avoir guéri l'empereur de la fièvre typhoïde, (150 ap. J.-C.).

2° **Hoang-pou** : Composa un ouvrage de médecine.

3° **Ts'ien-i** : Composa deux ouvrages de médecine.

4° **Tchou-tcheng-heng** : Inventa une nouvelle méthode de médecine, fit des disciples et devint très célèbre.

5° **T'ao-hoa** : Médecin remarquable : composa un ouvrage de médecine.

Les cinq assesseurs de droite sont :

1° **Wang-chou-houo** : Fondateur du formulaire médical encore employé de nos jours : *Mei-king-chang-han-tso-kien-luen*.

2° **Lieou-wan-sou** : Auteur d'un ouvrage médical.

3° **Ou chou** : Auteur d'ouvrages médicaux.

4° **Sié-ki** : Il composa surtout des traités de chirurgie.

5° **Li-kao** : Continuateur des œuvres de **Tchang-Ki**, vivant en 1.340 ap. J.-C.

III. — Médecins spécialistes.

Hoa-t-ouo : Chirurgien réputé qu'on vient prier dans les pagodes pour les cas désespérés. Patron des chirurgiens. Sa vie est un long tissu de légendes et de guérisons miraculeuses. L'in vraisemblable de toutes ces inepties n'a jamais frappé les Célestes qui sont persuadés de toutes ces combinaisons enfantines.

Divinités oculistes.

Yen-koang-pou-sa : La déesse de la lumière oculaire. A l'époque du jour de l'an, on élève en son honneur des mâts de verdure devant toutes les portes. Les personnes qui ont mal aux yeux y suspendent une lanterne. Les autres invoquent par ce procédé la divinité, pour prévenir le mal, si fréquent, nous l'avons dit, en Chine. Beaucoup de pagodes sont dédiées à cette divinité qui a plusieurs acolytes. Les bonzes y vendent des talismans infailibles contre les taies, conjonctivites, blépharites, etc.

Les cinq esprits Louo : Guérissent de la cataracte le gouverneur du *Koang-tong* qui leur fit élever une pagode où tous les gens de la province viennent se prosterner.

Divinités protectrices de l'enfance.

T'ien-fei : Concubine du ciel, invoquée pour échapper au naufrage, mais surtout pour avoir beaucoup d'enfants. Honorée surtout dans les îles et sur le bord du littoral où elle a plusieurs pagodes.

Tchang-sien : Très honoré comme pourvoyeur d'enfants. Est représenté tirant de l'arc, pour tuer le chien céleste. Il donne en outre à ceux qui l'invoquent des enfants robustes et exempts de cruelles maladies.

Pi-hia-yuen-kiun : Déesse qui préside aux naissances des enfants et aux accouchements. Elle est honorée sous plusieurs

noms, mais tous les Chinois la connaissent sous le nom générique ci-dessus. Dans ses temples, elle est entourée de toutes les divinités s'occupant des enfants.

Tch'oang-kong : Esprits du lit, chargés de protéger la chambre à coucher, dont les auteurs parlent en termes discrets, mais qui ont pour rôle de faciliter la procréation. On expose leur image près du lit et les époux, après leur avoir offert du vin et du thé, se prosternent devant eux. Très honorée au **Kiang-sou**.

Ts'oei-cheng-niang : Déesse qui hâte l'accouchement : les femmes ont une grande dévotion pour elle. Quelque temps, avant leurs couches, elles vont lui faire brûler de l'encens et entretiennent une lampe sur son autel. Elle est représentée tenant dans sa main droite une branche de cannellier et dans sa gauche un enfant.

Ta-nai-fou-jen : Autre déesse activant l'accouchement. Elle aurait délivré l'impératrice, menacée de mourir en couches. L'empereur lui donna le titre de *très noble Dame*, protectrice du royaume. Elle a plusieurs pagodes.

Ko-kou : Sage-femme très habile du **Ngan-hoei**, divinisée.

Dans tout le pays, on fête encore de nos jours sa naissance en organisant une procession avec musique et pétards. On porte sa tablette dans la maison d'une femme dont l'accouchement est laborieux. Elle a sa pagode où elle est représentée à côté de sa fille.

Divinités protectrices de la petite vérole.

Teou-chen' : Esprit féminin, inventé par les *taoche*, ayant le pouvoir de protéger les familles contre ce mal si répandu.

Pan-chen : Spécialiste pour la petite vérole noire. Divinité inventée par les « taoche » pour augmenter leurs revenus : ces cas étant presque toujours mortels, les familles s'effrayent et sont plus généreuses.

Ma-chen : Spécialiste pour les cicatrices de la petite vérole. Il a pour mission de conserver la beauté.

Divinités protectrices de la rougeole.

Tchen-chen : Dieu médecin protecteur de la rougeole qui atteint les grandes personnes.

Cha-chen : Dieu médecin protecteur de la rougeole chez les enfants.

Divinités préservant des épidémies.

Tou-t'ien : Des processions splendides sont organisées chaque année en son honneur : on fait de grosses dépenses. Le peuple donne très largement, persuadé que cette divinité a le pouvoir absolu de repousser toutes les épidémies. Sa pagode, détériorée en 1911, à **Tcheng-Kiang** par un incendie, servit de casernement aux soldats républicains qui maltraitèrent les statues.

Tsao-Kiun : Dieu du foyer, qui dispose à son gré de la vie des membres de la famille. Il peut chasser ou laisser pénétrer les mauvais esprits. Il préside à tous les actes du ménage, à tous les repas, à toutes les libations. A la fin de chaque année, il va rendre compte au ciel de la conduite de la famille. A son départ on fait éclater des pétards pour lui souhaiter bon voyage le 26^e jour de la 12^e lune. Le 30^e jour, il revient, on fait la même cérémonie : on colle son image sur le fourneau. Ces pratiques sont universelles en Chine : lettrés ou paysans les observent rigoureusement. Il prescrit en outre certaines coutumes, dont l'observance est des plus utiles pour la bonne hygiène de la maison.

Esprits bienfaisants.

Ts'ing-wa-chen : Esprit des grenouilles : culte très en honneur au **Tché-Kiang**. Plusieurs pagodes lui sont élevées. Au **Kiang-Si** il en existe une de grande taille, à qui les mandarins

vont présenter leurs hommages. Les habitants examinent la couleur de sa peau pour en tirer un augure favorable ou néfaste.

Che-kan-tang : Pierre esprit « pierre osant s'opposer ». Pierre préservatrice qu'on érige devant les demeures, auprès des ponts, en face une route pour repousser les maléfices. C'est un esprit épouvantail contre les démons. Cette coutume chinoise est des plus anciennes.

Divinités étranges.

Tse-kou-chen : La Dame violette; déesse des latrines. Concubine d'un gouverneur que l'épouse mit à mort dans les cabinets d'aisance. **Laotse** la prit en pitié et l'immortalisa. A l'époque du nouvel an, les femmes lui offrent des sacrifices.

Kang-san-hou-niang : Les trois immortelles du vase immaculé. Les Chinois ont leur W.-C. dans leur chambre. C'est un baquet, muni d'un couvercle destiné à recevoir liquide et solide. Au **Kiang-sou**, cet ustensile fait partie du trousseau. La mariée en reçoit un neuf : c'est ce qu'on appelle le vase immaculé ! Notre frère prétend que des hommes dignes de foi lui ont affirmé que ce vase est aussi en usage au moment de l'accouchement, d'où ce proverbe populaire grossier : « N'es-tu pas tombé comme les autres dans le vase d'ignominie de ta mère ? »

Tcheou-wang : Dieu de la sodomie. Il a sa pagode au **Ho-nan**. Les **Long-yang**, êtres dépravés qui s'adonnent à ce vice si répandu en Chine, lui offrent leurs hommages. Le Docteur MATIGNON qui a dépeint les mœurs de ces personnages (*Superstition, crime et misère en Chine*) ne nous parle pas de cette divinité.

Tsieou-Tchong-Pa-sien : Les huit immortels des ivrognes. Encore des divinités bien néfastes. Ce sont des personnages célèbres, ivrognes notoires, qui ont été immortalisés. Annuellement, les marchands de vin leur offrent de l'encens pour la prospérité de leur commerce.

Ché-wang : Roi des serpents. Il a plusieurs pagodes. Est vénéré contre les morsures de reptiles : on lui offre de l'encens, et on se procure des talismans qu'on colle aux portes et fenêtres des habitations, pour être préservé contre le venin des serpents.

Dieux patrons : Toutes les professions ont une divinité qui en protège l'exercice. Ces dieux n'ont pas toujours une pagode, mais l'imagerie populaire continue à conserver et à transmettre les légendes qui ont valu ces choix. On continue de les honorer par habitude, et en Chine, l'habitude est plus que partout ailleurs une seconde nature.

Dieux patrons des pharmaciens.

1° **Chen-nong** : Déjà décrit au Ministère de la Médecine, premier botaniste chinois.

2° **T'ié-koai-li** : Très honoré par la majorité des pharmaciens. Son image gravée dans le bois, sert d'enseigne aux pharmaciens. Il en existe même d'artistiques. Déjà décrit.

Patron des diseurs de bonne aventure.

Koei-kou tse : Patron aussi des marchands de lunettes. Tous ces charlatans étant pour la plupart aveugles, il est tout naturel qu'on leur donne comme patron une divinité qui protège les gens ayant besoin d'y voir clair.

Patronne des lieux de prostitution.

P'an-kin-lien : Sa légende est simple : ayant trompé son mari, celui-ci la surprit au retour d'une expédition guerrière et lui coupa la tête. C'est une digne patronne des établissements de tolérance. Ainsi, en Chine, tout se fait sous la protection des dieux : depuis l'accomplissement des actes vertueux les plus éclatants jusqu'aux plus basses dépravations.

IV. — DIEUX STELLAIRES.

L'étude des divinités stellaires chinoises nécessiterait des volumes entiers : on comprendra que nous n'en donnions qu'un aperçu. Elles ont une influence énorme sur tous les actes de la vie et principalement sur les maladies. Les Célestes sont convaincus que tel jour de l'année influencé par une mauvaise étoile, aucun malade ne guérira, quoiqu'on fasse. Tel remède pour être efficace ne doit être absorbé qu'un jour faste, c'est-à-dire placé sous le patronage d'une étoile favorable.

Constellations. — Les Chinois comptent 28 astérismes divisés en quatre groupes de 7 constellations. Chacune correspond à un esprit qui autorise ou défend tel ou tel acte. Ces notions relatives dans l'ouvrage taoïste *Tseng-koang-yu-hia-ki* (Tome I, page 17-30) ne sont pas le privilège des lettrés : elles sont connues du gros public initié par les géomanciens, par l'imagerie populaire et c'est une des superstitions les plus ancrées dans l'âme chinoise et qui sera des plus difficiles à faire disparaître.

Les jours influencés par les Constellations 1, 2, 3, 4, 6, 12, 14, 15, 17, 19, 20, 21, 24 et 25 exposent ceux qui feraient une sépulture aux plus graves calamités. Des morts subites et violentes arriveraient coup sur coup dans la famille : s'ils venaient à monter sur une barque, un naufrage serait certain : tout procès serait perdu ; il surviendrait des épidémies épouvantables : la cécité, la surdité, la pauvreté s'abattraient sur la famille, etc...

Au contraire, les jours influencés par les constellations 7, 8, 10, 13, 16, 18, 22, 23, 27 et 28 sont très recommandés pour les sépultures. C'est un gage d'accès aux fonctions mandarinales, aux charges officielles : les dignités ne cesseront plus d'affluer, fils et petits-enfants seront les favoris de l'empereur ; de nombreux et riches troupeaux enrichiront la famille ; de nouvelles propriétés seront acquises ; on réussira l'élevage des vers à soie, etc., etc...

S'étonnera-t-on encore que l'on garde des corps pendant des semaines, avant de les conduire au cimetière. D'ailleurs, une

tombe elle-même ne peut être creusée que certains jours. Les constellations 10, 11 et surtout 18, sont très propices pour réparer les tertres et tumulus des cimetières, pour creuser une tombe.

En aucun cas, un égout ne doit être construit les jours influencés par les constellations 8, 15, 17, 21 et 26.

PLANÈTES. — Chaque planète est désignée par l'un des cinq éléments : or, bois, eau, feu, terre et influence une année. A part *Mercure* , les planètes sont peu favorables, surtout aux femmes. *Vénus* apporte aux nouvelles mariées des douleurs d'entrailles et est impuissante à les préserver du viol. *Jupiter* les expose à la mort et donne aux hommes des maladies d'yeux. *Mars* est une étoile de malheur. Elle fait mourir les femmes en couches, apporte la désolation dans les troupeaux et le trouble dans la famille. *Saturne* envoie des revenants et est cause de songes horribles. Toutes ces planètes sont divinisées, adorées dans les pagodes pour préserver des maux indiqués, à des jours déterminés.

ETOILES. — Elles sont légion : chacune est représentée par un esprit stellaire qu'on invoque et à qui on adresse des talismans : deux d'entre elles sont particulièrement néfastes.

1° **Louo-heou-sing** : Peut parfois influencer une année : les hommes sont affligés de maladies d'yeux ; les femmes meurent ou mettent au monde de petits monstres.

2° — **Ki-tou-sing** : Son esprit est appelé le grand homme de l'étoile cruelle, aucune joie dans les familles, tous les troupeaux sont décimés.

Une étoile porte-bonheur est divinisée sous le nom de **Tse-wei-sing** : on trouve l'image de cette idole dans la plupart des maisons. Elle est représentée assise à côté d'une colonne autour de laquelle grimpe un dragon : au bas, est attaché un lion.

Toutes les autres étoiles sont sous la dépendance d'un chef

qui gère les groupes de sa région : le planisphère est divisé en cinq parties, car, aux quatre points cardinaux, les *taoche* ajoutent le Centre. Les esprits stellaires forment donc cinq groupes, répondant aux cinq directions de l'atmosphère. Ceci a une grande importance au point de vue de la localisation des épidémies par exemple.

Il existe 115 palais de divinités stellaires, habités par un gouverneur, ayant sous ses ordres des officiers et d'autres subalternes.

Nous avons parlé à propos des talismans des étoiles **Ti-cha** au nombre de 72, qui causent toutes espèces de maladies et d'accidents, s'attaquent aux enfants, engendrent les épidémies. Chacune d'elles est un esprit stellaire à qui l'on oppose les bonnes étoiles **T'ien Kang**. Le nom de chaque **Ti-cha** et de son esprit correspondant est seul connu : les autres sont invoqués en généralité. Les *taoche* tirent un grand profit de cette coutume superstitieuse universellement répandue d'éconduire la mauvaise étoile.

Enfin les diseurs de bonne aventure qui se servent du calendrier chinois **Hoang-li** font un usage fréquent de toutes les données astrologiques et recherchent l'étoile qui préside ou plutôt influence chacun des jours des douze mois de l'année. Si l'étoile est favorable, tout peut être entrepris : dans le cas contraire, il faut remettre au lendemain. L'Européen qui voudrait imposer sa volonté, doit tenir compte et bien se persuader de cette superstition. 170 étoiles, nuisibles ou favorables, sont dépeintes dans les livres taoïstes et tous les magiciens basent leurs prescriptions sur l'influence de ces astres imaginaires, dont la plupart sont connus même des paysans chinois. Toutes ces croyances enfantines et stupides ont malheureusement une influence énorme sur l'évolution des maladies, car tels soins immédiats et urgents sont retardés grâce à ces inventions mythiques. Bonheur ou malheur ne dépendent pas des hommes, mais du choix des jours.

On ne peut nier que l'usage répandu de ce calendrier chinois, soit un moyen pratique d'initier et surtout d'entretenir le peuple

dans les erreurs qui sont le gagne-pain des bonzes et des « *taoche* ». Les Chinois se nourrissent ainsi de souvenirs de leurs divinités, vivent chaque jour en leur contact et se trouvent plus affermis dans leurs croyances. Dès leur enfance, ils sont pris dans le réseau des superstitions, filet inextricable, d'où ils ne peuvent sortir que par l'intervention de leurs génies protecteurs. La farce est admirablement montée.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LE PEUPLE CHINOIS

Le caractère distinctif du peuple chinois, c'est le principe d'exclusion. La Chine n'aime pas l'étranger, le regarde avec méfiance et ne se livre que très difficilement à celui qui la connaît à fond, et encore, dans ce cas, agit-elle avec peu de confiance. Pour développer nos transactions avec elle, il faut savoir se faire comprendre et respecter ses traditions. Les jeunes Chinois, revenus d'Europe, ont voulu brusquer toutes ces vieilles croyances, renverser le passé, implanter nos mœurs ; ils sont parvenus à mécontenter la masse, sans rien obtenir de positif : les vieilles coutumes, les vieux errements subsistent et la transformation est problématique. Est-il possible d'en déterminer les causes, d'en établir la genèse, c'est ce que nous allons essayer de développer. On comprendra mieux par ce court aperçu, pourquoi des centaines de millions de sujets s'adonnent aux grotesques pratiques que nous avons exposées et persistent avec méthode et obstination à les suivre, bien que les résultats leur aient mille fois démontré qu'elles sont sans effet, et aggravent au contraire les souffrances de tous ceux qui ont recours à ces funestes superstitions.

Tous les actes des Chinois peuvent se résumer dans cette

parole profonde de Bossuet : « Toutes les extrémités des choses humaines. » Non seulement le Chinois ne fait rien comme tout le monde, mais il fait le contraire de tout le monde : Nous nous découvrons pour saluer, lui, reste couvert ; nous buvons en mangeant, lui boit après le repas ; le dessert passe avant le potage, on entre au restaurant par la cuisine, ses livres commencent par où les nôtres finissent : c'est le pays, nous l'avons dit, des contrastes. Mais tout cela serait peu de choses s'il se bornait à ces excentricités : le Chinois est surtout tenace, immuable dans ses procédés, dans ses idées. Il ne veut pas chercher à se perfectionner parce qu'il est convaincu que son pays représente la civilisation la plus parfaite, la plus bienfaisante et la seule d'ordre pratique. D'ailleurs n'est-il pas d'usage courant en Chine d'admettre que les pays d'Occident ne sont qu'une légère prolongation du seul empire existant sur la terre : l'Empire Céleste parce que l'Empereur est fils de Dieu.

Quelles sont les causes de l'évolution d'un peuple ? Le développement de son intelligence et ses relations avec les nations voisines. Rien de cela en Chine. Dès son enfance, nous l'avons vu, l'enfant est embrigadé dans le réseau des superstitions, d'où aucun ouvrage, aucune étude ne pourra le tirer. Son instruction consistera exclusivement à apprendre par cœur certains écrits relatant les doctrines de Confucius et nous avons vu que les lettrés eux-mêmes, ceux qui devraient développer l'évolution des sciences dans la masse, se confinent à ces études vieillottes. Alors qu'au Japon, on utilise avec une dextérité incomparable nos procédés scientifiques, nos inventions, notre outillage, sans pour cela dépouiller les vieilles coutumes ni abandonner la défiance dans nos mœurs, le Chinois ne songe nullement à modifier sa ligne de conduite. En 1894, 6.896 candidats se présentèrent pour obtenir le grade de bachelier, 320 seulement furent admis à la licence (*Le tour d'Asie, Marcel Monnier*). Parmi eux, il n'est pas rare de voir des postulants septuagénaires, que rien ne rebute. Voilà les éducateurs du peuple. Ces gens-là auront passé leur vie entière à apprendre par cœur des écrits stupides, sans aucune donnée utile, ni sensée : ils se

seront ingénies à peindre avec art les caractères chinois, autre grand obstacle au développement de la science. Il n'existe en effet, ni ne peut exister aucun journal, aucune revue eu égard aux difficultés de composition. Alors que chez nous 24 lettres suffisent à un typo, on aurait besoin là-bas d'au moins dix mille caractères idéographiques. Le seul journal existant est la *Gazette de Pékin*, recueil des décrets. Les autres sont des journaux européens, édités dans les ports ouverts, les factoreries ou les villes du littoral. La presse anglaise qui se développe au Japon, cherche à s'étendre en Chine. Mais dans ces dernières années, des feuilles allemandes assez nombreuses ont cherché à faire une propagande active en faveur de nos adversaires. Leur conduite était admirée dans ces revues, relatant les hauts faits et les traits à la vandale du Germain. En Chine, la délicatesse des sentiments, l'affection, tout ce qui console des misères humaines dans les relations avec les hommes au caractère élevé, tout cela ne germe pas là-bas : la fidélité est un mot, la trahison est un fait. Chacun joue toujours double jeu.

Le Céleste n'ayant donc ni maître, ni journaux pour l'initier aux connaissances actuelles, est réduit à marquer le pas au milieu de ses pratiques routinières et à échapper à la loi commune de l'évolution qui bouleverse les nations comme les individus. Aussi l'élément populaire en est-il arrivé à prendre le temps comme il vient, sans se soucier de ce qui lui manque. Un peuple qui n'agit pas, ne peut produire : voilà l'explication à notre sens du traditionalisme chinois. N'ayant rien de nouveau sous la main, le Chinois se confine dans la légion des écrits légués par ses ancêtres, et chose stupéfiante, alors que ces écrits étaient publiés à une époque où l'Europe était à peine teinte de civilisation, ils ont continué à rester considérés comme le dogme essentiel de toutes sciences et de toute morale. Ce dogme basé exclusivement sur les ancêtres, le foyer, la famille, s'est consolidé pendant les siècles qui ont vu tour à tour les grandes découvertes restées ignorées du Chinois et aujourd'hui encore, quiconque cherche à l'atteindre est considéré comme suspect et aussitôt éconduit. Nous en avons eu un exemple frappant, quand

les jeunes leaders ont voulu s'attaquer au culte des morts et à la destruction des divinités. Ce sont des provocations dangereuses, irréalisables encore.

Un autre grand obstacle au développement de la civilisation européenne en Chine, est l'absence presque totale de voies de communications. Nous avons dit déjà, qu'il n'existait ni route, ni chemins de fer. Si quelques lignes ont été construites, c'est grâce à l'effort d'une diplomatie énergique qui les a arrachées par des concessions, car à Péking, comme ailleurs, on n'a pas cessé de pratiquer une opposition sourde aux idées européennes. Les moyens de transports n'existent pas, dans tout l'Empire.

Les bêtes de somme sont rares et remplacées par des millions de coolies et ce n'est pas là le caractère le moins original de ce peuple. L'année entière, sur les routes, dans les sentiers abominables, par toutes saisons, on voit ces misérables, véritables bêtes de somme, couverts de haillons, portant sur leur dos, avec résignation, d'énormes fardeaux. Porteurs de palanquins, **Kiao-fou** ; porteurs en balançoires, **tiao-fou**, porteurs sur le dos, **pei-tze**, forment de lamentables caravanes dont la vue seule inspire à l'Européen charitable et humanitaire la plus profonde pitié. Le sel et le thé sont surtout les deux produits les plus transportés. Ce dernier est généralement mis en paquets de 10 et 20 livres. La livre chinoise est de 604 grammes, mais pèse très rarement son poids, car il est très difficile de trouver des balances précises enregistrant le même poids. Il n'est pas rare de rencontrer des coolies transportant 16 à 20 de ces paquets, pour un salaire de 200 à 350 sapèques par jour. Le poids réglementaire accepté est de 80 livres. Ils ont pour toute nourriture, un bol de riz et pour repos, une paillasse pleine de vermine dans une de ces hôtelleries repoussantes des campagnes.

Quant aux personnes aisées qui veulent se déplacer, aux **ta-jen**, grands personnages, terme de haute politesse, ils ont recours soit au palanquin, soit à la brouette. Toute personne considérée en Chine, ne doit pas marcher à pied, ce serait s'amoindrir. C'est ainsi que les mandarins ou leur suite font des parcours énormes dans leurs chaises à porteurs, sans se soucier

de la fatigue des coolies. Quant aux brouetteurs, ce sont de véritables martyrs. Les chemins sont détrem pés par la pluie ou séchés par le soleil brûlant de Chine (37° à l'ombre). Le terrain sillonné de petits canaux sur lesquels on a jeté de mauvais et étroits ponts de bois, est parcouru par ces pauvres hères poussant l'un la brouette, tandis que l'autre la traîne avec la corde. Ces deux hommes arrivent à peine à tirer le véhicule dans ces fondrières. Quand les monticules sont desséchés par le soleil, la brouette monte et descend comme un petit bateau chassé par le vent sur une mer démontée. C'est tout un art de se tenir sur ces véhicules dont les innombrables cahotages menacent sans cesse de vous disloquer. Pour charmer le voyage, l'essieu en tournoyant dans un trou des brancards, fait entendre un grincement réputé de bon ton pour les oreilles chinoises : Aussi c'est une émulation entre les conducteurs à qui aura la brouette la plus bruyante.

Lorsque les déplacements sont de longues distances, on utilise quand c'est possible les canaux ou les fleuves, sillonnés de bateaux spéciaux, connus sous le nom de « jonques ». Elles sont généralement assez propres à l'intérieur, mais les bateliers sont négligés et pour franchir les rapides nombreux dans les régions montagneuses, ceux-ci se font aider par des haleurs. C'est le seul moyen de locomotion sur les fleuves. Ainsi le **Yang-tse** qui ne parcourt pas moins de 5.200 kilomètres, arrose un bassin avec ses affluents de deux millions de kilomètres carrés, quatre fois la superficie de la France, transporte des milliers de jonques, après avoir laissé à **Han-Kéou**, à peine au quart de son parcours, les paquebots anglais, japonais et allemands. Tels sont les uniques moyens de locomotion mettant en rapport entre eux les quatre cents millions de Chinois.

A qui doit-on imputer cette déplorable organisation des transports si préjudiciable au développement économique et moral du pays ? Le doute n'est pas permis : à la mauvaise administration de la Chine qui abuse de l'ignorance du peuple. Le Chinois est épris de son bien-être personnel, de la recherche de sa subsistance. Sans aucune instruction, comme nous l'avons démontré,

sa satisfaction est toute platonique : son orgueil d'autre part explique sa résignation. Il est persuadé qu'il a réalisé la perfection et se refuse à voir dans les inventions européennes une idée de progrès. Ce peuple aveugle se livre, s'abandonne entre les mains des mandarins, exclusivement recrutés parmi les lettrés. Cette caste est par nature essentiellement ennemie de l'étranger, fourbe et fausse. Ce qu'un lettré promet aujourd'hui, demain il le reniera en paroles ou en actes. Un traité n'a de force avec lui, qu'autant qu'il aperçoit des canons ou un navire de guerre. Ils se croient tous appartenir au premier des peuples du monde, le seul bien organisé. Ils joignent la plus stupide ignorance au paroxysme de l'orgueil ; pour eux, tout ce qui est étranger est un ennemi, un diable : pas de science, d'intelligence au delà des frontières de l'Empire du Milieu. Trop ignorants pour connaître les plus élémentaires notions de géographie, d'astronomie ou de sciences naturelles, ils font une perpétuelle opposition au progrès européen. Dès qu'ils voient les échantillons de notre civilisation, ils voudraient les faire disparaître ; leur orgueil froissé se tourne en haine contre tout ce qui leur est supérieur, notre science les offense, notre civilisation les exaspère. Leur rêve est de faire disparaître de leur pays toutes les nouveautés gênantes et ce serait vite fait, sans nos braves marins qui empêchent d'anéantir les établissements européens. Cette race se présente toujours avec des apparences de politesse guindée et de correction affectée : on les a appelés des « sépulcres blanchis ». Comment sous leur domination exclusive, un peuple privé de tous moyens d'instruction, de tous rapports avec l'étranger, qui n'a jamais pu s'affranchir par conséquent de tout le cortège d'étranges explications que ses ancêtres donnèrent aux phénomènes naturels, aurait-il pu évoluer et acquérir des connaissances scientifiques ?

Nous avons dit qu'il existe des groupements de corporations : mais les corporations s'ignorent entre elles, n'ont aucune solidarité, aucun effort collectif. Cette façon de se grouper, de s'unir, ajoutée à la spécialisation des études littéraires, à l'absence d'études scientifiques, est une des causes profondes de l'engour-

dissement du pays. Une autre aussi, c'est l'absence de l'idée de patriotisme. L'idée de famille seule existe qui se résume dans le père, dont l'autorité est absolue. La mère est à peine considérée ; quant à la fille, elle est le déshonneur du ménage ; mieux vaut ne pas avoir d'enfant que d'avoir une fille. La majorité des habitants vit au jour le jour, à la merci d'une perturbation atmosphérique : inondation ou sécheresse. La mère ne peut s'asseoir avec ses enfants à la table du maître qui mange seul, sans intimité : c'est la séparation sous le même toit, l'isolement systématique. Un respect filial semblable repose davantage sur la crainte que sur l'amour. Quand la misère est trop grande, un vieillard peut être abandonné, faute de riz, comme un enfant, sur la route. Cet acte n'est pas considéré comme de la barbarie. Une telle mentalité n'explique-t-elle pas le caractère civique du Chinois. L'amour des siens étant nul, ou reposant sur la crainte, celui du pays peut-il être supérieur ! L'intérêt général ne compte pas : soi et sa famille qu'il faut nourrir. Pour le reste, il accepte d'être berné et tondu par les mandarins, car il s'affole vite, perd la tête, le courage et ne reprend confiance que s'il reçoit une vive impulsion. Est-il possible de se faire une idée de l'âme chinoise, de sa mentalité d'après ce que nous venons d'exposer, c'est-à-dire d'après tout ce qui peut l'influencer.

Le Chinois manque d'idées générales. Il a cultivé sa mémoire en apprenant par cœur des livres entiers de littérature ancienne, mais non sa faculté de raisonnement. Il emmagasine poésies et proverbes, s'exerce à peindre les caractères compliqués de son écriture, mais ne crée rien, n'invente rien. Il n'est pas curieux, ne cherche pas à comprendre, à se rendre compte des choses, n'a aucune initiative personnelle. C'est en un mot une intelligence limitée, non développée. Depuis 3.000 ans, il n'a rien perfectionné, n'a rien conquis sur la nature, ni compris combien de ressources il pouvait tirer de ses immenses richesses. Toute sa conduite s'inspire de celle de ses pères. S'il regarde dans le passé, c'est pour les imiter ; s'il regarde en avant, c'est pour penser à sa vie future et aux obligations que ses fils contractent à son égard. Cette cristallisation en des coutumes millé-

naires si enfantines démontre l'insuffisance de potentiel cérébral de ce peuple. D'ailleurs, les caractères physiologiques confirment la psychologie du Chinois. La puissance de ses organes est inférieure à celle des Européens : il ne possède pas l'acuité sensorielle de ceux-ci, ni leur audition, ni leur vision, encore moins leur olfaction, car il supporte sans répugnance les odeurs les plus exécrables. Son goût lui permet d'absorber les mixtures les plus répugnantes avec la plus grande facilité. Sa circulation sanguine est moins active ; il est incapable d'un effort soutenu, d'une attention prolongée. S'il travaille par nécessité pour assurer son riz quotidien, le travail continu lui est insupportable et il est nécessaire de le surveiller, de le contrôler sans cesse. Il a répugnance pour tout ce qui est exercice physique, et toute sa vie, il néglige l'entretien de ses muscles.

Il semble que cette inertie a son origine dans l'éducation des jeunes enfants qui ne s'adonnent pas comme chez nous aux jeux et à la course. Dès qu'ils peuvent marcher, ceux-ci sont négligés par leurs parents ; on les rencontre par bandes, indolents dans la rue. Rarement ils sont réprimandés ; on leur cède facilement et cette funeste habitude contribue à développer chez eux des instincts pervers et la paresse. Les écoles sont plutôt des garderies d'enfants où, dès le tout jeune âge, on leur apprend à crier, en se dandinant, quelques caractères dont ils ne comprennent pas le sens. Alors que nous voulons nous, que l'intelligence aide la mémoire, en Chine la mémoire est considérée comme la seule base de l'intelligence. C'est d'ailleurs là un des principaux traits qui concourent à particulariser la physionomie de ce peuple. De tous ces petits êtres qui, pendant des heures entières, hurlent des mots qu'il faut retenir sans les comprendre, combien peu de ces petits perroquets, pourront acquérir des connaissances suffisantes pour déchiffrer les caractères, même les plus utiles. Comment d'autre part, avec de semblables procédés, développer chez eux le sens moral et la conscience qui doivent germer chez l'enfant sur les bancs de l'école. Abrutis dès l'enfance, quel terrain à exploiter plus tard par les mandarins et les notables qui vivent de cette stupidité

du peuple. D'autre part, plus un peuple est ignorant, plus il est superstitieux. La moindre instruction l'empêcherait de croire à ces balivernes, mettrait un peu plus d'aise, de confortable et surtout de propreté dans ses habitations.

Dans le même ordre d'idées, cette ignorance grossière, lui interdit tout raisonnement de causes à effets. C'est ce qui explique son étonnement quand on lui dit que l'étude de l'anatomie est indispensable pour la compréhension des maladies. Il ne s'est jamais occupé de cette corrélation, pas plus d'ailleurs que de la nécessité de comparer sa science avec celle des étrangers. On s'ignore de familles à familles, de villages à villages. Il n'existe ni union, ni entente, comment pourrait-il en exister avec d'autres peuples. C'est le pays de l'insouciance par excellence, insouciance qui ne s'altère pas même devant la douleur. La perte d'un membre, d'un organe, même de la vue, laisse le Céleste indifférent. Il embrassera la profession de mendiant.

Cette neurasthénie physique et morale, pourrait aussi trouver son explication dans les écrits des anciens philosophes, qui encore de nos jours, sont considérés comme la base de toute sagesse humaine. Ceux-ci ont décrété avoir réalisé le bonheur parfait, atteint l'apogée de la plus haute civilisation. A quoi bon par conséquent, étudier, lutter ou chercher à se perfectionner. Le peuple seul doit travailler pour nourrir l'aristocratie. Le travail des mains est méprisé. La dignité humaine est représentée par la longueur des ongles chez l'homme intellectuel qui doit vivre dans une perpétuelle contemplation de ses connaissances, aveuglé par l'orgueil. De cette croyance est venue la division des classes : l'instinct de conservation est apparu et lui seul pousse le Chinois à l'action, en lui faisant oublier toute solidarité avec son voisin. Le Docteur LEGENDRE n'était-il pas frappé de voir les nautoniers du **Yang-tse** refuser de porter secours à l'un d'entre eux sur le point d'être noyé. Comment rechercher chez un peuple dépourvu d'un tel sentiment d'assistance, des aspirations nobles, élevées, un besoin d'idéal. Tout se borne chez lui à manger et à se reposer. En dehors de toute obligation, marcher est déshonorant. Le Chinois fait du repos

l'acte essentiel de la journée. On juge un homme à sa chaise à porteur et à sa suite. La Chine ayant tout appris, ne veut plus rien apprendre et cette résistance est surtout remarquable à l'intérieur, dans les régions où l'étranger ne met pas les pieds. Il semble que le rêve du Céleste n'est pas d'être heureux, mais le moins malheureux possible. Ce flegme lui permet de supporter courageusement, ou plutôt avec patience, les plus atroces douleurs : les malades, les blessés reposent paisiblement allongés sur une natte, soit sur le sol, soit sur une planche : il est très rare de les entendre gémir. Dans les hôpitaux du littoral, ils supportent stoïquement les interventions chirurgicales.

Une si grande inertie doit forcément conduire à la plus grande misère, car elle est un obstacle inévitable à la production. Nous abordons ici la question la plus grave et la plus importante intéressant la Chine. La misère en Chine dépasse toutes les conceptions que nous pouvons nous en faire. C'est le pays des calamités. Les causes en sont multiples. Indépendamment de la mollesse de ses habitants, la Chine est exposée périodiquement à des fléaux difficiles à combattre, surtout dans les circonstances actuelles. La variété brutale de son climat, passant brusquement des plus grandes chaleurs aux froids intenses, l'expose tantôt aux inondations qui reviennent chaque année plus ou moins violentes, tantôt à la sécheresse. Celle-ci détermine de véritables famines pendant lesquelles le paysan trouve à peine quelques écuelles d'eau saumâtre et fangeuse pour la cuisine et le thé. Les sauterelles arrivent aussi par nuées, dévastant tout sur leur passage et ne laissant, en guise de consolation, que leurs corps qui sont dévorés à belles dents par ceux qui les ont abattus. Le Chinois qui n'a jamais compris que les arbres sont condenseurs d'humidité, a tout déboisé dans certaines régions. Il faudrait par conséquent drainer, draguer, curer. Mais ici nous nous trouvons arrêtés par cette néfaste superstition que nous avons décrite : le **fong-choei**, ce mystérieux éther que l'on suppose répandu dans la croûte du globe et qui, par ses mouvements, produit la vie ou la mort, l'adversité ou le bonheur. Périissent toutes les récoltes, plutôt que de

s'exposer à de telles calamités. Des sommes énormes auraient été versées aux mandarins pour exécuter ces travaux, mais aussitôt dilapidées. Il existe toute une série de petits canaux en cul-de-sac, s'entrecroisant dans tous les sens et transformant les champs en marais ou en étangs, notamment au **Kiang-nan**. Qui dira jamais le nombre de procès engagés par suite de ces travaux contredisant telle ou telle influence du **fong-choei** de telle ou telle famille. Pauvres gens, abrutis par la routine, l'ignorance ou la cupidité étroite et aveugle ! La terre ne produit que grâce à sa fertilité extraordinaire, mais les procédés de culture européens sont complètement négligés. Le rendement est très inférieur à celui qu'il devrait être, car il s'en faut que les sources de richesse de la Chine soient entièrement mises en valeur ou même simplement connues. Ce sol prodigieusement minéralisé n'est encore que partiellement en exploitation : la houille abonde, les gisements de fer, de plomb, de cuivre, de mercure, d'étain, de charbon surtout, y sont nombreux. Dans aucun pays du globe, la fertilité n'est aussi propice à la culture des plantes de toutes espèces, médicinales ou agricoles. Il existe là une mine inépuisable à exploiter.

A ces fléaux naturels entravant la libre disposition du sol, il faut ajouter quelques calamités d'ordre administrative. En cas de sinistres, personne ne pouvant faire un rapport au gouvernement, faute d'instruction suffisante, les mandarins deviennent tout puissants. Ceux-ci cherchent à faire leur magot, le plus rapidement possible : la justice est au plus offrant, tout s'achète. Si des secours sont délivrés, il n'existe aucun contrôle, et comme par hasard, les sapèques s'égarent en route. Les satellites ou mandataires des mandarins, qui agissent par ordre avec mandats légaux, savent admirablement exploiter ces sentiments. D'autre part, les provinces sont divisées en nombreuses sous-préfectures, à la tête desquelles sont placés des notables, ayant sous leurs ordres 4 ou 5 arrondissements administrés par des sous-notables. Tous ces gens-là sont « la sangsue du peuple ». Des bandes de brigands admirablement organisées, pourvues de fusils derniers modèles et de muni-

tions procurés par des soldats déserteurs le plus souvent, parcourent les campagnes et exigent des habitants des rançons énormes, trop heureux encore quand ils ne brûlent pas, après pillage, les villages. Les prétendus gendarmes sont de connivence avec les chefs de ces hordes barbares et partagent une part du butin. Quant aux soldats, la plupart indisciplinés, ils sont pillards comme leurs chefs qui exigent des réquisitions révoltantes. Des décrets sans nombre ont paru pour réprimer ces abus, mais dans un pays sans communications, où les chefs eux-mêmes donnent l'exemple du pillage, comment pourrait-on en exiger l'exécution. Longtemps encore le peuple sera victime de ces méfaits.

Ces causes de misère profonde doivent fatalement conduire le peuple chinois aux plus pénibles restrictions, et ce n'est pas pour lui la moindre de ses privations, car le Céleste possède une capacité stomacale stupéfiante. Le souci de manger le poursuit jusque dans la tombe : un fils porte des victuailles à son père, à époques fixes, au lieu de sa sépulture. L'excès de nourriture est la règle générale chaque fois qu'il y a possibilité. Le régime varie suivant les individus et aussi suivant les régions. Cependant on peut établir en règle générale que les deux principaux aliments sont le riz et le froment; la boisson exclusive est le thé. La viande est peu employée en dehors de celle du porc, dont l'élevage est très répandu. Le bœuf est utilisé pour les travaux agraires ou les transports, mais ne fait pas l'objet du commerce de boucherie. La chair de porc, très recherchée, l'est cependant moins que la graisse, dont le Chinois absorbe deux ou trois grands bols par repas, quand il peut s'en procurer. Cette graisse provoque une congestion viscérale intense. Elle sert aussi pour faire cuire les aliments, le beurre n'étant pas employé, et parfois elle est remplacée par l'huile. La viande se sert découpée par petits morceaux mélangés avec des bols de bouillon chaud où nagent des morceaux de légumes. Une livre de porc coûte 90 à 100 sapèques et certains coolies l'absorbent facilement dans leur journée. Dans quelques contrées, avoisinant le Thibet, en Lolotie notamment, on prépare

une poudre de viande qui peut se conserver plusieurs années et s'emploie délayée dans l'eau. Cette poudre est obtenue avec la viande hachée en lanières desséchées à l'air ou au feu. Les seuls moyens de conservation usités en Chine sont la dessiccation et le salage. Les aliments sont peu cuits par économie de combustible, le bois faisant défaut comme on sait, dans la plupart des régions.

Le Chinois est surtout végétarien, mais ne l'oublions pas, c'est par nécessité. En été, il absorbe une grande quantité de courges, concombres, citrouilles dont il aime à grignoter les semences pendant tout son repas. Les algues, les champignons, les choux, les haricots, les navets, les pousses de bambou sont son principal régal et en hiver, il mange ces légumes salés, mais jamais ils ne sont pelés, ni épluchés. Il est entendu que le plat de résistance est toujours le riz, cuit à l'eau, car le lait est inusité, et si par hasard il est exigé de la thérapeutique, fait assez rare, on donne le plus souvent du lait de femme. De même les œufs sont mangés couvés.

Un autre mets très usité dans toute la Chine et de caractère assez curieux, est le **teou-fou**, ou fromage de haricots, un des principaux aliments azotés du Chinois. Il se présente sous la forme de petites briquettes de quelques centimètres, tantôt dures, tantôt molles, vendues 10 à 12 sapèques. Nous avons pu nous procurer le mode de fabrication et la composition de cet aliment singulier. On prend des haricots, *Soja hispida* (**hoang teou**) *haricot jaune* (1), d'un goût peu appréciable. On les fait tremper 24 heures dans de l'eau, puis on les broie à la meule, pour les réduire en pâte qu'on presse à travers une toile pour en exprimer le jus, appelé *lait de haricots*, ou eau de haricots. On fait bouillir; par refroidissement, il se forme à la surface du liquide, une peau qu'on enlève au moyen d'un bâtonnet sur lequel on la laisse sécher. Le reste du liquide est ensuite coagulé au moyen d'une présure spéciale : du plâtre, 60 grammes par boisseau de haricots. Ce plâtre chauffé est délayé dans un

(1) Voir l'étude de BLOCH sur le *soja*. *Le soja. Sa culture, sa composition, son emploi en médecine et dans l'alimentation*. (Bulletin des Sciences Pharmacologiques, septembre et octobre 1907).

mortier avec de l'eau et la bouillie obtenue mélangée dans une jarre avec le lait végétal, dont une partie coagule et durcit comme le lait caillé. Le fromage est fait : on le divise en petits morceaux que l'on place dans l'eau fraîche. C'est le **choei-teou-fou**, fromage aqueux. En le réduisant en bouillie et le comprimant dans des boîtes, on fait le **Teou-fou-kan-tse**, fromage sec et dur comme le gruyère. C'est l'aliment le plus répandu et qui se trouve partout. Tous les auteurs le citent, mais personne ne donne sa composition.

Le Chinois fait généralement deux repas par jour, en dehors des époques, comme au jour de l'an par exemple, où il s'adonne aux ripailles pendant une quinzaine, à 9 heures du matin et à 3 heures du soir. Nous verrons au chapitre suivant la saleté repoussante des hôtelleries. Un restaurateur très curieux, c'est le cuisinier ambulant, annonçant son passage par des « tam-tam » assourdissants. Il porte toute sa cuisine dans deux petits meubles suspendus à chaque extrémité d'un fléau reposant sur ses épaules. Dans le premier se trouve de l'eau bouillante sur un petit foyer. Dans l'autre, quelques bols vides, un bol rempli de viande hachée, bravant la corruption, un second plein d'oignons hachés et un troisième rempli de graisse de porc. Dans une bouteille, un condiment très populaire le **Tsiang-you**, sauce noire très réputée, formée d'une marinade de pois cuits et fermentés (**hoang-teou**). Quelques plaques très minces de pâte de farine de froment, voilà tout le matériel de notre Vatel. Arrive un client ; vivement il jette quelques boulettes de viande enrobée dans la pâte, dans l'eau bouillante. Il prépare une sauce avec les oignons et la graisse de porc, additionnée d'un peu de sauce et remplit le bol d'eau chaude où surnagent les boulettes de viande. Le prix de ce repas revient à 10 ou 15 sapèques (un sou et demi). Combien nous sommes loin des menus rapportés par quelques explorateurs, consommés dans les grands restaurants de Pékin ou autres villes chinoises. Qu'on en juge. En voici un cité par Marcel Monnier (*Le tour d'Asie. L'Empire du Milieu, Librairie Plon*) à qui il fût servi dans le « restaurant le plus renommé de Péking ».

Douceurs.

Raisins, poires, pommes, châtaignes d'eau, graines de pastèques confites, noix glacées, gelées de fruits, noisettes grillées au safran.

Hors-d'œuvre.

Poulets fumés, poissons fumés au vinaigre de riz, œufs de canards conservés (cinq ans) dans la chaux, crevettes à l'huile de ricin, fromage aux pois, jambon fumé, choux de mer marinés, choux salés, côtes de laitues salées.

Dîner.

Potage aux nids d'hirondelles, ailerons de requin au jambon, canard laqué, pois au miel, filets de poisson aux légumes, holoturics au *gin-seng*, pousses de bambou d'hiver, crevettes au sucre, filets de poussins frits, porc bouilli, poisson sauce chrysanthèmes, champignons au gras, soupes aux graines de lotus, crèmes de pois aux fleurs bleues, soupe de chrysanthèmes.

Pain de maïs à l'étuvée, pains à la viande.

Vins.

Jaune de **Shao-Sing**, liqueur de rose, liqueur des académiciens.

Ces vins ne sont autres que des alcools de riz. On remarquera en outre que le repas commence par les desserts pour se terminer par le potage. C'est l'éternel contraste qui frappe l'étranger au même titre qu'il est stupéfait d'entendre les hauts personnages « roter » à table, signe de l'éducation la plus distinguée. Quant à nous, ce qui attire le plus notre attention, c'est la différence formidable de régime existant entre ces régions du littoral et celles de l'intérieur si peu connues encore des Européens. Et pourtant dans les grands centres, nous sommes obligés d'avouer que la misère égale celle du peuple des provinces, témoin toute cette légion de mendiants.

La mendicité en Chine est érigée au titre de profession organisée. Les mendiants forment de véritables bandes, atteignant plusieurs milliers d'individus, luttant pour l'instinct de la conservation. Ils ont leurs chefs, leurs emplacements, leurs droits mêmes. On est mendiant comme on est coolie ou manœuvre. Tous ces professionnels constituent le dépotoir des misères humaines dans lequel se déversent le vice, la paresse, la débauche, la prostitution et tout ce qui, en un mot, constitue la décrépitude morale et physique. Beaucoup sont des simulateurs émérites,

mais la majorité est réellement misérable au dernier degré. En cas de troubles, toute cette bande se joint aux pillards. Nous les comparerons volontiers au « chamali » (**Tchai-Keou**), nom donné à un petit animal vivant dans les forêts du **Yun-nan**, très redouté et ne marchant que par bandes d'une centaine environ. Malheur à celui qui blesse l'un d'eux, car toute la bande disciplinée se précipite sur l'agresseur, et c'est la mort certaine. Tous ces mendiants dans les villes occupent des zones déterminées : les maisons sont tarifées, et mieux vaut traiter à forfait avec eux que de chercher à les expulser. Cette plaie sociale varie suivant les années. En cas de grande sécheresse qui détermine la famine, leur nombre s'accroît considérablement. Ils cherchent leur nourriture dans les tas d'ordures, sont à peine vêtus, été comme hiver. Dans les campagnes, ils vivent d'herbes, de racines ou d'écorces, quand ils ne meurent pas de faim sur les sentiers. Beaucoup se font des mutilations volontaires ou exploitent les enfants. C'est un des spectacles les plus attristants de l'Empire du Milieu et, comme nous le démontrerons, un danger constant pour les Européens qui y résident, car, avec de tels fléaux, les épidémies et les maladies de toutes natures ont beau jeu pour se propager.

Les superstitions, avons-nous dit, sont la base de tous les actes des Célestes. Mais comment pourrait-il en être autrement dans un pays où la vie toute entière n'est qu'une longue étape de maux et de souffrances. À qui se confier ? La médecine nous l'avons démontré est impuissante, ne sait pas prévoir. Elle n'envisage que les panacées, les remèdes mystérieux, le médicament est roi : il remplace chirurgie et hygiène. D'autre part, les régimes de nourriture que nous venons de dépeindre, la vie misérable des coolies et autres travailleurs, contribuent à développer toutes les maladies encore accentuées par le défaut de confortable. C'est là ce qui explique le nombre énorme d'affections gastro-intestinales et de maladies de peau. Le patient non soulagé par la science, et pour cause, s'abandonne aux bonzes, aux « *taoche* », autres castes de mendiants parasites, aux mœurs souvent déplorables, à la face hébétée, vendant jusqu'aux

objets du culte. Voilà la secte chargée de régir les religions, de prêcher la morale de *Confucius* ou de *Laotze* et d'arrêter par conséquent, comme c'est le rôle de tout clergé, le peuple sur la pente du vice et de la débauche. Examinons les résultats atteints.

La nation chinoise, la plus grande agglomération du globe, dont l'histoire remonte aussi loin qu'il est possible de remonter dans le passé, n'a jamais changé de pays et a conservé son caractère originel, parce que, nous l'avons démontré, elle a été régie par des idées et non par des forces physiques. Mais comme ses moralistes et ses philosophes sont eux-mêmes très sujets à caution, quoi de plus naturel, que ce peuple rachitique, malingre, incapable de penser, encore moins d'agir, s'adonne à la dépravation la plus repoussante. D'ailleurs, en dehors du manque de facteurs moraux pour le retenir, il existe deux facteurs naturels qui le poussent vers l'abîme : l'alcool et l'opium.

ALCOOL. — Nous avons dit dans un chapitre précédent ce qu'était le « **chao-tsieou** » ou eau-de-vie chinoise. Retiré des graines de céréales, principalement du riz et du sorgho, cet alcool nullement rectifié est des plus nocifs. On se le procure à vil prix dans toutes les provinces de l'intérieur : 60 sapèques la livre de 600 grammes environ. Le Docteur Legendre raconte avoir vu des indigènes en absorber une livre en quelques heures. Le Chinois qui sait supporter la faim et la soif avec la plus grande facilité, engloutit en revanche des quantités prodigieuses d'aliments et de boissons quand l'occasion s'en présente. Aussi l'ivrognerie est au Céleste Empire une cause de paupérisme très redoutable, surtout dans les provinces du Nord. Il existe des hôtelleries où l'on apporte sur la table des urnes remplies d'eau-de-vie qu'on boit le plus souvent chaude. Cette horrible boisson fait les délices des convives. Seuls ou en compagnie, ils passent des journées et parfois des nuits à boire, jusqu'à ce que l'ivresse les terrasse. Des brûleries donnent l'eau-de-vie à crédit pendant l'année. Aussi personne ne se gêne et c'est seule-

ment à la dernière lune, lorsqu'il faut acquitter sa dette que l'embarras commence. Alors on vend les maigres troupeaux, les terres, la maison même. Les lois chinoises prohibent la fabrication de l'eau-de-vie, mais il en est de ces lois comme de toutes les autres : la justice repose sur l'arbitraire et les pots de vin. Il faudrait refaire la mentalité. On pactise avec les mandarins : les brûleries **chao-Kouo**, fleurissent, les décrets sont lettre morte. On doit ménager le grain dans un pays où l'agriculture suffit à peine à nourrir la nombreuse population, on donne l'autorisation d'employer les grains gâtés, mais bien entendu les meilleurs produits sont utilisés.

OPIUM. — Quant à l'*opium*, sa culture est considérable en Chine, parce que lucrative. Faire appel à l'énergie des fumeurs pour entraver leur funeste folie est complètement inutile. Le gouvernement poursuit la lutte contre les fumeurs, mais ici encore, on se heurte aux mêmes difficultés que pour la lutte contre l'ivrognerie. L'importation de l'opium en Chine ne remonte pas très loin. Deux agents de la Compagnie des Indes, introduisirent l'opium du Bengale au commencement du ^{xviii}e siècle : le Colonel Watson et le vice-résident Weeler. Cette drogue fut cause d'une guerre entre la Chine et l'Angleterre en 1840. Celle-ci protégeait, par ses navires de guerre, d'accord avec les mandarins, le commerce illicite de l'opium qui, dès 1854, atteignait plus de 150.000.000 de francs. Une loi, dès cette date, défendait de fumer l'opium sous peine de mort, mais elle n'a jamais été appliquée. Dans toutes les villes, on étale et vend publiquement des pipes, des lampes et tous instruments nécessaires aux fumeurs. Les mandarins eux-mêmes sont parfois les premiers à violer la loi. Rien ne peut arrêter le fumeur déjà avancé dans sa mauvaise habitude. C'est l'atonie révoltante, la prostration absolue de toutes ses facultés, de tous ses organes. C'est une véritable lutte qui se livre actuellement entre le gouvernement et les fumeurs d'opium. Les mandarins ont été invités à se soumettre ou à se démettre. Des droits de douane très élevés ont été mis sur le produit d'importation anglaise. Malheu-

reusement on tolère la culture. Dans certaines régions du **Setchouen** par exemple, le sol très fertile permet trois récoltes par an. Le paysan cueille presque toujours les fruits avant maturité, ayant hâte d'en jouir. Après avoir été le passe-temps du riche, l'usage de l'opium est devenu une coutume générale, cause d'une misère physiologique effrayante. Tout le monde fume, femmes, fillettes; d'après des témoins dont la bonne foi ne peut être suspectée, le nombre des fumeurs varie de 30 p. 100 jusqu'à 95 p. 100 au **Kient-chang** par exemple. Le jour ne suffit pas pour satisfaire leur vice, la nuit est employée toute entière parfois. La basse classe se donne rendez-vous dans des bouges immondes « **ien-Kouan** » dont le spectacle soulève le cœur. La culture du pavot est devenue considérable dans ces régions, au grand détriment de la richesse de la population. D'ailleurs, il y aurait moins de famine si on semait davantage de blé. Au **Kouo-yang**, par exemple, un septième des terres de première qualité et un dixième des autres sont consacrés à cette culture du pavot. Plus ils sèment de cette maudite plante, plus ils augmentent leurs impôts, sous prétexte que l'opium rapporte davantage que le froment. C'est exact pour les premières années, mais rien n'épuise plus la terre et bientôt la récolte est insignifiante. Comme le fumier manque totalement, faute d'élevage, le paysan a travaillé contre ses intérêts. Enfin cette dégradante habitude de fumer l'opium, fait perdre un temps considérable. Car si le Chinois, homme, femme ou enfant, fume des pipes de tabac en tous temps et en tous lieux, il n'en est plus de même pour l'opium, qui nécessite un repos absolu, dans une position couchée sur une sorte de planche en forme de lit de camp.

On a cherché un remède palliatif pour corriger les fumeurs. Pendant longtemps on a donné des pilules de morphine à dose dégressive. L'effet a été nul, car on a dû cesser cette médication. Dans tous les orphelinats, les asiles de toutes natures créés par les missionnaires européens, la condition « *sine qua non* », d'entrée est l'interdiction absolue de fumer l'opium. Mais si l'on réfléchit que la tutelle de ces dévoués apôtres n'agit guère sur plus de deux millions d'indigènes, on frémit à la pensée du fléau

qui, lentement mais sûrement, anéantit toute l'énergie physique de ces centaines de millions d'individus.

Il existe dans l'évolution des peuples comme dans la transformation de la matière, des règles qu'on pourrait appeler générales et auxquelles il est impossible de se soustraire. Au nombre de celles-ci on pourrait établir que la déchéance physique et morale de l'être entraîne toujours à sa suite le vice et la débauche. On remarque dans la société chinoise un certain vernis de pudeur capable de donner le change à ceux qui s'arrêtent à la superficie et jugent les hommes sur leurs apparences. Tous ceux qui ont vécu au milieu de ce peuple, dans son intimité, sont unanimes à reconnaître que ce n'est là qu'un masque jeté sur la corruption des mœurs. Dès son jeune âge, l'enfant s'exerce à l'argot des mauvais lieux et le langage est parfois d'un cynisme révoltant. Il ne faut pas oublier qu'un grand nombre d'entre eux reçoivent une éducation toute physique. La mère de famille, au sens européen, n'existe pas en Chine : le père seul s'occupe des enfants. Quoi de plus naturel que le libertinage se développe au milieu de ces multitudes croupissant dans la misère. Chez les mendiants, par exemple, les femmes sont la propriété de tous : les grossesses sont fréquentes ; aussi celles que la mort préserve sont toujours prêtes, à toute occasion, à s'enrôler sous la bannière du vice. Le Docteur MATIGNON a longuement décrit le **Yoshiwara** chinois, si distinct du célèbre quartier japonais où chaque lupanar, chaque maison de thé est sous la surveillance étroite de la police, Mais un des vices les plus répandus est incontestablement la sodomie. La satisfaction bestiale d'un désir rend très fréquente cette aberration du sens génital. L'opinion publique ne s'en émeut pas ; on lui adresse un seul reproche : son influence sur la vue. Des gravures pornographiques s'évalent librement. Certains livres sont interdits ; on les édite en langue mandchoue et la loi est respectée, tel le **tsin-pi-mei**. Les jeunes gens destinés à cet art d'agrément, sont le plus souvent volés ou achetés à des familles pauvres. Dès l'âge de cinq ans, ils sont vendus à des maisons spéciales qui les préparent à leur future profession par la dilatation progressive des sphincters au moyen

d'une drogue spéciale. A 13 ans, ils sont aptes à devenir des demi-mondaines. Ils constituent une aristocratie à part, et sont entretenus par de riches protecteurs qui sont fiers de les posséder. Tout se passe discrètement sans étalage. Quant au peuple, rien ne peut dépeindre la profonde horreur qu'inspirent les maisons, **tang-ming-eul**, les bouges repoussants où il va assouvir sa passion, sur des sujets le plus souvent ramassés dans la rue, pleins de vermines et affreusement contaminés. Quelques-unes de ces maisons sont mixtes : de jeunes filles y côtoient les garçons ; la police connaît, mais tolère et ferme les yeux.

Chacun sait que le suicide en Chine est fréquent. Faut-il l'attribuer à cette grande dépravation des mœurs ou à la misère. On sera stupéfait d'apprendre que ni l'une, ni l'autre n'en sont les causes principales. On se tue surtout en Chine par orgueil, pour se venger de son semblable, par dépit ou par jalousie. Tant il est vrai que là-bas, dans les événements les plus divers, tout se fait à rebours des autres pays du globe. Le suicide est devenu chez les Célestes une criminelle folie plus répandue encore chez la femme que chez l'homme. On se tue pour causer le plus de mal possible à son ennemi qui devient la cause de la mort et sera poursuivi par la famille. Les assassinats sont peu fréquents de ce fait. Le suicide par vengeance est extrêmement redouté, car il est cause d'ennuis sans fin, de procès interminables et de ruine souvent. En un mot, c'est un mode de chantage très spécial, un procédé d'intimidation qui dérouté notre mentalité. Il a sa répercussion assez heureuse dans les ménages, pour la femme. On sait combien celle-ci est peu considérée, la bru surtout, qui est soumise à l'autorité de la belle-mère. Quand elle est fatiguée des mauvais traitements, elle menace de se pendre et si elle met son projet à exécution, si elle meurt de misère, sa famille intente un procès à celle de son mari qui est déboutée lorsqu'elle peut produire beaucoup d'ordonnances de médecins attestant que la disparue a absorbé force drogues. La polygamie est cause fréquente de suicide, de même la mort d'un fiancé ou du mari. La fidélité conjugale est très en honneur en Chine, et il est d'usage dans ce cas d'é-

lever des arcs de triomphe à la jeune fille, à la veuve pour vénérer leur mémoire. C'est là l'explication de ces nombreux portiques, érigés de tous côtés dans les campagnes. Enfin une autre cause de suicide est due à la « perte de la face ». Perdre la face en Chine est synonyme de blessure d'amour-propre. Le Céleste est très susceptible et n'admet pas l'humiliation. Il n'est pas rare par exemple, à l'époque des examens, de voir les candidats qui ont échoué, se suicider. Tantôt c'est une jeune fille déflorée qui a recours à la pendaison, tantôt c'est un mari rebelle aux aphrodisiaques qui se coupe la gorge. Il n'est pas permis en Chine de supporter une humiliation, serait-elle même d'ordre intime : l'orgueil ne perd jamais ses droits.

Tel est le peuple chinois. La peinture que nous venons d'en tracer est la fidèle reproduction de centaines de documents, tous puisés dans les provinces de l'ex-Empire. Mais faut-il nous arrêter seulement au chapitre des défauts ? Le Chinois est-il un être taré, dépourvu de toutes qualités. Incontestablement, non, cette race possède des qualités de premier ordre. Très prolifique, très résistante, elle se plie facilement à toutes les exigences de la vie.

Le Chinois sait se contenter de son sort, au milieu de l'adversité, il reste calme et semble heureux. Il prend le temps comme il vient, sans se soucier de ce qui lui manque. Il n'est ni neurasthénique, ni nerveux. Sa qualité dominante paraît être la fermeté dans ses convictions et la volonté. Au point de vue intellectuel, on en trouve un exemple frappant dans l'application depuis des siècles des pratiques ancestrales. Dans un autre ordre d'idée, on reste pris de vertige devant l'œuvre colossale, sortie de ses mains, depuis plus de 2.000 ans, et qu'on appelle « la grande muraille ». Cette construction gigantesque qui va du golfe de **Petchili** jusqu'au fond du **Kan-Sou**, sur un parcours de plus de 4.000 kilomètres, traversant les déserts, les régions montagneuses, haute de 10 mètres, large de 6, composée de briques d'un poids moyen de 20 kilos, toutes amenées à dos de coolies, est l'œuvre la plus formidable conçue par les hommes. A cette date, il n'existait aucun outillage moderne. Un

peuple, susceptible d'une telle persévérance, est capable d'exceller en d'autres travaux, quand il est bien conduit et bien dirigé. Enfin cette race bien douée, sous le rapport de la vigueur musculaire, la sélection s'opérant naturellement faute de soins et de bien-être, n'est pas dénuée de qualités intellectuelles. Les enfants des écoles du littoral acquièrent assez facilement des connaissances suffisantes. C'est, en un mot, un peuple abandonné à lui-même, une grande force sans direction, sans maître, capables de le faire évoluer. Nous ne voulons point nous attacher davantage à ces considérations déjà trop longues qui sortent un peu de notre sujet, mais nous estimons qu'elles étaient indispensables pour donner une idée des pratiques usitées encore de nos jours en Chine. On comprendra mieux, connaissant la clientèle et sa mentalité, comment les charlatans, les guérisseurs de toutes espèces dont nous avons décrit les coutumes, ont une emprise aussi puissante sur cette gigantesque fourmilière humaine. Est-il permis encore d'être surpris de la croyance béate du peuple, quand ses ministres eux-mêmes, la veille encore de la Révolution récente qui a renversé la dynastie régnante, se réunissaient en Conseil à minuit pour obéir à ce précepte de Confucius recommandant à l'Empereur de veiller sur son peuple jour et nuit.

CHAPITRE II

HYGIÈNE ET ÉPIDÉMIES EN CHINE

I. — Hygiène.

Tous les « *Doctus cum libro* », tous les *Pic* de la *Mirandole* qui parlent « *de omni re scibili et quibusdam aliis* », ont reproduit à satiété dans leurs très nombreux articles sur la Chine, cette anecdote rapportée par le distingué docteur MATIGNON. Un notable chinois revenant d'Europe, se serait écrié à la vue des remparts de Pékin : « Nous rentrons dans nos latrines ». Il est impossible de mieux dépeindre, avec plus de bon sens et en des termes plus concrets, l'état sanitaire des villes chinoises. Il n'existe en effet, dans ces agglomérations aucun embryon de règlement sanitaire, aucune hygiène : il semble que le pays tout entier donne l'impression d'un vaste champ d'épandage. L'hygiène étant désormais inséparable de la médecine, qui puise dans ses grandes lois, surtout après les brillantes découvertes de la bactériologie moderne, ses principaux traitements, nous allons brièvement passer en revue les règles immuables et millénaires observées par les Chinois. Nous allons successivement étudier l'individu, l'habitation et la cité : on comprendra mieux le développement terrifiant des épidémies trop fréquentes dans ces vastes régions, épidémies dont nous n'avons plus le droit de nous désintéresser en Europe, ne serait-ce que par humanité, mais surtout en raison du danger qu'elles présentent par leur foyer de contamination religieusement entretenu.

I. — HYGIÈNE CORPORELLE.

De même que les profanes jugent un cheval à la robe, on a souvent trop tendance à juger l'homme à son maintien; à ce point de vue nul n'est plus trompeur que le Chinois, surtout celui de la classe moyenne. La façade masque généralement une misère profonde. Son vêtement qui n'a pas changé depuis des siècles, est resté celui des contemporains de Confucius. On ignore la mode, et le dandysme est l'apanage exclusif de quelques notables, des **tai-tai**, grandes dames, et encore la forme est la même; seule, la richesse de l'étoffe varie: les saisons elles-mêmes n'influent pas sur le vêtement. Le Chinois porte généralement sur lui toute sa garde-robe. En hiver, il a sur le corps une incroyable épaisseur de vêtements. Les fourrures dans les provinces du Nord, sont réservées à la classe mandarinale, qui seule également a droit de porter la couleur jaune. Des règlements déterminent le passage d'une saison à l'autre et règlent les changements de vêtements et de chapeaux pour cette classe privilégiée.

Tout le monde connaît la robe chinoise, longue, couvrant tout le corps et cachant en partie une sorte de culotte ou caleçon à large fond, serré à la cheville par des lacets. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il est très rare de rencontrer un Chinois avec une chemise, et si par hasard, dans la classe riche on arbore cet ornement superflu, c'est pour le conserver pendant des mois, sans jamais le soumettre au lavage. La robe de soie couvre ainsi les haillons les plus sales et malodorants: c'est en miniature l'image de la Chine toute entière. Jamais d'ailleurs le Chinois ne se déshabille pour prendre du repos; seule la robe extérieure est enlevée. Celle-ci est fréquemment doublée de fourrures ou de ouate, siège favori d'une grouillante tribu d'insectes parasites. Jamais il n'existe de poches: tout se porte à la ceinture, où les ouvriers et coolies attachent tous les ustensiles nécessaires. Les notables y suspendent des petits sacs en cuir. Les manches sont très longues, repliées et nécessitent

pour chaque opération manuelle, un mouvement constant des bras. Les cravates, gants, mouchoirs sont inconnus des fils de Han. Ces mouchoirs, quand ils existent, consistent dans une petite pièce de coton d'une malpropreté repoussante servant à ramasser les objets précieux, argent ou montre; notable ou coolie projette à terre le mucus nasal par une pression élégante du pouce sur les narines. Les vêtements de rechange n'existent pas. C'est donc la perpétuelle contagion en permanence sur les plaies de toutes natures.

Si nous examinons la classe pauvre, celle des mendiants que nous avons décrite, le vêtement est réduit à sa plus simple expression, heureux encore quand ils sont recouverts des plus sordides haillons, car il n'est pas rare d'en rencontrer de complètement nus. Le public passe sans même remarquer ces corps recouverts de vermine et de la plus belle variété de poux qu'ils écrasent délicatement entre les dents et avalent. Ils offrent en spectacle toutes les tares, toutes les souillures de la misère humaine. Ils ont leur soupe gratuite, dans les villes, une fois par jour dans les bureaux d'Assistance publique. La mortalité est considérable. En hiver, ils meurent de froid et de faim et leurs cadavres restent sous les murs pendant des journées entières où ils sont la proie des chiens errants.

Le costume des millions de coolies ou porteurs, véritables bêtes de somme, parcourant l'année entière les abominables sentiers du pays, par toutes les saisons, n'est guère moins rudimentaire. Ils s'en vont, suant et haletant, résignés, couverts de haillons ou le torse nu, avec une incroyable insouciance. Chacun d'eux porte avec lui les germes de la contagion, 100 p. 100 de galeux dans certaines régions, 25 p. 100 de syphilitiques. Suivant le degré de misère, la dernière robe, le dernier haillon est échangé contre quelques sapèques en cours de route. Il est impossible d'imaginer plus lamentable ignorance de la contamination.

En été, par les plus fortes chaleurs, on s'habille à peine, les enfants sont presque nus, à l'exception de ceux des classes aisées, qu'on recouvre de soie à l'envi. Ceux qui travaillent

dans les champs, ou s'en vont par bandes, dans les campagnes, garder les bœufs, sur lesquels on les rencontre grimpés, ont les jambes nues et le corps recouvert d'une sorte de dalmatique faite d'une écorce imperméable de palmier (*Trachycarpus excelsa*). Tous portent un grand chapeau de bambou tressé : **li-teou**. C'est la coiffure favorite du paysan en été, qu'il remplace, pendant l'hiver par une petite calotte en soie.

La chaussure est très antihygiénique. Les souliers ou les bottes sont en feutre ou en cuir très léger, mal tanné : ils sont peu pratiques et à la moindre pluie, absorbent l'eau. La chaussure la plus employée par tous ceux qui marchent beaucoup, est la sandale de paille, **tsao-hai**, mais elle ne dure pas et doit être fréquemment changée. Les paysans portent encore des chaussures de velours grossier avec semelle en feutre de deux centimètres d'épaisseur ou en bois. C'est au début du siècle qu'au **Se-tchouen**, on a commencé seulement à fabriquer des brodequins grossiers sur le modèle européen.

En revanche, la femme chinoise s'habille d'une façon décente. Son costume ne diffère guère de celui de l'homme sinon par la longueur de la robe, qui est plus courte, car en toutes choses, elle doit rester inférieure à l'homme, mais jamais on ne verra chez elle de nudité. La robe longue est réservée à la Mandchoue ou à la femme des mandarins. Dans le peuple, la robe des femmes s'arrête aux genoux et le costume se complète par un pantalon très large. Celles qui ne peuvent s'offrir de pantalon le remplace par des bandelettes de coton, qui remontent très haut sous la blouse. Nos élégantes modernes ne se doutent certainement pas, que bien longtemps avant elles, les femmes chinoises avaient inauguré la jupe courte, mais quelle différence de grâce et de maintien entre la marche de l'Européenne et celle de cette pauvre créature progressant difficilement avec des pieds réduits à l'état de moignons et les muscles du mollet atrophiés. C'est que, depuis des siècles, 1.100 avant J. C. disent certains auteurs, une coutume barbare, qui est considérée comme le signe de beauté le plus caractéristique de la femme chinoise, veut que les pieds de celle-ci ne dépassent pas 0 m. 13

à 0 m. 14 de longueur. Dès l'enfance, on comprime les pieds des petites filles au moyen de bandelettes de coton ou de soie de manière à obtenir progressivement cette déformation. Veut-on les punir, on serre ces bandelettes qui enveloppent le petit pied en voie de mutilation. M. le Médecin Inspecteur MORACHE, et après lui, le Docteur MATIGNON, ont longuement décrit ces manœuvres et leur résultat. En étudiant leurs effets, on constate, écrit celui-ci, deux déformations : « 1^o flexion des quatre derniers orteils « et torsion sous la plante de pied, des métatarsiens correspon- « dants; 2^o tassement antéro-postérieur du pied par son point « d'appui sur le calcanéum, exagération de la concavité plan- « taire ». Ce qui est surtout évident, ce sont les plaies résultant de cette stupide coutume, plaies à suppuration très fréquente, causant une mortalité de 10 p. 100 au moins dans certaines provinces. Et cette habitude est d'autant plus néfaste que jamais la Chinoise ne consent à laisser soigner ses pieds, qu'un sentiment ridicule de pudeur ne lui permet pas d'exhiber davantage que l'Européenne montrera ses seins. Seul le mari peut voir les pieds de sa femme, ces « lis d'or » étant l'excitant du sens génésique chez les Célestes. Tant il est vrai que tout en Chine se fait à rebours. Dans quelques provinces, encore peu connues, au **Kient-chang**, par exemple, les mœurs sont moins austères.

Une certaine tribu d'origine thibétaine, les Sifans, composée d'un million d'âmes à peu près, occupe un vaste territoire de 50.000 kilomètres carrés environ. La polygamie est familiale : le fils vit indistinctement avec sa mère ou ses sœurs. Les maladies sont très répandues, la contagion est endémique. On boit, on fume l'opium, la race peu à peu s'éteint, et ces mœurs déplorables entretiennent un danger perpétuel d'épidémies de toutes natures. En revanche en Lolotie, le peuple est à peu près propre, les vêtements moins sales, les mœurs moins corrompues. Là aussi, l'habitant couche tout habillé, accroupi autour d'un foyer, enveloppé dans des couvertures. Les mendiants sont rares, les malades isolés, surtout les lépreux; les enfants et les vieillards ne sont pas délaissés sur les chemins.

S'il existe un pays où les établissements de bains ne font pas

florès, c'est incontestablement la Chine. Le Céleste ne prend pas plus soin de son corps que de ses vêtements. Rarement il se lave. Nos objets de toilette lui sont inconnus : il n'emploie pas de serviette, mais un torchon sale, jamais nettoyé. Celui-ci n'est-il pas lavé du fait qu'il est en contact fréquent avec l'eau, c'est là un préjugé que nous retrouverons dans maintes circonstances. La classe aisée seule emploie des serviettes importées à l'intérieur des ports européens. C'est même un signe de richesse, de distinction. Le peuple ignore le savon. Cependant dans les villes du Nord, il existe des bains, ou plutôt des piscines ou grandes cuves de quelques mètres carrés, chauffées par en dessous, et profondes à peine d'un mètre. L'eau, véritable cloaque, n'est renouvelée que de temps en temps et sa saleté n'a d'égale que l'odeur qui s'en dégage. Mais le Chinois, qui présente le phénomène des sensations atténuées, dont l'olfaction est imparfaite et supporte les odeurs les plus repoussantes, ne s'inquiète pas pour si peu. Il possède des rivières, des lacs, des sources d'eau thermale; l'idée ne lui est jamais venue de s'y plonger, et s'il le fait, ce n'est pas par hygiène, mais par nécessité : travaux, pêche, transport. Dans quelques régions, en Lolotie notamment, la coutume veut qu'on se lave les mains et les bras avant de pétrir. Il est à présumer, que bien des années encore s'écouleront avant de voir s'étaler en Chine cette curieuse coutume japonaise qui veut que dans d'immenses établissements balnéaires, tous les sexes se coudoient dans la plus parfaite nudité et se promènent en costume d'Adam et d'Eve, pour se sécher après le bain, sous les ombrages des parcs environnants. Il est vrai que dans ce pays chaque maison possède deux choses indispensables : le drapeau national et une baignoire.

La femme chinoise est en général plus soigneuse de sa personne que l'homme. Malheureusement, l'inconsidération dont elle est entourée, son manque absolu d'autorité, ne lui permettent pas de prendre un ascendant suffisant sur les soins à donner à ses enfants. Les femmes ne comptent presque pas dans la société; parfois leur liberté diminue, comme jadis en Corée, au fur et à mesure qu'elles vieillissent. Elles se marient

par convenances réciproques et vivent trop recluses. Toutes fument la pipe ou le cigare, même des fillettes de 8 à 10 ans. Certaines en font une consommation énorme, jusqu'à 20 par jour de ces cigares, de la grosseur de notre ancien londrès. Elles les fixent ordinairement à l'extrémité d'un long tuyau de bambou. Le tabac est à vil prix. Au **Yun-nan**, la femme de la haute société fume le **mien-ien**, tabac mou imbibé d'huile et haché menu, dans de longues pipes de 0 m. 40 à 0 m. 50, pour éviter l'âcreté. Cette coutume est très déprimante pour ceux qui s'y adonnent. Presque toutes les Chinoises abusent des fards, au point d'amener des accidents fréquents de la face. Il en existe de plusieurs sortes; le plus souvent employé est très blanc, composé avec des aromates et de la farine d'une châtaigne d'eau appelé : **Ki-Koan-t'éou**. Elles conservent leurs cheveux, qu'elles agglutinent avec des cosmétiques. La coiffure varie suivant la position sociale, fille, fiancée ou grand-mère. Les femmes mariées sont épilées au niveau des tempes, de façon à ce que les cheveux y dessinent un angle droit.

Quand il se met à table le Chinois ne s'entoure pas d'objets bien compliqués : ses bâtonnets, une petite cuillère parfois, une écuelle en bois ou un bol de faïence suivant les régions, voilà tout son couvert. Il n'emploie ni fourchette, ni couteau. La viande, les fruits même sont toujours servis tous découpés. Plus d'un gourmet ferait la grimace de s'asseoir à la table de tel amphytrion. Chacun en effet pêche dans les plats les morceaux de viande ou de légumes à sa convenance et si le maître de maison observe que tel ou tel morceau vous agréé, vivement d'un coup de langue, il essuye ses bâtonnets dont il se sert pour vous présenter le dit morceau. Le coup de langue est un hommage à la propreté et il serait très impoli de refuser la part qui vous est ainsi offerte. Le Chinois fait de son repas l'acte essentiel de la journée. Nous avons expliqué comment il s'adonne à la tempérance par contrainte et combien il abandonne avec excès cette règle chaque fois qu'il en a la possibilité. Les décès dus à la congestion par excès de nourriture sont très fréquents; d'autant plus que le Chinois, dans quelques régions, au **Se-**

Tchouen par exemple, ne boit qu'après son repas, jamais pendant. Il exècre de se déranger pendant qu'il mange; il en est ainsi de même pour les coolies. L'hygiène de la table est semblable à celle du corps. Une des questions vitales en Chine, c'est l'eau, ce grand véhicule des agents déterminant les plus graves affections intestinales. Le Chinois heureusement fait une consommation énorme de thé, et pour cela, il fait bouillir son eau chaque fois que ses moyens lui permettent la dépense du combustible. Faut-il lui en être reconnaissant? assurément il n'obéit pas en cela aux lois de l'hygiène, mais il les observe; enregistrons le fait avec bonheur, les cas semblables sont assez rares. Mais lui, si minutieux pour son eau de boisson, il la versera dans un récipient lavé avec une eau souillée et toujours froide, car jamais l'eau chaude n'est employée pour le nettoyage des ustensiles de cuisine. Quant aux bâtonnets, l'habitude veut qu'ils soient nettoyés à coups de langue. Ils sont ensuite jetés pêle-mêle dans un récipient quelconque, jamais lavé. Ils ne constituent point la propriété individuelle, on prend les premiers venus, personne ne songe à s'en réserver exclusivement l'emploi. Il est en cela très inférieur au Thibétain dont toute la vaisselle consiste en une simple écuelle de bois qu'il porte cachée sur son sein ou suspendue à sa ceinture dans une bourse de luxe. Ces écuelles faites avec des racines d'arbres de la montagne, enduites d'un vernis spécial, sont la propriété exclusive du détenteur. Sous aucun prétexte, même les mendiants ne s'en désaisissent. Les écuelles de première qualité ont la propriété de neutraliser les poisons. La batterie de cuisine du Chinois est aussi des plus rudimentaires, ainsi que ses fourneaux. Il ne se sert que de plats en terre ou en porcelaine grossière; il n'a pas de verrerie. A la fin du repas, chez les notables de la province, on se passe sur la bouche un chiffon de coton trempé dans l'eau : c'est une marque de haute éducation.

II. — HYGIÈNE SOCIALE.

Par éducation, le Chinois, habitué à se contenter de peu, ne connaît pas le confortable. Mal vêtu, mal nourri, il est aussi logé dans des huttes misérables, de modèle immuable, comme tout le reste, depuis des milliers d'années. Il n'existe pas de variétés dans les constructions de l'architecte. La maison du pauvre est la réduction du **Kong-Kouan**, hôtel du riche. En décrire une, c'est les dépeindre toutes. En Europe, nous commençons par construire les murs, reposant sur de solides fondations. En Chine où tout est à l'envers des peuples civilisés, c'est le charpentier qui est l'architecte. On commence en effet par un assemblage de charpente qui repose sur des piliers en bois, cette cage de grandeur arbitraire, mais de forme invariable. Les murs sont des cloisons qui ne supportent rien : les briques pèsent environ 600 grammes, ont un centimètre et demi d'épaisseur : les tuiles mesurent 0 m. 19 de large sur 0 m. 17 de long; ces matériaux sont inférieurs comme qualité à ceux d'autrefois, les anciennes constructions étaient plus solides, le ciment préférable. Les murs ainsi construits ont une épaisseur moyenne de 0 m. 20. Ils doivent toujours offrir une surface plane et être blanchis à la chaux, pour permettre au maître-maçon de dessiner toutes espèces d'arabesques. C'est ainsi que dans certaines hôtelleries ou tripots, on remarque des dessins d'une morale plus que douteuse. Il n'existe ni cave, ni greniers, ni fenêtres, parfois quelques petites ouvertures sont pratiquées au sommet des murs, grillagées et donnent l'impression d'une prison. Il faut s'éclairer en plein jour dans les chambres. La pluie tombe fréquemment dans ces masures couvertes en tuiles de mauvaise qualité, parfois en chaume. Et cependant les matériaux abondent, le marbre même, jamais employé, est très répandu dans toute la vallée du **Yang-tse**. C'est toujours la routine millénaire qui triomphe. L'air et la lumière ne pénètrent dans l'habitation que par les portes, qui donnent sur une cour intérieure où se déversent les eaux, et qu'on appelle « puits de lumière ». Ces

portes, sont souvent bâties en biais pour que les mauvais esprits, s'il leur prenait fantaisie d'entrer dans l'immuable, se cassent le nez contre les murs. Quelle prévoyance ! L'œil est amusé, étonné devant les toitures en dentelle, à bordures arrondies, sinueuses, relevées, sans règles sérieuses, au gré de l'architecte.

L'hôtel type est composé de trois corps de bâtiments situés l'un derrière l'autre, séparés par deux cours dallées. A droite et à gauche de ces cours se trouvent les « **Tchen-fang** », ou ailes : **eul fang** (oreilles de la maison). Les sections sont isolées les unes des autres par de très larges portes. Au fond du bâtiment se trouve la pièce centrale (**ta-tang**), salle d'honneur. De chaque côté deux pièces servent de logement aux femmes, reléguées dans la partie la plus reculée de la maison. Dans les ailes, deux petites salles de réception : **siao-tang**. La dimension moyenne des pièces est de 4 à 5 mètres de longueur sur 3 à 4 mètres de largeur et 3 mètres de hauteur. Il existe souvent un plancher ou un dallage, rarement un plafond.

Quand il existe des fenêtres, toutes sont garnies de papier transparent, le verre étant inusité, et ouvrent sur la cour intérieure. L'absence d'air et de lumière rend ces habitations très insalubres : le manque de cave est cause d'une grande humidité. Enfin, il n'existe pas de cheminée. Une sorte de brasero **ho-pen** installé au milieu de la chambre, constitue le seul appareil de chauffage. On peut même y brûler du charbon, en raison des nombreuses fissures qui peuvent en été ventiler avec avantage l'appartement, mais sont néfastes en hiver. L'éclairage se fait au moyen d'une lampe à huile de colza. L'orientation et l'emplacement d'une maison sont toujours sous la dépendance du **fong-choei** et seuls les devins peuvent donner l'autorisation de construire. Tel est le modèle classique de la maison chinoise, construite tantôt en planches, tantôt en torchis, parfois en briques, rarement en pierres et toujours mal ventilée, insuffisamment éclairée, souvent mal orientée, dans un emplacement humide et insalubre. C'est un défi porté à l'hygiène, le triomphe de la vie en air confiné, de l'intoxication lente et de la contagion en famille.

Toutefois ces maisons sont des palais à côté des huttes où s'entassent dans les campagnes la majorité des cultivateurs et leurs familles. Ici, nous rencontrons de véritables étables, des tannières immondes et repoussantes de saleté. Dans une promiscuité révoltante, ces malheureux vivent sous le toit en paille avec leur grain et leurs bestiaux, ceux-ci séparés de la famille, par une cloison en planches disjointes. Parfois l'étable est surélevée : on fait un plancher afin d'éviter l'humidité, aux moutons particulièrement. Le purin s'écoule au gré de la déclivité du sol. C'est la contagion dans toute son horreur. Les fermes sont très petites, leur moyenne de superficie est de 10 « **meous** », 55 ares environ par famille. Une ferme de 20 « **meous** » est énorme. Dans d'immenses provinces comme le **Se-tchouen** et le **Yun-nan**, il n'existe pas de charrette; tout se porte à dos d'homme. Et quand arrive l'heure du repos, ces malheureux ne trouvent dans leurs taudis, souvent ni lits, ni chaises, mais le plus grand désordre, la nourriture la moins substantielle. Heureusement, qu'ils n'ont aucune répugnance pour les plus intolérables puanteurs. Quand, par hasard, le lit existe, il est réduit à sa plus simple expression. Le lit de fer avec le sommier, oreillers, couvertures de laine est un mythe. Une simple natte en paille tressée, en jonc ou en palmier **tsong-tsien** *Chamaerops excelsa*, constitue été comme hiver la couche de ces pauvres hères. Dans quelques ménages, on rencontre une couverture de coton doublée de ouate, refuge de tous les parasites de la création. Coutume très curieuse : on se couche les pieds de l'un contre la tête de l'autre et jamais tête près de tête, même mari et femme. Pauvre peuple figé dans les contrastes. Le Chinois ne s'assied pas; il préfère s'allonger; aussi la chaise quand elle existe, est-elle très inconfortable avec siège et dossier en bois. Il a le sommeil très profond; il est difficile de l'éveiller, il dort partout et à tout moment.

L'absence des moyens de transport qui a contribué à l'énorme diffusion des coolies sur tout le territoire chinois a nécessité la création d'un très grand nombre d'auberges ou d'hôtelleries dans lesquelles ces portefaix viennent chercher

avec leur riz quotidien, un toit hospitalier. Les Célestes ont établi des auberges partout et ce n'est pas là, comme nous allons le démontrer, une des entorses les moins graves à l'hygiène. Ces gîtes sont construits sur le modèle de la maison chinoise, c'est-à-dire tout en profondeur, sans étages, avec cours intérieures, véritables cloaques où se déversent les eaux du toit mêlées aux ordures ménagères de toutes natures. Les chambres sont généralement placées à droite et à gauche de ces cours; au fond, se trouvent des pièces un peu plus confortables réservées aux hôtes de marque : mandarins ou notables de passage. Sur les grandes voies, bien peu nombreuses, les appartements ont un plancher, parfois même un plafond, mais la plupart des hôtelleries des villages ont leurs cloisons séparées par des planches disjointes, mal ajustées, toujours sans cheminée. Le châlît est toujours composé d'un assemblage de planches sur lesquelles se trouve en guise de matelas, une natte de paille ou une couche de ouâte placée entre deux épaisseurs de toile. Jamais de draps de lit. L'air pénètre par les portes toujours disjointes ou les fenêtres recouvertes de papier transparent. Ce matelas chinois n'est jamais changé, jamais exposé à l'air; les parasites l'habitent l'année entière; il est d'usage de les éloigner avec une toile imbibée d'une huile appelée **tong-ieou** et produite par une Euphorbiacée (*Elæococca vernicifera*). Il existe parfois des couvertures, **pou K'ai**, qui ne sont jamais lavées et passent de clients à clients. Le plancher est souillé par les crachats ou débris d'aliments. Tels sont les refuges où, pour quelques sapèques, viennent se reposer les malheureux qui pendant des journées entières ont promené leurs misères sur les sentiers impraticables de la Chine. Nous savons ce que sont ces voyageurs, peut-on rêver nid plus propice à la contagion et si le hasard voulait que quelques-uns d'entre eux fussent préservés, par quel miracle pourraient-ils échapper au sort commun.

Les water-closets de ces établissements sont constitués par un seau commun pour tous les voyageurs, qui n'est vidé que lorsque le contenu déborde, mais jamais nettoyé. C'est toujours le « puits de lumière » ou cour centrale qui sert de champ

d'épandage. C'est là que chacun apporte ses déjections, au milieu d'une fange sans nom où s'ébattent les porcs de l'établissement? Bien entendu ces seaux, toujours en bois, ne sont pas étanches. Dans quelques provinces, leur contenu « **ta fen** » est très recherché par les maraîchers. Nous avons dit que le Chinois ne faisait pas d'élevage. Le fumier est donc très rare et la matière susdite est très recherchée des cultivateurs ou maraîchers. On la porte en plein jour dans les champs où elle est étendue à l'état frais délayée dans l'eau. Qu'importent les éclaboussures sur les vêtements, c'est un détail en comparaison de la perte du précieux engrais dans lequel on patauge. Cette recherche du **ta-fen** a contribué dans les provinces du Sud à faire naître une coutume bien curieuse. Sur le bord des routes, au coin d'un champ, on remarque la construction de nombreux petits édifices dont l'architecture est aussi originale que coquette parfois. Des inscriptions de ce genre : « Arrêtez-vous ici, l'ombre est douce », « Prenez le frais sous mes bambous » engagent les passant à déposer dans un lieu retiré ce qui macule trop souvent la chaussée. L'hygiène y est étrangère; plutôt au Ciel que cette coutume s'étende aux grandes villes chinoises.

Toutes ces hôtelleries sont toujours décorées d'une ornementation prétentieuse et les chambres égayées d'une profusion de devises ou de proverbes. Sans nourriture, le coolie peut s'y reposer toute la nuit, pour 50 sapèques environ. Dans les provinces du Nord, où l'on voyage davantage à cheval, les écuries sont contiguës aux chambres. Il est d'usage en Chine que le piéton cède la place au cavalier qui la cède à la chaise à porteur. Cet ordre est respecté dans les hôtelleries en cas de pléthore de voyageurs.

En Mongolie, l'habitation est aussi très modeste, d'une propreté relative, mais on n'y rencontre plus l'incurie, ni le délabrement chinois. Dans cette région, ainsi qu'en Mandchourie et même au Thibet, les voyageurs descendent surtout dans les lamasseries, ou agglomération de 5 à 600 bonzes. Ceux-ci d'ailleurs composent la majeure partie de la population, dont

deux enfants sur trois sont voués à la prêtrise et par contre coup au célibat. La Chine entretient cette coutume pour éviter la natalité chez la race guerrière qui, jadis, en fit la conquête. Dans ces régions où l'on rencontre beaucoup de troupeaux, le **ta-fen** n'est pas employé, mais le fumier. Il existe même des provinces comme en Lolotie, où son usage serait considéré comme très néfaste.

Dans ces régions également, on ne rencontre pas cette coutume, qui donne à l'Européen une impression morale si pénible, dans les provinces de Chine, de laisser les cadavres se décomposer dans les maisons ou même sur la voie publique. Nous avons vu comment, grâce aux géomanciens, les morts sont conservés dans les appartements pendant des semaines et des mois. Les corps des indigents restent sur les routes exposés à la rapacité des chiens ou des corbeaux : ils empestent l'air, souillent le sol. Le Chinois n'est point incommodé de ces émanations pestilentielles. Comme il n'existe pas de cimetière, les tombeaux placés au hasard des superstitions à travers champs, près des maisons, sont à la surface du sol. Les cercueils à peine recouverts de terre, voient leurs planches s'effriter sous l'influence des intempéries et les corps deviennent la proie des rapaces. Il était bien nécessaire de contaminer sa maison avec un corps en décomposition sous prétexte de respect filial, pour en arriver à de si lamentables résultats. Mais en Chine, tout est superficiel, nous l'avons déjà dit.

Enfin ces maisons ne peuvent être nettoyées qu'à jours fixes, comme nous l'avons exposé. Le balayage pouvant projeter au dehors une parcelle de bonheur apportée par les Dieux, il faut observer leurs prescriptions. Est-ce pour le même motif, qu'on rencontre les portefaix, les coolies et autres voyageurs, avec des chapelets de fruits confits, passés à leur cou et portés à l'air pendant des semaines, exposés aux poussières de la route et des auberges avant d'être absorbés sans être essuyés!

III. — HYGIÈNE URBAINE.

La ville chinoise est mieux connue de l'Européen, parce qu'il l'a fréquentée davantage que les provinces de l'intérieur, qu'il a pu l'étudier plus facilement, étant obligé de l'habiter au cours de ses déplacements. Si beaucoup de « globe-trotters » en ont donné une description très imparfaite par l'idée qu'ils ont pu s'en faire du haut d'un perron d'un palace de Chang-Haï ou la traversée rapide de Péking, en revanche tous les missionnaires, tous les explorateurs, tous les médecins sont unanimes à reconnaître que l'hygiène urbaine est lamentable : la rue est une sentine et la ville un chaos de ruelles immondes où grouille une population affreusement sale. Des descriptions très intéressantes et très documentées ont été rapportées par certains médecins de marine; nous ne nous attarderons pas sur cette question : le doute n'est plus permis; nous dirons seulement que toutes les villes sont construites sur le même modèle, obéissent aux mêmes règles d'hygiène et que plus elles sont éloignées du littoral ou des grandes routes fréquentées par les étrangers pour le commerce, plus elles deviennent un foyer de contamination redoutable pour le développement des épidémies. Tout étant immuable en Chine, décrire une ville chinoise, c'est les dépeindre toutes. Le Docteur MATIGNON a longuement retracé ce qu'est la rue de Pékin, non pavée, avec sa fourmilière humaine, ses fondrières, sa boue, sa poussière, et sa synthèse d'odeurs des plus variées : urine fermentée, matières fécales, huile rance, ordures ménagères (*Superstition, crime et misère en Chine*). Les fosses fixes sont inconnues; des marchands d'engrais installent des feuillées auprès des portes : tout le monde peut se satisfaire au milieu de la rue. Il n'existe pas d'abattoirs, mais un champ d'épandage, où sont portées à dos d'homme les ordures qui sèchent sous les murs de la ville et dont l'odeur se perçoit à plusieurs kilomètres. Tous les déchets, tous les détritux sont jetés sur la chaussée qu'ils obstruent, ce qui n'empêche pas les marchands de toutes sortes, même les restaurants populaires,

de s'installer au milieu de ce cloaque : les corbeaux, les chiens et les porcs sont les seuls cantonniers. Heureusement, que le vent et le soleil sont de puissants auxiliaires de l'hygiène. Pendant près de 10 mois, Pékin est sans eau. En Juillet et Août, les pluies torrentielles sont sans discontinuité, les rues sont transformées en canaux et la circulation devient impossible parfois. La ville a un système de canalisation, mais les collecteurs qui ont 1 mètre de profondeur sur 0 m. 80 de large, sont à peine recouverts d'une dalle mal assujettie, laissant pénétrer l'eau sur la chaussée. Ils ne sont jamais curés et si par hasard l'obstruction nécessite cette opération, on jette le contenu sur la voie publique. Pendant les grandes chaleurs, on utilise les nombreux mendiants pour arroser la rue. Ceux-ci puisent l'eau, véritable puanteur, dans ces égouts à ciel ouvert ou dans de grands trous sur le bord de la chaussée. Ces puisards sont souvent placés près d'un puits, sans margelle, et lui-même à ciel ouvert. Heureusement, comme nous l'avons dit, que le Chinois fait de l'hygiène sans le savoir en portant l'eau à l'ébullition pour la préparation de son thé. Bien entendu, à Pékin, comme partout ailleurs, il n'existe pas de cimetières; les cadavres trouvés dans la rue sont portés sous les murs de la ville et ensevelis. Seuls, les Eunuques, qui autrefois, étaient au nombre de 3.000, au palais impérial, ont un cimetière spécial.

La ville chinoise donne l'impression d'une vaste ruine et ce qui doit retenir notre attention, c'est qu'il est impossible de refuser d'accorder au plan primitif un véritable mérite, lorsqu'on examine l'orientation des rues, la disposition des canaux et le tracé des égouts. L'hygiène urbaine avait été admirablement comprise par ces architectes, il y a trois siècles; ainsi qu'en témoignent plusieurs grandes villes, telle : Moukden. Mais le Chinois n'entretient rien : tout s'écroule, il construit à côté. Aujourd'hui, tous ces réseaux de canalisation pour l'écoulement des eaux sont de véritables cloaques d'eau stagnante, fétide et souillée par l'amoncellement de toutes les ordures et nous sommes bien obligés de constater que la Chine, par un traditionalisme exagéré, a marché à reculons, car s'il est possible de

respecter pendant des siècles la pensée de ses ancêtres sans autre inconvénient que l'encroûtement dans l'ignorance, il n'en est plus de même lorsqu'on néglige les constructions vouées fatalement à la ruine certaine.

Tout ce qu'il est possible de constater comme propice aux épidémies, dans les grandes villes du littoral, se rencontre dans le centre, avec cette différence que les infractions aux grandes règles de l'hygiène y sont encore plus accentuées. Prenons, par exemple, **Tchentou**, ville très importante, capitale de cette riche province du **Se-tchouen** dont la population et la superficie dépassent un peu celles de la France. Nous retrouvons les mêmes ruelles immondes d'une largeur de 2 à 4 mètres, le même système d'égouts et de canaux, jamais entretenus où l'état stagnant des eaux constitue un réel danger une partie de l'année, la même boue, les mêmes odeurs. La voie la plus large, qui n'atteint pas 5 mètres, a le même aspect. Toutes ces rues sont dallées très irrégulièrement, sans trottoirs, renferment des trous parfois profonds. La surface est concave au centre; il n'existe pas de pentes latérales, et le rez-de-chaussée des maisons est souvent envahi par l'eau. Les ordures de toutes natures sont jetées sur la voie publique, y compris les produits éminemment putrescibles. Jamais on ne les transporte en dehors de la ville. Seules, les grandes pluies lavent les rues si la déclivité le permet, mais le bas des villes voit de ce fait augmenter son contingent de détritus. Il existe bien des crédits affectés pour l'entretien de la voirie, mais ils sont détournés par les mandarins; d'autre part, les capacités techniques font défaut; tout est à réparer ou à faire.

Le laisser-aller, la négligence, l'apathie et peut-être aussi la misère, ont conduit le Chinois à vivre dans l'intimité avec ses animaux domestiques qui jouissent dans la rue du même privilège qu'un notable. Il est très doux avec eux, ne les brutalise jamais. Aussi voit-on les pores circuler librement dans toutes les provinces, dans toutes les cités, dans toutes les rues. Si des artères sont interdites à ces petits animaux à poil noir (il est très rare d'en rencontrer de blancs), c'est à cause de la population dont l'affluence pourrait être préjudiciable à leur conserva-

tion. Ils passent avant le chien, animal très peu estimé en Chine, et dont le principal rôle est de seconder ses collègues cantonniers, porcs et corbeaux, dans le nettoyage des rues, quand il n'opère pas, comme nous l'avons dit, dans les appartements où se sont soulagés les enfants. Si l'on rencontre fréquemment en Chine, des mules, des chevaux, des bœufs, promenant des plaies affreuses, des entailles en spirale du sabot au genou, il faut accuser l'inconsciente cruauté du palefrenier qui, pour marquer ses bêtes au fer rouge, fait une cautérisation avec des instruments très sales, suivie d'application d'onguents non moins répugnants.

En un mot, la rue chinoise peut se comparer à un kaléidoscope où se reflètent : cloaques, puanteurs, immondices, haillons, vermines, délabrement, incurie, incohérence, hideurs et ruines. C'est en vain qu'on cherche ce qui peut flatter le regard, attirer l'attention. Il n'existe ni monuments, ni arbre, ni jardin public, ni promenades. Heureusement que les dieux ne se complaisent que sous d'épais ombrages, c'est ce qui a sauvé quelques grands arbres séculaires. Leur présence constitue une des très rares curiosités, à laquelle toutefois les sinologues peuvent ajouter l'originalité des noms de rue. Chacune porte son nom plus ou moins imagé : « rue de la Patte de poule, rue de la Peau qui pue, etc... » Une autre particularité aussi consiste dans la fermeture des rues la nuit. L'éclairage, quand il existe, consiste dans deux lampes, placées à chaque extrémité, où brûle de l'huile de colza. Alors, on a placé des barrières au croisement des voies et dans l'intérieur circule le **ta ken-tsiang**, le veilleur de nuit, chargé de veiller sur la sécurité des habitants, la police sérieuse n'existant pas. L'approche des petites localités, des villages, est signalée la nuit par les **tien-teng**, lampes du ciel, ou lanternes en papier hissées à l'extrémité d'un long poteau de 10 et même 20 mètres de hauteur. Ces lanternes sont à l'usage des âmes errantes pour les guider vers la localité où pourrissent leurs dépouilles.

Une coutume assez originale dans les cités chinoises consiste à localiser les métiers non seulement par quartiers, mais par

rues. Deux professions différentes n'existent jamais dans la même rue. On trouve ainsi la rue de la soie, des brodeurs, des tisseurs, des chaudronniers. Les métiers les plus malpropres s'exercent en plein centre, au milieu de la chaussée, sur laquelle les résidus et déchets sont abandonnés dans des flaques d'eau croupissante. Les porcs et autres animaux sont abattus sur la voie publique; les organes délaissés sont heureusement mangés par les chiens, ce qui diminue d'autant l'infection et la puanteur, car jamais on ne cherchera à améliorer ce milieu empesté.

Indépendamment des métiers ayant boutique ouverte sur rue, il existe de nombreuses professions ambulantes dont nous ne retiendrons que quelques-unes, car leur industrie est particulièrement liée à l'hygiène. En tout premier lieu, nous citerons le perruquier : **ti-teou-tsiang**. Qu'aurait dit Beaumarchais du Figaro chinois. Quant à nous qui restons rêveur, en face de nos artistes capillaires européens tirant d'une petite étuve décorée du nom pompeux d'autoclave, leurs divers instruments passant successivement sur toutes les têtes, inclinons-nous en pensant au barbier céleste. De toutes les industries ambulantes, c'est la plus florissante, bien que la moins considérée, parce qu'il travaille debout. Encore une superstition qui veut qu'un métier honorable doit se pratiquer assis, la marche en Chine étant considérée comme déshonorante nous l'avons exposé. Le perruquier porte avec lui tout son attirail; il rase surtout les têtes suivant la coutume chinoise. A son art, il joint deux autres spécialités. Au moyen de petits bâtonnets, il nettoie les oreilles râclant les conduits jusqu'au tympan, et passant ses instruments d'une oreille dans l'autre, de client à client, sans aucun nettoyage. Il a aussi pour fonction de nettoyer les yeux : il passe avec dextérité de petits instruments sous les paupières; ensuite il les masse. Enfin il est dentiste, nous l'avons vu.

A côté du perruquier nous rencontrons dans la ville chinoise le loueur de pipes. Le fils de Han, nous l'avons exposé, fume beaucoup. Un grand nombre d'individus exploitent cette habitude. Ils parcourent les rues offrant à tout venant, une pipe

« **ien-tai** », très peu bourrée, que le coolie ou autre passant consomme en quelques aspirations pour une sapèque. Ces pipes passent ainsi par des centaines de bouches, ne sont jamais essuyées et même la salive restée sur le tuyau n'est pas enlevée. Quel beau collectivisme !

A côté des coolies transportant le « **ta-fen** », toujours dans des seaux découverts, pleins à déborder, on rencontre de pauvres hères tels que les **Kien-keou-che** ou ramasseurs de crottes de chien qui s'en vont de rue en rue, à la recherche de l'engrais. Enfin, pullulent les mendiants **Kao-houa-tze** qui forment, on le sait, de véritables bandes organisées, ayant à leur tête un chef chargé de surveiller cette armée de dévoyés. L'aumône ne peut être refusée sans crainte de vengeance : ils s'en vont par troupeaux dans la rue et offrent le plus lamentable spectacle d'écœurement et de misères qu'il soit possible d'imaginer. Ils sont aussi les grands propagateurs de toutes les maladies contagieuses : ce sont des vices ambulants. Il n'existe pas d'hôpitaux pour les malades, aucune maison de retraite pour les aliénés. Le Chinois se désintéresse des œuvres d'assistance ; d'ailleurs, l'âme chinoise ne connaît pas la compassion. Les asiles de nuit, les refuges sont d'une saleté épouvantable. Tout ce qui a été fait dans ce genre en Chine, est européen, ou japonais.

II. — Epidémies.

Sans être infailible, la médecine en Europe est une science pratique, sérieuse et féconde en bons résultats. Elle est secondée par une hygiène appropriée qui de plus en plus tend à se répandre, grâce à l'intervention des pouvoirs publics. En Chine rien de semblable. La haute idée que le Chinois a de l'intelligence de ses dirigeants et de ses médecins, de leurs capacités, de leur science, l'aveugle et lui masque les erreurs les plus grossières. D'autre part, le terrain se prête au développement des maladies, le climat n'est pas tempéré, la nourriture insuffi-

sante, la misère profonde, l'hygiène nulle. Aussi les maladies sont fréquentes, nombreuses. Heureusement que l'entraînement, l'endurcissement et l'habitude de la misère constituent une sorte d'accoutumance qui a pour ainsi dire immunisé le peuple contre les microbes. La nature étant abandonnée à elle-même, dans des circonstances si défavorables, la mortalité devrait être encore très supérieure. Une sélection quasi naturelle se fait chez les enfants, dont la moitié meurt en bas âge, dans certaines régions. C'est que l'alimentation infantine se fait sans règle : les diarrhées, les vomissements causés par des nutriments imparfaites ne se comptent plus. Cette sotte habitude de ne pas employer le lait de la vache chinoise est des plus néfastes. Cette dernière d'ailleurs, très mal nourrie, est peu productive de lait : un litre et demi à deux litres au plus par jour, mais même dans les pays, comme en Lolotie où elle produit davantage, il est interdit de la traire, le lait est exclusivement réservé à son nourrisson. Si on ajoute à ce régime grotesque, la malpropreté dont sont recouverts les enfants, le développement des maladies engendrant les épidémies les plus redoutables, sera plus compréhensible. Celles-ci ne sont autres que la rançon de l'ignorance aggravée par l'orgueil et les superstitions. Les maladies infectieuses sont endémiques dans une grande partie de la Chine, et c'est à peine si on rencontre des régions, comme au **Yun-nan** sur les bords du Fleuve Bleu, où la population est moins dense, les agglomérations importantes très rares, moins ravagées par la variole, la fièvre typhoïde ou le paludisme.

Nous avons dit combien le Chinois était recouvert de plaies de toutes natures. Celles-ci s'aggravent encore par certaines affections qui sont pour ainsi dire généralisées en Chine : la gale, la teigne, la variole. La description que nous avons faite des vêtements, des auberges, les habitudes des coiffeurs, expliquent suffisamment la propagation des deux premières ; la variole mérite une mention spéciale.

Comme ses congénères, la variole éminemment contagieuse, est transportée par les vieux vêtements provenant des pays ou des familles où elle sévit. Aussi, quand elle apparaît dans une

famille, tout le monde est aussitôt contaminé. C'est assurément une des maladies les plus répandues en Chine; elle y règne en permanence. De tous temps, le peuple a cherché à s'en préserver. Depuis un temps immémorial, on pratique la variolisation, en appliquant des croûtes de pustules dans les narines des enfants. Le Docteur REGNAULT a décrit le procédé employé (*Médecine et Pharmacie chez les Chinois*). Le résultat est souvent malheureux; aussi les Célestes ont-ils accepté facilement la vaccination jennérienne, implantée à Pékin depuis 1826 par des médecins russes. Malgré les encouragements du Gouvernement, celle-ci n'est guère pratiquée que dans les grands centres et sur le littoral, et la méthode est demeurée presque inconnue dans les provinces du Centre où elle n'est guère pratiquée que dans les écoles fondées par les Missionnaires. C'est encore aux superstitions que, de nos jours, on a recours, comme il a été dit, pour lutter contre cette affection épidémique. Avant la pénétration des Japonais en Corée, les pauvres gens n'avaient rien trouvé mieux que de loger le mal magnifiquement. On dressait devant chaque maison une table garnie de fruits, on offrait des sacrifices, des gâteaux, en faisant un charivari. Les Japonais ont imposé la vaccination obligatoire.

Nous avons vu comment actuellement, on invoque les divinités protectrices du mal : la célèbre **Teou-chen**, dont la seule présence de la figurine, recouverte d'un voile rouge, écarte le mal. Mais en dehors de cette déesse, il existe comme pour la médecine, un ministère de la petite vérole, en raison de l'importance du mal et aussi de la terreur qu'il inspire. Le haut dignitaire est **Yu-koa-long**, ancien gouverneur d'une importante forteresse du **Chen-si**. Une légende veut, qu'un ennemi de l'empereur, vers l'an 1150 Av. J.-C., vint l'attaquer avec succès; c'est alors qu'un de ses fils **Yu-té** s'empara pendant la nuit, de cinq boisseaux de pustules de petite vérole, qu'il répandit, à la faveur des ténèbres dans le camp ennemi. Tous les soldats furent atteints, excepté le général. Celui-ci demanda à **Fou-hi**, le roi de la médecine, des pilules magiques qui guérissent les soldats. **Yu-Koa-long** fut vaincu, ses cinq fils tués. Il

se donna la mort en se jetant sur son épée. Depuis il fut cano-nisé premier prince souverain de la variole. Ses fils regurent le nom de vrai Esprit et furent honorés : **Yu-tchao**, pour les régions de l'Ouest; **Yu-koang**, pour le Sud; **Yu-sien**, pour le Nord, **Yu-ta**, pour l'Est et **Yu-té**, pour le Centre (*Fong-chen-gen-i* : p. 81 et 82). N'y a-t-il pas lieu de rester anéanti devant de telles balivernes, mais nous sommes entraînés et d'ailleurs là ne se bornent pas les superstitions, dans le traitement des maladies épidémiques.

En 1893 et 1894, sévit à Canton, une épidémie de peste qui fit d'immenses ravages. Les Célestes ne trouvèrent rien mieux que de renouveler les fêtes du jour de l'an pour tromper le dieu sur la date de l'année. En 1895, Pékin fut décimé par le choléra : 50.000 personnes moururent. On fit des processions où toute la population prit part. Des sommes énormes furent dépensées en pétards, poudre, etc.; chacun devait souscrire et quiconque avait donné était immunisé. Le choléra asiatique est effrayant; il emporte en une journée ceux qui en sont atteints. Le mal continue ses ravages et mérite à nos yeux, d'attirer sérieusement l'attention. En Juillet 1919, 336 cas furent regus à l'hôpital Saint-Joseph de Chang Haï; il y eut 116 décès (*Relations de Chine, Juillet-Août 1919*). Toute la région fut ravagée et, bien que des règlements imposent de prévenir la police, à l'apparition du mal dans les villages, la plupart du temps on ne fit que multiplier les superstitions. Les mesures de prophylaxie sont très difficiles à faire adopter; les foyers de contagion pullulent. Les mesures prises dans les grandes villes où l'élément européen domine et peut imposer ses décisions, sont tout à fait exceptionnelles et peuvent être considérées comme des cas très isolés, dans l'immense territoire chinois. Les malades ne sont pas isolés, il n'existe ni crachoirs, ni draps de lit, ni méthode antiseptique. Les malheureux atteints du mal, meurent au milieu de leurs déjections : il arrive qu'on les transporte, complètement nus, dans la pièce centrale de la maison, la porte ouverte : c'est là qu'ils expireront, entourés des membres de leur famille, patageant dans les vomisse-

ments. Le tableau que nous retraçons n'est nullement surfait et nous retrouvons la même indifférence, le même sans-gêne et les mêmes dangers dans le traitement d'une épidémie non moins dangereuse : la peste. En 1911, elle sévit d'une façon tellement inquiétante dans les provinces du Nord, qu'une Conférence internationale fut ouverte à Moukden, le 3 avril de la même année. D'après le Bureau sanitaire, 34.000 Mandchous furent victimes du funeste fléau, dont Moukden, 5.016, Harbin, 1.417, Foukialien, 5.138 et Tchefou, 1.018. Des mesures rigoureuses furent prises, mais ici encore, on se heurta à l'apathie du Chinois et ces justes règlements ne dépassèrent pas la porte des villes. La peste continue ses ravages dans les provinces du Centre et continuera encore longtemps sans doute, tant que les règles d'hygiène resteront ignorées des habitants. Il en sera de même de la lèpre qui règne dans toute la Chine. Dans les provinces de l'Ouest, on a installé de nombreuses léproseries, mais les malades ne sont pas surveillés. Ils vont mendier partout, et l'isolement étant insuffisant, le mal s'étend. Moins que jamais, nous ne devons nous désintéresser de ces foyers de contamination que constitue la Chine, en raison de la rapidité et des facilités de communications, car il est impossible de compter sur ce pays, pour enrayer ces fléaux. Il peut se rencontrer des hommes intelligents qui cherchent à les combattre, mais dans l'état actuel des choses, ils ne modifieront pas le culte superstitieux rendu aux esprits chargés de veiller sur la santé publique, devant l'incapacité des guérisseurs. Si les gens meurent plus qu'à l'ordinaire, c'est que le dragon qui habite la terre a été contrarié ou telle divinité offensée. D'où nécessité de faire des processions, de lancer des pétitions aux dieux, de multiplier les images des idoles, les talismans : seuls, les dieux peuvent arrêter le fléau.

Nous avons vu que certaines divinités étaient particulièrement vénérées en cas d'épidémie. De même que pour la médecine, elles forment une hiérarchie, le *Ministère des Epidémies*, à la tête duquel est préposé l'immortel **Liu-Yo**. Les exploits de ce dernier sont rapportés dans le *Fong-chen-ren-i*, p. 20 à 23. Il est représenté entouré de quatre acolytes : **Tcheou sin**, pré-

posé aux épidémies de l'Est; **Li-Ki**, préposé aux épidémies de l'Ouest; **Tchou, t'ien lin**, préposé aux épidémies du Sud; **Yang-wen-hoei**, préposé aux épidémies du Nord. Tous ces hommes immortalisés auraient pris part à des guerres dynastiques vers l'an 1100 av. J. C. Ils sont secondés par deux « *taoche* » immortalisés, dont l'un apaise la peste et l'autre est le grand maître exhortateur au bien. Ce sont des divinités qui en cas d'épidémie grave, sont chargées de veiller sur le peuple et de le préserver. Les bonzes recommandent de les prier et vendent des suppliques à leur adresse. Dans la pagode de **You-Kao** il existe cinq autres esprits honorés pour les maladies contagieuses, et surtout les fièvres. On leur offre cinq petits pains de froment **chao-ping** et une livre de viande. Ce sont des diables stellaires, réincarnés sur terre, qui d'après la légende avaient été massacrés par erreur par le maître des « *Taoche* » dans le palais de l'empereur. Ils avaient juré de ne lui laisser aucun repos, tant qu'il ne leur aurait pas rendu la vie. Pour les apaiser, celui-ci leur donna à chacun un objet merveilleux, leur permettant de semer les épidémies sur toutes les méchantes gens, en commençant par l'Empereur, cause de leur mort. Le monarque ayant recouvré la santé, grâce à des pilules magiques, manda les cinq défunts, leur fit des excuses et les canonisa. Ceci se passait en 627 ap. J. C. Cette anecdote est traduite d'un manuscrit prêté par un sorcier de **You-Kao**. Elle démontre avec quelle facilité on fait des divinités en Chine, divinités dont l'autorité dépasse l'imagination. Par quelle aberration, ce peuple si porté à croire au mystérieux, refuse-t-il d'immortaliser aussi les savants européens cherchant à propager les méthodes nouvelles d'une si grande utilité dans l'empire du Milieu? Toujours, ce n'est pas douteux, en raison de l'esprit de méfiance et aussi d'antipathie, dont il entoure tout étranger. S'il fallait un exemple à l'appui de cette thèse nous le trouverions dans le fait suivant, très récent, qui démontre également que la Chine au **xx^e** siècle est bien restée celle des ancêtres de Confucius.

Il y a une vingtaine d'années vivait dans l'île de **Ts'ong**

ming, au Sud de **Haimen**, un médecin beau parleur qui avait su prendre un grand ascendant sur la population. A plusieurs reprises il avait eu maille à partir avec les troupes de police régulière, voulant empêcher la contrebande du sel et de l'opium. Chaque fois, à la tête des manifestants, il avait triomphé des mandarins, qui n'osaient plus affronter la lutte. Les succès répétés valurent à **Chen-sieou-tche**, c'était son nom, le titre de « Sauveur du peuple ». En 1912, à la suite de la proclamation de la République, de nouveaux troubles survinrent dans l'île, beaucoup plus graves, le médecin fut encore vainqueur et pour commémorer sa victoire, il construisit une pagode à **Koan-ti**, le dieu de la guerre. Malheureusement pour lui, l'orgueil et l'ambition le terrassèrent. Un de ses parents ayant enfreint l'interdiction de fumer l'opium, fut condamné. Aussitôt notre Esculape de soulever encore une fois la population de l'île et de marcher contre les troupes régulières. Mais ce jour-là, des bateaux de guerre stationnaient dans les parages, une compagnie de débarquement prêta main-forte. Le médecin se réfugia dans sa pagode où il fut abattu au pied de son idole. Aussitôt le peuple consterné adressa une pétition au mandarin pour le supplier d'immortaliser ce « sauveur du peuple ». Son image fut affichée dans toutes les demeures; il fut prié et vénéré pour les malades à qui on donne des potions dans lesquelles rentre un peu de terre prise sur son tombeau. Ceci se passait en 1912. En 1914, des milliers de paysans se rendent sur la tombe de **Chen-sieou-tche**, continuent à le vénérer, malgré l'opposition des mandarins impuissants, emportent comme fétiche, qui, un peu de terre, qui, une tige d'herbe. Le gouverneur de l'île prit une mesure radicale : il fit exhumer le cadavre qu'on transporta sur une barque, en pleine mer où il fut immergé. Malgré cela, le médecin continue d'être honoré dans tout le pays et des pèlerinages sont accomplis à la pagode où est exposée sa tablette (*Chan-tao-pao. Journal chinois. juin 1914*).

Transformer un rebelle en divinité parce qu'il a flatté le peuple, telle est la mentalité du Chinois. Que de « Sauveurs du

peuple » restent à créer au Céleste Empire, plus utiles que **Chen-sieou-tche** ! L'Européen qui ne soupçonne pas même l'existence du « Ministère des Epidémies » a grand intérêt à devenir le précurseur de ces divinités spéciales, s'il veut réellement mettre une barrière infranchissable entre son pays et ces milieux si contaminés.

En dehors des épidémies dont nous venons de parler, la Chine est encore décimée par les affections gastro-intestinales, de toutes natures, dues soit à l'insuffisance, soit à l'excès d'alimentation. La fièvre typhoïde exerce des ravages inouïs. Les eaux polluées, l'emploi du **ta fen**, la malpropreté sont des agents de développement remarquables de cette maladie : la contamination par la souillure des vêtements ou des appartements en accroît encore l'intensité et la fréquence. D'autant plus que le Chinois ne croit pas à la nocivité de l'eau. S'il la fait bouillir pour son thé, c'est par nécessité, mais non par mesure de prophylaxie. Dans les régions où sévit le paludisme, et elles sont extrêmement nombreuses, surtout dans le Centre et le Sud, il habite de préférence les parties basses, marécageuses, là où s'accumulent les eaux de ruissellement. Peu importe évidemment, l'aération de l'appartement. Des écoles, des casernes sont construites dans les lieux humides, jamais ou rarement sur les hauteurs. Le médecin chinois ne connaît pas les anophèles, et d'ailleurs si elles existaient comme le prétendent ces Européens, **Fou-hi**, **Chen-long** et les autres divinités de la médecine, les auraient découvertes depuis des siècles. S'il était possible de raisonner avec lui, on pourrait lui demander pourquoi les vieux Hippocrate chinois n'ont pas aussi découvert les remèdes contre la cécité, si répandue sur tout le territoire. La funeste habitude de construire des maisons sans cheminée, où l'on brûle l'année entière, des tiges de maïs, de sorgho, des herbes ou des feuilles mortes, occasionne dans les appartements une fumée intense qui détermine chez le peuple une profonde irritation des yeux. La conjonctivite granuleuse est très répandue, grâce aussi aux mauvais traitements des maladies oculaires, dont nous avons parlé. Le Chinois croit à la transmission des maladies par la

volonté d'un mauvais génie, mais ne veut pas admettre la contamination. Il existe auprès du célèbre tombeau des **Ming**, une petite source d'eau limpide, où chaque année des milliers et des milliers d'individus, viennent tremper une baguette terminée par un chiffon, qu'ils se passent ensuite, à la ronde, sous les paupières. Voilà le peuple qui croit fermement que l'étranger cherche à accaparer ses procédés!...

Est-il besoin après ce que nous venons d'exposer, de démontrer que la Chine est par excellence la patrie de la tuberculose. L'absence totale d'hygiène, les misères de toutes natures, ouvrent la porte à deux battants à cette maladie si fréquente qui couve partout et n'attend que l'occasion favorable pour se développer. La vie confinée dans des appartements étroits, sales, jamais aérés; les agglomérations incroyables d'êtres sous le même toit; le manque d'exercice physique; le rachitisme, la scrofule et les mauvais traitements des affections pulmonaires prédisposent les Célestes à la phtisie. D'autre part, le Chinois crache partout, ne connaît pas la désinfection, ne change pas de vêtements, ne se lave jamais, c'est la marche forcée vers l'infection. La tuberculose, en Chine, revêt toutes les formes connues, et son évolution, grâce à l'effroyable misère qui règne partout, est beaucoup plus rapide qu'en Europe. A la campagne, les cas sont un peu moins fréquents : on ne les compte plus à la ville où le scrofulisme est si répandu. L'hygiène de l'enfance est, semble-t-il, organisée bien plus pour tuer que pour protéger, et un très grand nombre de ces petits êtres chétifs n'atteignent pas l'âge où la vie au grand air peut, en cas de nature suffisamment résistante, leur permettre de lutter contre la misère!

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur l'hygiène chinoise, nous étant imposé la plus extrême concision. Ce que nous venons d'exposer suffit pour la condamner sans appel. La Chine est le pays du monde où l'on se drogue le plus. Le médicament fait en quelque sorte partie de l'alimentation, on l'absorbe pour le motif le plus futile et même sans motifs. Mais il est administré au hasard, sans règles, sans diagnostics. Il peut se trouver, et il s'en trouve, des indications intéressantes dans les vieux

livres chinois, mais il est difficile d'admettre que la médecine puisse agir, même lorsqu'elle est raisonnable, qu'elle abandonne ses idées de spécificité encore admises de nos jours, dans un milieu aussi corrompu, aussi profondément souillé et rebelle à toutes innovations salutaires. Tant que la Chine refusera de s'ouvrir au monde extérieur, elle restera le pays de la désolation physique et morale.

« Abyssus, abyssum invocat. »

CONCLUSIONS

Une riche bibliographie démontre que la Chine, dans le recul des siècles, était très développée, à une époque où l'Europe était encore en pleine barbarie. Une bibliographie beaucoup plus surabondante encore, répandue un peu dans tous les pays d'Occident, abordant les questions les plus variées parce que émanant des auteurs les plus divers, nous la dépeint sous des couleurs très disparates, sans harmonie d'opinions ni de documents, avec des conclusions totalement différentes. Plus on compulse ces ouvrages, plus on s'enfonce dans l'incertitude et plus on admire la sagesse de ceux qui prétendent, après avoir habité ces vastes régions, que la Chine est l'inconnu, en dehors des régions côtières et de quelques grands itinéraires parcourus.

Nous avons relaté au cours de notre modeste travail la source et la sûreté d'une documentation toute inédite, qu'une heureuse parenté nous a mise en mains. D'autre part, nous avons recherché dans la multiplicité des écrits, tout ce qui se rattache à l'art de guérir, chez les Célestes. De ces notes et de ces ouvrages, nous espérons avoir dissipé la confusion qui jusqu'à ce jour s'en dégage, en exposant par de nombreux exemples, la médecine et la pharmacie chinoises sous leur véritable aspect. Nous insistons tout particulièrement sur ces mots : Médecine et pharmacie chinoises, c'est-à-dire sur le caractère et la pratique originels de ces professions, telles qu'elles sont exercées par les praticiens du pays, exclusivement en rapport avec plusieurs centaines de millions d'individus.

Il y a beaucoup à glaner, a-t-on répété fréquemment, dans la thérapeutique et la pharmacopée chinoises, quand on connaîtra

la flore médicale qu'une expérience millénaire a fait utiliser par le médecin indigène. Nous estimons, en effet, qu'il y a tellement à glaner, que le travail tout entier est à faire en commençant par la base. Un très grand nombre de plantes chinoises nous sont connues depuis très longtemps. Nous avons même démontré comment, il y a plus d'un siècle et demi, quelques-unes d'entre elles furent importées en France et remises au Museum d'Histoire naturelle. Ce furent, très probablement, les premières introduites en Europe. Depuis, leur nombre s'accrût considérablement, surtout dans ces dernières années, et tout récemment M. HURRIER en a donné une très intéressante monographie. Mais nous contestons qu'il soit possible d'établir leur valeur thérapeutique sur l'usage qu'en font les médecins chinois.

Nous condamnons la médecine chinoise sans appel. Les études préliminaires n'existent pas, et les données sur lesquelles sont basés les diagnostics ne méritent pas la moindre estime. Que des guérisons soient obtenues, le doute n'est pas permis, mais que pèsent ces cas isolés en présence des nombreuses victimes d'erreurs médicales.

Qui donc osera défendre les théories du pouls, du massage, des fonctions des vaisseaux, ou même l'aveugle acuponcture ? Et si nous passons aux pratiques superstitieuses, aux traitements des bonzes et des « *taoche* », qui constituent comme nous l'avons démontré, une véritable thérapeutique, avec ses propriétés et ses règles déterminées, on comprendra mieux encore le néant de la médecine chinoise.

M. le Professeur VINCENT dans « *La Médecine en Chine au XX^e siècle* », et avant lui M. HURRIER, se demandent, après avoir passé en revue quelques superstitions répandues en France, si nous avons le droit de nous gausser des pratiques ridicules des Célestes. A notre sens, la comparaison n'existe pas. Nous avons été témoin des exemples les plus cyniques, nous avons vu à l'œuvre dans une certaine région du pays sarthois, les juges d'eau dont la renommée était fabuleuse, mais toujours ces exemples précèdent, accompagnent ou suivent un traitement médical. En tous cas, jamais ils ne sont encouragés par la classe

intellectuelle du pays, qui, au lieu de les propager en s'y adonnant elle-même comme cela se passe en Chine, cherche chez nous à les combattre par la parole et par l'exemple.

Si la médecine est impuissante à nous renseigner sur les propriétés des drogues de la pharmacopée chinoise, peut-être trouverons-nous plus d'autorité auprès de nos Confrères indigènes. La Pharmacie, nous l'avons démontré, est inséparable en Chine, de la Médecine. Presque partout à l'intérieur, on rencontre le médecin pro-pharmacien. Cette seule constatation suffirait à dépeindre les apothicaires célestes, si les extraits de leurs préparations dont nous avons donné une rigoureuse composition laissent le moindre doute sur leur valeur scientifique. Art de guérir et Science, au Pays du Milieu, sont deux expressions qui jurent autant d'être accolées que Chinois avec Hygiène. Tout le système médical repose sur la routine, sur des traditions immuables, des théories surannées. Il n'existe ni traités, ni maîtres, ni écoles. Les connaissances sont surtout empiriques et cet empirisme, pour une fois, est supérieur à la science des livres, surtout lorsqu'il est fondé sur l'observation.

Actuellement, la Médecine et la Pharmacie chinoises sont incapables non seulement de nous exposer le trésor de richesses dont elles disposent, mais de comprendre le gaspillage qu'elles en font. Trois forces s'y opposent. D'abord le mandarin cupide et injuste que la seule présence des étrangers gêne dans ses vexations contre le peuple, et qui voit en eux, un œil indiscret ouvert sur sa lamentable administration. Ensuite, le lettré stupide et plus orgueilleux encore qu'ignorant, ennemi de tout progrès. Il voit en nous l'aurore d'une révolution dans les lettres et les sciences, un juge importun de son ignorance et la négation de ses théories. Enfin les absurdes pratiques superstitieuses de ce peuple aveugle, qui fait tout à l'envers des coutumes européennes. Pour l'ébranler, il faut détruire les vieux préjugés et l'assujettissement à l'autorité tyrannique des mandarins et des lettrés.

La Chine est une mine de richesses pour l'industrie européenne et tout particulièrement pour l'arsenal thérapeutique,

mais nous ne pourrons en tirer profit qu'à condition d'agir prudemment. On a trop méconnu l'âme chinoise figée dans l'immobilisme depuis vingt siècles. C'est un peuple de traditions, qui n'est pas libre. Il ne faut pas toucher à ses traditions essentielles, il ne faut pas surtout l'exaspérer, mais concilier nos intérêts avec ses mœurs. On ne transforme pas brusquement des cerveaux qui s'adonnent depuis des milliers de siècles à des coutumes identiques, il faut prendre contact, s'exercer à les comprendre et faire pénétrer graduellement nos sciences, en prouvant par des exemples pratiques, qu'elles ont pour but principal, le bien-être individuel et social. Le Chinois aime à pratiquer le « **chang-liang** », la délibération. Il faut l'instruire en ménageant sa susceptibilité, son orgueil et ne jamais perdre de vue qu'il croit avoir tout étudié, être le premier peuple du monde. Il faut surtout déraciner en lui cette pensée qu'il a réalisé la perfection la plus absolue. Il est naïf, crédule, impulsif et très suggestif. Il est indispensable, pour entamer des relations utiles avec lui, de le connaître à fond et de lui inspirer confiance. En un mot, il faut préparer le terrain à nos commerçants, à nos industriels, à nos ingénieurs, il faut faire connaître la France, la faire aimer, lui trouver des clients moraux dans ces provinces lointaines, ignorées ou presque de l'Européen et qui recèlent d'aussi considérables richesses. Il faut surtout, et c'est un devoir sacré, éviter qu'un peuple ennemi, ayant intérêt à développer contre nous des sentiments hostiles, devienne l'instructeur scientifique du Chinois. Ce double résultat ne peut être obtenu que par la création d'écoles dans les villes ouvertes, pour contrebalancer l'influence des autres nations.

Il n'est pas douteux que l'influence française ne pourra s'étendre que par les efforts combinés des professions libérales. C'est ce qu'a si bien compris M. le Professeur VINCENT, de Lyon, quand il réclame avant tout d'insistance, la création d'une Ecole de médecine à Chang-Hai, en concurrence avec l'école allemande. Il rappelle à ce sujet, les immenses services rendus à notre pays, par l'Université de Beyrouth en Asie Mineure, lorsque Gambetta eût confié aux Pères Jésuites, l'administra-

tion de cette Ecole, et attire l'attention du Gouvernement français sur une institution analogue : l'Université « l'Aurore » de Chang-Haï. La situation en Syrie et en Chine ne peut être exactement semblable, l'éloignement d'abord, les mœurs ensuite, le recrutement des professeurs, sont des obstacles sérieux qu'il faut résoudre. Toutefois, nous sommes pleinement d'accord avec M. le Docteur VINCENT quand il fait l'éloge des missionnaires qui ont sur tous autres, la supériorité de la résidence, de la stabilité et surtout la connaissance de la langue et des mœurs du pays.

Pour quiconque a sérieusement étudié la Chine, et est convaincu de la nécessité de maintenir notre influence au même titre que l'Amérique, l'Angleterre et surtout l'Allemagne, la question de forme d'institutions ne doit pas se poser; il ne faut pas manquer, par une intelligente initiative, d'assurer une œuvre française d'enseignement supérieur, car l'important ne l'oublions pas, c'est de sauvegarder nos intérêts en les adaptant aux idées chinoises. Aussi nous n'hésitons pas à reconnaître que nous nous heurterons, dans la branche des sciences médicales, à des difficultés plus grandes que du côté des autres sciences. Les Chinois sont persuadés que leur médecine est supérieure à la nôtre, et rien ne fait prévoir une évolution rapide. Si l'on veut que l'œuvre d'éducation médicale déborde sur toutes les provinces, il faut largement développer nos hôpitaux modernes, nos dispensaires, toutes nos œuvres sociales instituées dans toutes les villes ouvertes. Il ne faut négliger aucune des branches susceptibles d'étendre notre influence, et c'est une raison pour laquelle nous réclamons instamment à côté de l'Ecole de Médecine, la création d'une Ecole de Pharmacie. Celle-ci, d'ailleurs, a les plus grandes chances de succès.

Le 22 Août 1910, le R. P. ALLAIN, Directeur de l' « Aurore » écrivait : « Vous m'interrogez sur l'enseignement des sciences à « l'Aurore. Pour le moment, les plus intelligents parmi nos « élèves se tournent de ce côté. Mathématiques et physique « ont la vogue jusqu'à présent. Mais les élèves se mettent assez « volontiers à la chimie et à l'histoire naturelle, pourvu que

« l'on procède par expérience. D'ailleurs, ils préfèrent générale-
« ment les études ayant un but pratique. Tous plus ou moins
« rêvent d'être ingénieurs. Au contraire, jusqu'ici, pas un élève
« intelligent et travailleur, qui soit candidat à la Médecine ».

La Pharmacie a cet incontestable avantage sur la Médecine : que son programme, beaucoup plus étendu dans le domaine des sciences naturelles, lui permet plus facilement de s'adonner à la recherche et à la fabrication des produits utilisés par l'application d'une thérapeutique saine et raisonnée. Le Chinois, commerçant dans l'âme, producteur, économe, pourra trouver dans cette branche, l'utilisation de ses qualités et seconder le médecin dont la principale mission devra tendre à combattre ces foyers d'infection, éloignés sans doute, mais qui n'en constituent pas moins pour l'humanité toute entière, un danger réel auquel les nations civilisées ont le devoir de s'intéresser. Le champ est vaste, la mine inépuisable.

La France gouverne, aux portes de la Chine, une vaste région, de plus de vingt millions d'habitants : elle est une puissance asiatique. A plusieurs reprises, elle est intervenue à Pékin et plus que jamais sa diplomatie doit redoubler d'ardeur en présence des efforts accomplis par les autres nations, pour le développement des centres d'instruction. L'heure sans doute n'a pas encore sonné de l'ouverture de la Chine inconnue. Mais s'il n'appartient pas au voyageur de fixer l'heure de départ du train, il est de la plus élémentaire prudence de prendre les dispositions nécessaires pour ne point le manquer. Puisse cette étude contribuer à jalonner la route, tout en rappelant aux retardataires, que pour un long voyage, il est très préférable de choisir une place confortable.

Vu bon à imprimer :
Le Président de la Thèse,
Em. PERROT

Vu : Le Doyen de la Faculté,
H. GAUTIER

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
-------------------------------	----------

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. — Comment on devient Médecin ou Pharmacien en Chine. Principaux guérisseurs	9
CHAPITRE II. — La Médecine chinoise	23
Chirurgie.	25
Médecine.	36
CHAPITRE III. — La Pharmacie chinoise	46
Étude des remèdes	67
Les emplâtres chinois.	70
Recettes populaires.	75

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — Les superstitions chinoises dans leurs rapports avec la Médecine et l'Hygiène	85
Enfance.	88
L'homme adulte	94
Morts et sépultures	114
CHAPITRE II. — Les Talismans et l'Olympe chinois.	121
Talismans guérisseurs ou médicaux	125
Talismans suppliques	137
L'Olympe chinois	142

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — Le peuple chinois	163
CHAPITRE II. — Hygiène et Épidémies en Chine	186
Hygiène corporelle.	187
Hygiène sociale	194
Hygiène urbaine	200
Épidémies	205
Conclusions	215

COULOMMIERS

Imprimerie E. DESSAINT — 10-20.
